

STUDIA ROMANICA

Universitatis Debreceniensis de Ludovico Kossuth nominatae

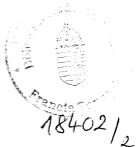
*Redigit J. HERMAN*

SERIES LINGUISTICA

FASC. III.

---

ÉTUDES CONTRASTIVES  
SUR LE FRANÇAIS ET LE HONGROIS



KOSSUTH LAJOS TUDOMÁNYEGYETEM, DEBRECEN

1974



**Jean Perrot:**

### **Le fonctionnement de l'article en français et en hongrois: problématique d'une description contrastive**

L'exposé présenté ici a pour but de résumer le travail collectif réalisé au cours de l'année universitaire 1972-73 par le groupe parisien de description contrastive du hongrois et du français. Ce travail a été effectué dans le cadre d'un séminaire dont les réunions périodiques, animées par Tibor Oláh, ont été consacrées d'abord à une revue d'ensemble des problèmes de la description contrastive en général et de la description contrastive du hongrois et du français en particulier, puis à l'examen approfondi d'une question qui paraissait à la fois très importante pour l'analyse et pour l'enseignement des deux langues et particulièrement complexe dans ses implications, celle du fonctionnement de l'article.

Le travail n'a pu être qu'amorcé et devra être poursuivi longtemps encore pour déboucher sur des résultats suffisamment nets et acceptables. Le signataire de cette contribution s'est donné pour tâche de tenter une synthèse des questions évoquées dans les réunions du séminaire, en utilisant en outre les documents réunis ou élaborés par certains des participants (relevés de faits par T. Oláh, esquisses de traitement systématique par G. Kassai et L. Nyéki) et sans s'interdire de prendre personnellement position quand il le jugeait utile.

Ainsi conçu, l'exposé présenté ici pourra paraître très incomplet, très schématique, très provisoire. Il a pourtant semblé utile de livrer au public quelques considérations qui peuvent, soit en débarrassant le terrain, soit en ouvrant certaines perspectives, faciliter la tâche de ceux qui voudraient s'intéresser à une question dont l'étude exige des apports nombreux et diversifiés.

La linguistique contrastive tend généralement à produire des descriptions qui mettent en évidence les différences dans le *fonctionnement* du matériel linguistique des deux langues saisies dans leur contraste, ces différences présentant un intérêt évident pour l'élaboration d'une pédagogie de ces langues destinée à des sujets qui, possédant l'une, doivent acquérir l'autre.

Si le fonctionnement est représenté par les emplois — de l'article dans le cas étudié ici —, ces emplois livrent un donné qui est de deux ordres:

a) d'ordre syntaxique: si l'intégration de l'article au syntagme nominal est d'un type constant (à la différence de celle de l'adjectif en français, par exemple) et en ce sens n'appelle aucune recherche particulière, il est évident que la présence ou l'absence, et, s'il y a présence, le choix de l'article, sont en partie au moins en relation avec les fonctions syntaxiques du substantif (observations à faire, du point de vue de l'article, sur le comportement du substantif attribut en français et en hongrois, sur le comportement du substantif complément précédant le prédicat verbal, avec valeur générique, en hongrois, etc.);

b) d'ordre sémantique: la présence ou l'absence et, s'il y a présence, le choix de l'article correspondent à des « valeurs » que recouvrent les termes traditionnels défini/indéfini, déterminé/indéterminé, générique/spécifique, etc.

Comme les cadres fournis par l'analyse syntaxique apparaissent comme plus solides que ceux qu'on peut attendre de l'analyse sémantique, comme de plus les valeurs sont des constantes attachées aux différentes unités linguistiques du système considéré (celles qu'impliquent les termes évoqués ci-dessus: article défini/indéfini, etc.), les conditions particulières de l'emploi déterminant seulement des effets de sens particuliers, il semble qu'on puisse attendre le maximum d'objectivité et d'efficacité d'une démarche consistant à faire entrer le détail des faits (étudiés dans des corpus à définir) dans des tableaux qui comporteraient une entrée syntaxique et une entrée « morpho-sémantique » correspondant purement et simplement à l'inventaire des unités du système considéré, avec éventuellement des distinctions secondaires au sein des valeurs attribuées à chaque unité (les emplois de l'article dit défini recouvrant un type sémantique « générique » et un type sémantique « spécifique », dont la coexistence est un fait troublant).

Le groupe de travail a été au départ saisi d'une proposition de tableaux comportant verticalement différents syntagmes nominaux du point de vue fonctionnel (SN 1, SN 2, etc.) et une série de colonnes correspondant pour le français aux articles défini, indéfini, partitif et à l'article zéro, pour le hongrois aux articles déterminé, indéterminé et zéro. L'intégration de correspondances entre les deux langues devait se faire, dans un tableau, du hongrois au français, dans un autre tableau du français au hongrois, un tableau de synthèse devant ensuite regrouper les correspondances. Dans un premier temps, des modifications de détail ont été proposées, notamment pour affecter des tableaux différents à l'énoncé à prédicat verbal et à l'énoncé à prédicat nominal ou verbo-nominal, l'importance de l'énoncé à prédicat

nominal en hongrois et la spécificité de certains phénomènes qui s'y présentent justifiant ce traitement.

Dans un second temps, il est apparu que la définition des valeurs et des différents effets de sens qu'elles recouvrent imposait une classification sémantique beaucoup plus complexe qu'il n'avait semblé au premier abord et qu'ainsi il serait plus économique d'affecter les colonnes du tableau à ces valeurs et à leur décomposition en effets de sens qu'aux unités du système d'articles de chaque langue, les correspondances s'établissant ainsi dans chaque colonne entre les diverses unités dont disposent respectivement le hongrois et le français.

Le travail du groupe s'est alors trouvé orienté vers la recherche d'une définition des valeurs impliquées dans chacun des deux systèmes d'articles. Parti de l'idée d'un classement syntaxique des emplois des différents articles, on en est venu ainsi à tenter préalablement l'analyse paradigmatique des systèmes français et hongrois. La possibilité d'une analyse contrastive ainsi engagée dépend naturellement de la validité d'une hypothèse de travail selon laquelle il doit être possible de déterminer un ensemble de valeurs utilisable à la fois pour la description du système hongrois et pour la description du système français. Hypothèse à laquelle on peut au départ accorder un large crédit, dans la mesure où il y a lieu d'attendre la définition de ces valeurs, pour une large part et sans doute pour l'essentiel, de certaines données fondamentales de la communication.

Les précisions qui vont être données n'auront d'autre objet que d'apporter quelques réflexions sur les deux ordres de données que le groupe a ainsi été amené à aborder: les données paradigmatiques et les données syntagmatiques.

Les valeurs auxquelles correspondent les emplois des articles en français et en hongrois sont très malaisées à définir. Il en résulte qu'après avoir présenté les oppositions en des termes qui permettent d'interpréter de façon à peu près satisfaisante un certain nombre d'exemples, on se résigne souvent à admettre l'existence de flottements dans les emplois, flottements imputés éventuellement à des facteurs d'ordre stylistique. C'est ainsi qu'A. *Sauvageot* accepte l'idée de flottements dans l'usage hongrois de l'article:

Mais on se tromperait si l'on supposait que l'emploi de l'article ne donne pas lieu à des flottements. C'est ainsi qu'on lit:

*Márta széket húzott melléje és odakuporodott.* (Aczél Tamás, *Gyilkosok, Csillag*, III, 35)

« Marthe tira une chaise auprès de lui et s'y assit accroupie »

*Tarjánossy egy széket rántott maga elé s lovaglólülésben leült.* (id. 36)  
« Tarjánossy arracha une chaise et s'assit dessus à califourchon »

Les deux situations sont semblables, les deux mouvements aussi. La première fois le mot *szék* est sans article, ce qui ne surprend nullement, puisqu'il s'agit d'une chaise qui n'est pas autrement spécifiée, mais, la seconde fois, la présence de l'article indéfini n'apporte aucune précision et ne s'explique pas.<sup>1</sup>

Il paraît de bonne méthode de poser en principe que ce qui est « flottant », c'est l'attitude du sujet parlant et non pas la langue: A. Sauvageot a raison de situer l'identité des deux énoncés non pas au niveau linguistique, mais au niveau des situations et des événements, et il n'est aucunement surprenant que le même donné extra-linguistique puisse déclencher des attitudes linguistiques différentes à l'intérieur même d'une langue donnée. Le problème du linguiste est de définir en les opposant les valeurs qui se concurrencent ainsi dans la constitution des messages. Dans les exemples cités, il est assez facile de mettre en évidence l'individualisation de la chaise dans le deuxième cas, avec un effet descriptif beaucoup plus net que dans le premier cas, où il ne s'agit que de l'idée générale de tirer un siège à soi.

Du point de vue paradigmatique, les deux systèmes hongrois et français présentent évidemment des différences très sensibles. On serait tenté de dire qu'il y a entre les deux langues un décalage qui résulte du fait qu'en hongrois, où le partitif manque, l'article zéro est un terme très important du système, tandis qu'en français, où il y a un partitif, l'article zéro ne se présente que dans des situations très limitées<sup>2</sup>; mais on ne peut pas négliger totalement l'article zéro en français, et d'autre part il n'y a manifestement pas équivalence entre le partitif français et l'article zéro en hongrois, pas plus qu'entre le défini français et le défini hongrois, entre l'indéfini français et l'indéfini hongrois. Le hongrois fait d'ailleurs intervenir, pour exprimer une valeur partitive, un autre moyen d'expression qui n'est pas un déterminant du type de l'article, mais une relation casuelle représentée par le suffixe *-ból/-ből*. Relevant cette correspondance, L. Nyéki tente de la préciser en rappelant que s'il y a concordance sémantique entre le partitif français fondé sur *de*, indicateur de provenance, et *-ból*, indicateur de point de départ interne, le partitif français ne correspond qu'en partie à *-ból/-ből*: à (*je mange*) *de la soupe* correspond soit *levest (eszem)*, sorte de partitif générique, soit (*eszem*) *a levestől*, sorte de partitif spécifique, ayant prise sur un objet individualisé. En réalité, il conviendrait plutôt de dire qu'en hongrois le

<sup>1</sup> A. Sauvageot: *Esquisse de la langue hongroise* (Paris, 1951), 222.

<sup>2</sup> Sur les conditions dans lesquelles fonctionne en français l'absence d'article, voir B. Pottier: *L'absence d'article en français et sa motivation* (in *Revue des Langues Romanes*, 1962, 158—162).

générique est seul exprimé dans un cas, celui de l'article zéro, pour lequel on ne peut parler de partitif que sur un plan strictement sémantique, tandis qu'en français c'est le partitif qui s'exprime seul, la distinction entre la valeur générique et la valeur spécifique (*je mange [habituellement] de la soupe/je mange de la soupe [qui m'est ici servie]*) relevant également de la pure sémantique, ou de faits contextuels et situationnels.

La terminologie traditionnellement utilisée est défectueuse et contribue à créer la confusion. Parler d'un article défini est gênant si cet article peut être appliqué à l'espèce considérée dans toute son extension (*l'homme est par nature égoïste, la route tue beaucoup*) alors qu'au terme défini semble s'attacher une notion d'individualité déterminée. La difficulté est précisément, pour l'article dit défini — et sur ce point il y a largement rencontre du hongrois et du français — que ses emplois vont du générique à l'individualisé. Opposer le générique au particulier n'est donc pas satisfaisant du point de vue des oppositions établies dans le système linguistique: il ne s'agit que d'une distinction qui intervient au niveau des emplois, distinction qui d'ailleurs se retrouve dans les emplois de l'article *un*: *un homme averti en vaut deux, un homme est venu cet après-midi*. Les deux articles, défini et indéfini, sont individualisants, mais l'individualisation peut être envisagée génériquement ou «spécifiquement», si on accepte ce terme au sens précis qu'il faut lui donner ici: un terme quelconque du lexique pouvant être effectivement appliqué soit à l'ensemble des individus qu'il désigne (c'est-à-dire à n'importe lequel d'entre eux), soit à un individu déterminé, qui est seul considéré; emploi générique dans le premier cas, spécifique dans le second. Il y a d'ailleurs lieu de préciser que la référence peut correspondre soit à l'unité lexicale pure et simple (*homme*), soit à une détermination plus précise apportée par un élément intégré au syntagme dont cette unité est le centre (*l'homme qui travaille, un homme qui travaille; l'homme actif, un homme actif*).

Ce sont les conditions de la communication qui font que le même élément du système linguistique peut sans ambiguïté fonctionner avec l'une ou l'autre valeur. Si aucun contexte ne spécifie l'individu, la valeur est générique. Quant à la façon dont le contexte spécifie l'individu, il y a lieu de distinguer le cas de l'article défini et celui de l'article indéfini.

a) Article défini: le contexte spécifie l'individu soit par l'apport antérieur (valeur anaphorique de l'article), soit par un nom propre contigu (*le roi Charles, la veuve Durand, la rue Saint-Jacques*); mais les autres types de détermination laissent subsister les deux possibilités, valeur générique et valeur spécifique, comme il apparaît dans l'exemple donné ci-dessus (*l'homme qui travaille*, avec valeur générique) comparé à un emploi spécifique comme

*l'homme que tu as rencontré*; ce sont des éléments extérieurs à l'énoncé (situation, contexte) ou d'autres éléments intégrés à l'énoncé (indications de personne, de temps...) qui déterminent suivant les cas la valeur générique ou spécifique.

Il apparaît ainsi qu'en français l'article défini est associé à la spécification qu'apporte un élément du contexte; à cet égard il y a lieu de relever d'importantes divergences avec le hongrois qui ne combine pas avec l'article *a(z)* la détermination apportée par un nom propre (*Károly király*), divergence à mettre en rapport avec le fait que le hongrois antépose tous les déterminants, le nom propre comme l'article ou l'adjectif, tandis qu'en français le nom propre est postposé. D'autre part, la spécification, dans le cas où elle est apportée par une relative, est souvent, en hongrois, renforcée par un démonstratif: (*az*) *a könyv, amelyről szó volt*. On notera encore que la spécification peut en français être conditionnée par un rapport d'inhérence impliqué par la nature même de l'objet désigné par le substantif; ainsi pour les parties du corps: *les mains dans les poches* (où d'ailleurs le traitement est le même pour *poches* que pour *mains*), *il a les mains sales*. Dans ce cas le hongrois emploie régulièrement un spécificateur sous la forme du possessif, combiné ou non avec l'article: (*a*) *kezén*, (*a*) *kezében* correspondent à *à la main, dans la main, kezét ég felé emeli à lever les bras au ciel*. La correspondance ne se limite donc pas au cas où une différence extérieure au syntagme nominal justifierait le traitement différent dans les deux langues, à savoir le cas où le rapport d'inhérence est spécifié par un contexte comportant le verbe *avoir* (*il a les mains sales*), cas où le hongrois ne peut présenter d'équivalent, faute de verbe «avoir», et où le possessif («ses mains sont sales») est donc d'emploi normal.

*b)* Article indéfini: la situation est différente dans la mesure où la valeur anaphorique est exclue; en fait, la spécification est la valeur la plus normale, et c'est seulement dans le cas où le contexte est de type générique que la valeur de l'article indéfini apparaît comme étant elle-même générique.

Dans beaucoup de cas, d'ailleurs — et cette remarque pourrait être faite aussi à propos de l'article défini —, il est difficile de décider du sens générique ou spécifique de l'article indéfini: dans *je voudrais trouver un bon livre*, envisage-t-on génériquement *bon livre* comme définissant une certaine espèce, qu'on ne saurait poser en français sans le support de l'article *un*, ou le livre individualisé qui sera éventuellement acheté et dont on attend qu'il soit bon? La question n'a pas de sens, ou plutôt l'indécision qu'elle entraîne montre bien que la distinction générique/spécifique n'est pas pertinente, et qu'il ne s'agit que d'effets sémantiques plus ou moins nets suivant les conditions de l'emploi.



On notera d'ailleurs que, lorsqu'un substantif reçoit une détermination apportée par une relative, dans le cas où le français adjoint l'article indéfini à ce substantif avec une valeur caractérisante (*il parlait avec une assurance qui ne trompait personne*), le hongrois, qui n'emploie pas normalement *egy* en pareil cas (*egy* n'apparaissant que s'il y a un effet de spécification particulier), prend souvent l'appui d'un déterminant caractérisateur: *oly(an)* (type *olyan dolog volt, amelyről... 'c' était une chose sur laquelle...*), ce qui rappelle l'intervention signalée ci-avant du démonstratif à l'appui de la spécification apportée par l'article défini et une relative. En revanche, on relèvera en hongrois l'apparition de *egy* dans des cas de caractérisation nettement individualisée et présentée exclamativement, alors qu'en français *quel* n'est pas compatible avec l'article: *milyen egy ronda alak!* 'quel type affreux!'

Les considérations qui précèdent laissent non interprétée l'opposition entre *le* et *un*. Où situer cette opposition? Il semble possible ici de proposer des observations valables à la fois pour le français et pour le hongrois, quelles que soient les différences qui séparent les deux langues sur ce point.

Ce qui oppose essentiellement les deux articles, c'est que l'article dit indéfini correspond à une vision partielle qui, en posant le concept représenté par l'unité lexicale, en signale l'actualisation comme limitative en même temps qu'individualisée (prise en considération d'un seul de ses représentants), tandis que l'article défini correspond à une vision intégrale qui, en posant le concept, signale l'actualisation comme coextensive à la réalité que représente le concept, cette réalité pouvant n'être délimitée par rien — ce qui correspond à la valeur générique — ou être délimitée par un élément du contexte ou par tel ou tel autre facteur — ce qui correspond à la valeur spécifique.

On conçoit que le démonstratif ait pu (en français comme en hongrois) fournir l'article «défini», la réalité en cause étant purement et simplement «montrée» s'il y a actualisation coextensive, tandis que c'est le nom de nombre «un» (en français comme en hongrois) qui a servi à opérer la délimitation individualisée qui est caractéristique de l'article «indéfini». En ce sens, il y a une beaucoup plus grande proximité entre l'article indéfini et l'article partitif, en français, qu'entre l'article défini et l'article indéfini: indéfini et partitif correspondent l'un et l'autre à une vision partielle, la différence étant qu'il s'agit dans le premier cas d'une réalité nombrable donnant lieu à un partiel discret, dans le deuxième cas d'une réalité non nombrable donnant lieu à un partiel non discret. Il suffit que la réalité évoquée soit pluralisée pour que, les numéraux ne fournissant alors plus rien, ce soit

le partitif, apte par sa formation morphologique à exprimer le pluriel, qui fournisse ce pluriel à l'«indéfini», la distinction entre pluriel discret et non discret se trouvant ainsi neutralisée au pluriel<sup>3</sup>.

La fait que *un* et *du* s'opposent ensemble à *le* dans le système de l'article, et s'opposent l'un à l'autre comme discret à non discret, ou si l'on préfère comme individualisé à non individualisé, leur donne un caractère largement complémentaire dans leurs emplois, le type de vision qui correspond à chacun d'eux étant pour une large part conditionné par la nature même de la réalité désignée. On s'attend par exemple à trouver le partitif associé, dans le plus grand nombre des cas, à un nom désignant un liquide, une masse sans forme propre: *du lait*, *de l'eau*; mais on passe à une vision partielle individualisée si une catégorisation, d'effet individualisant, intervient entre des espèces différentes de ce liquide ou de cette masse informe: *un lait dégraissé*, *une eau pure*. En revanche, un substantif désignant un objet bien individualisé est normalement accompagné de l'indéfini en cas de vision partielle: *un fruit*, et n'est flanqué du partitif que dans des types particuliers d'emploi: ainsi dans la langue des spécialistes, marchands ou autres, apparaîtra *du fruit* (*je ne vends que du beau fruit!*).

Ce qu'il y a de commun dans la position des deux articles défini et indéfini en français et en hongrois laisse subsister de grandes différences, dont l'étude précise ne sera pas entreprise ici, mais ces différences concernent moins les valeurs propres des articles que les conditions extérieures au système linguistique qui déclenchent le recours à ces valeurs. C'est là, essentiellement, que les deux langues divergent, et c'est l'extension très différente des emplois sans article du substantif qui est la source principale de ces divergences. On s'en rend bien compte en constatant que l'article zéro hongrois correspond aussi bien à l'article défini qu'à l'article indéfini

<sup>3</sup> Cette analyse, qui n'a pas été discutée dans les travaux du séminaire et que l'auteur de la présente contribution esquisse sous sa seule responsabilité personnelle, n'est pas sans analogie avec celle qui proposait G. Guillaume, à partir d'une réflexion théorique très large dans *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* (Paris, 1919), p. 59: «... l'article résume deux opérations mentales. La première est préparation de l'espace dans lequel le nom sera pensé. Ce qu'elle objective, c'est l'attente même de l'esprit. La seconde consiste à projeter le nom sur cet espace en l'y étendant plus ou moins. *L'article ne note en particulier ni l'une ni l'autre de ces deux opérations*: ce qu'il détermine, c'est le rapport de l'une à l'autre. Si ce rapport est une égalité, il y a lieu de se servir de l'article *le*; si c'est une inégalité, l'article *un* est indiqué. Ainsi l'article *le* exprime seulement qu'un nom est répandu sur tout un champ de vision, ce champ pouvant être large ou étroit, précis ou vague, particulier ou général. C'est donc à tort qu'on attribue à cet article un sens de détermination.» P. 60: «... il convient d'examiner, par comparaison, les articles *du*, *de la*, qu'on nomme à l'ordinaire partitifs. Encore que ces articles soient composés de la préposition de jointe à l'article *le*, par leur action ils se situent sur le même plan que l'article *un*.» Le problème de la définition des valeurs à reconnaître aux articles se trouve évoqué, dans un cadre sémiologique, dans un article de J. Németh, *Analyse de la relation de verbe à objet dans le système verbal hongrois. Essai sémiotique* (à paraître dans *Études finno-ougriennes*, vol. X).

français — mise à part la correspondance normale entre article zéro hongrois et article partitif français. En effet, si c'est à l'article indéfini français que répond l'article zéro hongrois dans beaucoup de cas (*levelet kapott* 'il a reçu une lettre'; *perdöntő választ adott* 'il a fourni une réponse décisive'; [*ez*] *ló* 'c'est un cheval' etc.), les correspondances ne manquent pas entre article zéro hongrois et article défini français: *fodrászhoz ment* 'il est allé chez le coiffeur'; *tévedésben van* 'il est dans l'erreur'; *behúnyt szemmel* 'les yeux fermés'; *vidéken* 'à la campagne', etc.

Le fonctionnement de l'article zéro se présente dans des conditions très différentes en hongrois et en français, et les conditions très particulières dans lesquelles l'article zéro fonctionne en français sont de nature à imposer, dans l'analyse contrastive, une disjonction de beaucoup d'emplois qui ressortissent au lexique (le substantif sans article étant intégré à une lexie complexe) et non pas à la syntaxe.

Il y a certes des emplois à décrire dans la syntaxe, dans le cadre d'une analyse du syntagme nominal en français; ainsi dans des tours négatifs (la négation du partitif ne laisse subsister que *de*), après certaines prépositions (*sans énergie, avec goût, par précaution...*), ou encore dans des tours énumératifs (*femmes, enfants, vieillards avaient été évacués*) ou distributifs (*aller de ville en ville, recevoir affront sur affront...*) ou associant des termes opposés et complémentaires (*les rapports de maître à élève*). Mais l'inventaire est vite clos: la non-spécification du substantif par l'article ne se réalise que dans des emplois limités, tandis qu'en hongrois elle est la norme dans des types d'emplois très importants.

L'absence de spécification peut correspondre, en hongrois, à une valeur générique qui serait exprimée en français par l'article indéfini (*könyvet olvas* 'il lit un livre') ou par l'article défini (*tavas van* 'c'est le printemps'), — ou bien à une non-individualisation qui s'exprimerait en français par le partitif (*sajtot eszem* 'je mange du fromage'). En fait, ce sont les nécessités de la description contrastive qui amènent à distinguer en hongrois des emplois qui, dans le système même de la langue, sont susceptibles d'une définition négative unique. Il faut d'ailleurs observer l'extension très large de la non-spécification en hongrois, avec des emplois d'un type identifié souvent comme collectif, mais en réalité générique, comme ceux de *ökör* 'des boeufs' relevés par A. Sauvageot<sup>4</sup>.

Tous ces emplois de l'article zéro en hongrois sont des emplois libres relevant de la description syntaxique. Il n'en va pas de même des nombreux cas où, en français, un substantif sans article s'intègre à une unité lexicale

<sup>4</sup> Esquisse, 218-219.

complexe comprenant un verbe, généralement de grande extension, et un objet sans article. Ainsi avec *donner* (*raison, tort, satisfaction, prise,...*), *prendre* (*peur, soin, conseil, possession, feu,...*), *faire* (*peur, front, tort, pression,...*), *avoir* (*peur, envie, besoin, soin, tort, raison,...*). Ces verbes étant sémantiquement de type quasi catégoriel, les correspondances s'établissent souvent, du français à une autre langue et en particulier au hongrois, entre lexie complexe et verbe dérivé (*faire peur: megijeszt*, etc.), ce qui est d'ailleurs vrai aussi pour des lexies dans lesquelles entrent, avec des verbes de même type, un substantif flanqué de l'article: *faire du sport (sportol)*, *faire de la musique (zenél)*. La différence est que dans ce dernier cas le complément nominal conserve une plus ou moins grande autonomie et fournit un syntagme nominal susceptible d'expansion (*faire de la musique de chambre*).

Il y a lieu de préciser que certains substantifs peuvent s'associer à un même verbe d'une part pour donner une lexie complexe, d'autre part pour apporter un syntagme nominal complément fonctionnant de façon libre, les deux emplois étant souvent séparés sémantiquement: *prendre position/ prendre une position (nette)*, *faire place à/ faire une place (de choix) à*. Il serait vain de se servir de tels cas pour observer le fonctionnement d'un système de l'article dans lequel l'article zéro serait sur le même plan que la présence d'un article; entre les cas mentionnés ici et ceux où jouent les articles passe la frontière fonctionnelle entre le lexique, avec ses lexies complexes, et la syntaxe, où se situe le jeu libre des constituants nominaux.

Le traitement contrastif des données relatives au jeu des articles envisagé dans le cadre des fonctions syntaxiques du constituant nominal a été à peine amorcé dans les travaux du séminaire. On se bornera ici à des indications très schématiques tendant moins à esquisser un classement des faits qu'à attirer l'attention sur la diversité des facteurs à considérer.

Parmi tous les faits recensés dans un cadre syntaxique, c'est-à-dire concernant le fonctionnement de l'article dans ses rapports avec la fonction syntaxique du substantif, certains sont manifestement liés aux conditions générales d'organisation du message, c'est-à-dire à la nature de l'information à laquelle l'énoncé fournit son moule syntaxique.<sup>5</sup>

C'est ainsi que certaines restrictions à l'emploi des articles semblent bien liées à des faits de communication. La rareté, en français, en tête de phrase, d'un syntagme nominal sujet comportant l'article partitif (au

<sup>5</sup> Sur ces problèmes, voir J. Perrot: Problèmes de structure appliqués au message (in *Mélanges offerts à Aurélien Sauvageot*, Budapest, 1972—*Études finno-ougriennes*, VIII, 223-229) et J. Perrot et M. Louzoun: Message et apport d'information: à la recherche des structures (in *Langue française*, n° 21, 1974).

lieu de *du monde est venu* l'énoncé normal sera *il est venu du monde*; on a *la viande a été préparée*, mais on a *préparé de la viande* et non de *la viande a été préparée*, etc.) doit être mise en rapport avec la quasi incompatibilité de la saisie à laquelle correspond l'article partitif avec la fonction de «thème» dans le message. En hongrois, dans un énoncé comme *egy jól megművelt földnek hoznia kell* 'une terre bien cultivée doit produire', c'est vraisemblablement à cette fonction de thème assumée par le substantif, dans cette organisation de l'énoncé, qu'est liée la présence de *egy*, présence justifiée à tort, chez *Eckhardt*<sup>6</sup>, par un sens fort de *egy* = *minden*. Autre fait du même ordre: c'est aux caractéristiques générales du type de message auquel convient la phrase nominale qu'il faut rapporter la norme constatée selon laquelle le substantif sujet s'y présente avec l'article défini.

Autre point important: le contenu sémantique des unités lexicales engagées dans les énoncés a une incidence sur le fonctionnement de l'article. Dans l'emploi générique, on trouvera en hongrois *az ember* pour l'homme, mais *szerelem* pour une notion comme l'amour (*ha szerelemről van szó* 'si c'est de l'amour qu'il s'agit'). De même, le contenu du verbe intervient: en français, si *je vois de la viande*, *je vois des avions*, sont des énoncés normaux, on ne produira pas *j'aime de la viande* ou *je redoute des avions*. En hongrois, le complément de type générique se présente plus facilement s'il y a affinité entre le substantif et le verbe qu'il détermine: *újságot olvas* 'lire le journal', *rádiót hallgat* 'écouter la radio', *tűzet rak* 'faire du feu' et de même *taxiba ül* 'prendre un taxi', *iskolába jár* 'aller à l'école'.

Certaines catégories affectant l'énonciation ont une incidence sur le fonctionnement de l'article. Ainsi la négation: en hongrois *nem látok lovat* (sans article) 'je ne vois pas de cheval' s'oppose à (*egy*) *lovat látok* (avec possibilité d'article) 'je vois un cheval'; le fait que *nem látok egy lovat* soit à écarter est à rapprocher du fait qu'en français, en face de *du, de la, des*, on a seulement *pas de* (*je bois du vin, je ne bois pas de vin*, etc.): la présence de l'article est liée à la réalisation effective du procès.

D'autre part, on a souvent signalé en hongrois le lien entre le caractère déterminé du substantif (avec *a, az*) et la présence de certains éléments dans le syntagme verbal, notamment d'un préverbe: *egy lovat veszek/megveszem a lovat* (et ici la transformation négative ne détruit pas *a, az*: *nem veszem meg a lovat* en face de *nem veszek lovat*).

La charge du syntagme nominal lui-même doit être prise en considération: il y a notamment une correspondance fréquente, en cas de déterminant adjectival au sein de ce syntagme, entre l'article zéro hongrois et l'article

<sup>6</sup> Francia-magyar szótár (Budapest, 1973), article *un*.

*un* en français, comme dans l'exemple précédemment cité *perdöntő választ adott* 'il a fourni une réponse décisive'.

Le tableau contrastif du fonctionnement de l'article doit ainsi intégrer un nombre considérable de données d'ordres très divers, dont ces indications très incomplètes sont loin de faire le tour, et dans lesquelles se manifestent, en une solidarité particulièrement complexe, les structures paradigmatiques et les structures syntagmatiques des deux systèmes linguistiques.

## La comparaison des structures morphologiques verbales du français et du hongrois: introduction et échantillon des problèmes de personne

### 1. Introduction

#### 1.1. Sur la linguistique contrastive

La linguistique contrastive n'est pas encore parvenue à se situer clairement, et on s'interroge toujours sur son caractère «théorique» ou «appliqué». Cette question en cache une autre sur les résultats à attendre de l'analyse contrastive, résultats dont on se demande s'ils doivent être «très profonds» ou «utilisables immédiatement» dans le cadre de la pratique scolaire.

Quoi qu'il en soit, il y a toutes sortes de travaux qui se rangent sous la rubrique de la linguistique contrastive. Au sein du projet «Description contrastive du français et du hongrois» que réalisent conjointement l'Institut des Études Linguistiques et Phonétiques de l'Université de Paris III et l'Institut de Linguistique de l'Académie Hongroise des Sciences, on tient compte de cette diversité: dans la première phase du projet, toutes les méthodes sont permises — au moins dans la section hongroise.

Les travaux effectués peuvent être divisés en deux classes: 1° ceux qui comparent les *structures* des deux langues; et 2° ceux qui comparent l'*utilisation* des structures dans la communication vivante (en considérant l'apprentissage d'une langue étrangère comme un type spécial de communication). La première classe appartient — à mon avis — plutôt à la linguistique descriptive et typologique, tandis que la seconde se range dans la linguistique appliquée à la pédagogie. Cependant la division est moins importante que l'unité thématique de la linguistique contrastive.

#### 1.2. Le problème d'une morphologie verbale

L'autonomie des phénomènes morphologiques — au sein d'une description globale de la structure d'une langue — est bien douteuse. Peu importe que l'on considère les phénomènes morphologiques comme une partie de la morpho-syntaxe — c'est la solution qui prévaut en France —, ou qu'on les intègre à la phonologie (dans une morpho-phonologie, bien entendu, ce qui est la solution des générativistes).

Or, on n'est pas obligé de «croire» à une morphologie autonome pour comparer les phénomènes morphologiques de deux langues.

La «sphère du verbe» est aussi une notion imprécise. On pourrait la délimiter par opposition à la «sphère nominale»; ensuite, on pourrait trouver des critères de délimitation pour les phénomènes verbaux proprement dits en les séparant des phénomènes «post-verbaux» (c'est-à-dire dérivés). En pratique, la morphologie verbale est inséparable de la micro-syntaxe verbale.

Dernière remarque: on ne compare deux sous-systèmes — par ex. la morphologie verbale de deux langues — qu'en confrontant les résultats des mécanismes linguistiques et non les mécanismes linguistiques eux-mêmes. Ceci prêté, sans doute, un caractère statique à ces essais.

### **1.3. Les paramètres de la comparaison**

La base de la comparaison est le caractère universel obligatoire des phénomènes linguistiques.

Les paramètres primordiaux sont les «catégories du verbe»: c'est-à-dire les aspects du contenu (sémantiques) imposant un choix obligatoire des moyens d'expression (morphologiques).

Les paramètres de deuxième ordre sont les aspects phonologiques (morpho-phonologiques) du verbe; plus précisément, les phénomènes phonologiques qui ne peuvent être déduits de facteurs sémantiques ou syntaxiques, mais qui reflètent les lois (mécanismes) plus ou moins inconscientes fondées sur une phonologie universelle. La conjugaison — c'est-à-dire la division des radicaux des verbes en classes de suffixation, par des critères absolument non-sémantiques — appartient à cette seconde classe.

En troisième lieu, la comparaison peut porter sur les unités verbales comme unités lexicologiques présentant une composition interne systématique à différents niveaux.

### **1.4. Les catégories du verbe**

On distingue en français six catégories du verbe: la personne, le nombre, le genre, le mode, le temps et la phase (l'aspect). La division est théorique, car les catégories s'entrecroisent dans leurs zones limitrophes.

L'inventaire du hongrois ne contient que cinq catégories de cette série: le genre fait défaut; mais il va sans dire que le genre est une catégorie primordialement nominale et ne figure que marginalement dans la sphère verbale.





Ce contraste n'est autre chose que la différence entre une langue flexionnelle (le français en est une dans le domaine verbal) et une langue agglutinante (comme le hongrois). Tout de même il convient de noter que ces étiquettes typologiques ne reflètent que très superficiellement la différence des langues.

D'autre part si on définit l'ensemble temporel-modal et si on considère la conjugaison, on n'a en français qu'une seule série de suffixes qui fonctionne indépendamment des circonstances syntaxiques, tandis qu'en hongrois il y a deux séries de suffixes, sous la dépendance stricte des facteurs syntaxiques.

Il y a en hongrois une série de suffixes verbaux «généraux» (ou non-marqués), nommés traditionnellement «indéterminés» ou «subjectifs» et une série de suffixes «spéciaux» (marqués), nommés traditionnellement «déterminés» ou «objectifs». La série spéciale peut être définie par des critères (ou opérations) hyper-syntaxiques (c'est-à-dire dépassant les frontières de la proposition) ou bien pragmatiques (c'est-à-dire dépassant les frontières du texte).

La différence peut être rendue par un tableau:

(3)

Français:	Hongrois:
Plusieurs types de suffixation	Un seul type de suffixation
Série générale de suffixes	Série des suffixes «indéterminés»
	Série des suffixes «déterminés»

Par «type de suffixation» on comprend la relation interne au sein d'un ensemble des suffixes désignant une unité temporelle-modale dans une conjugaison, par ex. l'ensemble des suffixes du présent de l'indicatif pour les verbes de la première conjugaison (en *-er*).

Le tableau précédent suggère deux «prédictions»:

1° Un Hongrois parlant (ou apprenant) le français tendra à se servir d'un seul type de suffixation (très naturellement il préférera la conjugaison la plus productive).

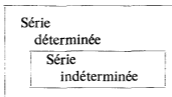
2° Un français parlant (ou apprenant) le hongrois aura des difficultés à distinguer les séries déterminée et indéterminée de suffixes.

La prédiction 2 est presque triviale si l'on place les deux séries des suffixes hongrois (déterminée et indéterminée) au même niveau. Dans ce cas leur différenciation pose un problème artificiel, sauf si on ne recule pas devant les critères syntaxiques.

2.2. Quant à la différenciation des deux séries de suffixes hongrois, il y a deux possibilités linguistiques.

Si on s'efforce de présenter une description formelle (et — disons — «immanente») du hongrois, alors la solution relativement «la plus simple» est la suivante:

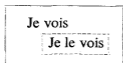
(4)



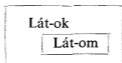
Ici la série déterminée est considérée comme cas non-marqué (extensif), parce qu'elle est — grosso modo — identique au système des pronoms personnels hongrois, tandis que la série indéterminée est — au moins au singulier — un ensemble «immotivé» (c'est-à-dire sans aucune affinité syntaxique ou sémantique).

Néanmoins dans une comparaison franco-hongroise la relation doit être renversée:

(5a)



(5b)



Indéterminé

Déterminé

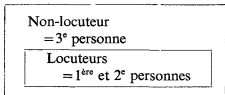
Sur le tableau (5b) du hongrois le caractère marqué est établi par l'élément supplémentaire (*le*) du français du tableau (5a). La terminologie hongroise et les critères syntaxiques (série générale/série spéciale) favorisent aussi cette solution.

### 2.3. L'analyse des triangles personnels

Le «triangle» n'est qu'une reformulation de la «série» des personnes: notamment des première, deuxième et troisième personnes, ordre purement mnémotechnique.

Au niveau grammatical, la langue indo-européenne qu'est le français et la langue ouralienne qu'est le hongrois disposent de la même structure:

(6)

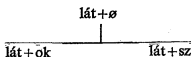


Ce schéma néglige la différenciation interne de la catégorie du locuteur en locuteur proprement dit (= 1<sup>ère</sup> personne) et interlocuteur (= 2<sup>e</sup> personne) et laisse de côté des problèmes secondaires relatifs à la couche socio-linguistique qui se manifeste par les «honorifiques» (p. ex. le vousoiement).

Par principe, je laisse ici hors de considération la variante parlée du français, parce qu'elle peut être dérivée de la variante écrite par des «règles de lecture».

Le hongrois (série indéterminée) présente une structure «T» pour la répartition des suffixes personnels au singulier :

(7)



Ici on trouve deux oppositions :

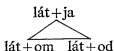
zéro morphémique (3<sup>e</sup> personne)/suffixes (1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> personnes);

suffixe *-ok* (1<sup>ère</sup> personne)/suffixe *-sz* (2<sup>e</sup> personne)

La répartition des formes est isomorphe par rapport à l'analyse hiérarchique des éléments du contenu. Cela vaut pour le niveau de la «morphologie proprement dite»; mais au niveau phonologique («sous-morphologique» si l'on veut) la présence ou l'absence du connectif (ici *-o-*) n'a rien à faire avec le contenu; cela dépend uniquement des conditions segmentales («matérielles») du mot phonologique, c'est-à-dire de la coloration vocalique de la racine qui précède immédiatement le suffixe. Et le timbre de la voyelle de liaison est déterminé par les règles nettes de l'harmonie vocalique.

La structure de la série déterminée du hongrois est — du point de vue de la «morphologie proprement dite» — triangulaire :

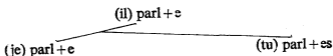
(8)



Cet ensemble n'est pas isomorphe par rapport aux éléments du contenu comme l'indéterminé l'était, cependant il y a quelques ressemblances au niveau «sous-morphologique», car le suffixe *-(j)a* a une composition segmentale différente des deux autres suffixes.

En français les trois personnes du singulier de la conjugaison productive (le type essentiel pour la comparaison) offrent aussi une structure «T», mais ordonnée différemment :

(9)



Et justement cette représentation «géométrisante» contient sa propre critique ici : cette structure est contre-intuitive. Mais ce caractère reflète deux choses : 1° c'est une série non-agglutinante ; 2° sa «systématisation» n'est pas ordonnée comme celle des suffixes du hongrois.

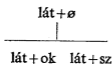
#### 2.4. La relation entre les triangles du singulier et du pluriel

La hiérarchie des éléments du contenu suggère un parallélisme entre les sous-systèmes du singulier et du pluriel. Au niveau des structures morphologiques, on trouve les figures suivantes :

(10)

Hongrois indéterminé :

Singulier :



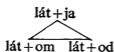
Pluriel :



(11)

Hongrois déterminé :

Singulier :



Pluriel :



(12)

Français:

Singulier:

(il) parl + e

(je) parl + e (tu) parl + es

Pluriel:

(ils) parl + ent

(nous) parl + ons (vous) parl + ez

En comparant les formes de pluriel du hongrois et du français, on trouve une différence fondamentale: la présence d'un suffixe (ou élément) en hongrois qui marque la pluralité; et l'absence d'un tel élément en français. L'élément  $\{-k\}$  du hongrois est identique au suffixe nominal marquant la pluralité.

En français, seules les troisièmes personnes présentent une relation pareille dans leurs préfixes pronominaux: *il/ils*. Mais ce phénomène agglutinant se borne dans la morphologie française à la sphère nominale.

En comparant les structures «géométrisantes», il est évident que la variante déterminée du hongrois est la plus homogène par rapport à la variante indéterminée du hongrois et aussi par rapport à la relation française entre le singulier et le pluriel:

(13)

Caractère homogène  
entre les sous-ensembles  
du singulier  
et du pluriel:  
hongrois déterminé

Caractère hétérogène  
entre les sous-ensembles  
du singulier  
et du pluriel:  
hongrois indéterminé  
français

L'extension de ce contraste donne des résultats plus complexes dans les détails mais identiques dans leurs grandes lignes.

Une analyse contrastive comme celle qui a été ébauchée ici conduit à deux sortes de conclusions: 1° une caractérisation typologique plus précise des langues comparées; 2° une série de «prédictions» pour le processus par lequel on parle (et surtout apprend) une autre langue.

Georges Kassai:

## Syntagmes figés et attirance entre lexèmes

L'association, dans la chaîne, de plusieurs unités significatives en vue de constituer une nouvelle unité est un phénomène commun à toutes les langues, indispensable au fonctionnement même du langage, à son économie, au principe de l'utilisation du signe linguistique. Plusieurs points de vue s'offrent pour l'étude de ces groupements. On peut examiner la nature des relations entre les éléments constitutifs, s'interroger sur le degré d'autonomie qu'ils conservent dans la nouvelle unité ainsi engendrée, sur la hiérarchie entre les termes constituants, la différence entre la valeur de chacun de ces termes et celle du syntagme qu'ils constituent, etc. La cohésion qui règne à l'intérieur de tels groupes peut également servir de critère de délimitation et de classement. Sont parfaitement cohérentes les associations de termes dont les constituants ne peuvent être qualifiés, individualisés ou spécifiés séparément: toute qualification, individualisation, spécification, bref, toute détermination doit s'appliquer au syntagme tout entier à l'exclusion des termes qui le constituent. On invoque aussi, comme critère de cohésion, l'impossibilité de substituer aux termes constitutifs d'autres termes appartenant à la même classe: *pomme de terre* est une association fermée, cohérente, car il n'y a ni *\*pomme de belle terre* ni *\*poire de terre* ni *\*pomme de ciel*.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> La terminologie utilisée pour désigner les associations les plus cohérentes varie d'un auteur à l'autre; elle est le plus souvent fonction du point de vue général de l'auteur sur la linguistique, de sa «doctrine». Si Bally parle d'*unités phraséologiques*, c'est parce que, dans son *Traité de stylistique française*, il est surtout soucieux de trouver des critères de délimitation des «faits d'expression» et de donner au contexte, c'est-à-dire à l'entourage syntagmatique, le rôle primordial qui lui revient dans la constitution de ces faits. L'un des critères établis par Bally pour distinguer les «unités phraséologiques» des suites normales d'unités significatives, c'est l'oubli, dans les premières, du sens des éléments constituants. *Martinet* a été amené à introduire la notion de *synthème* pour éviter l'incohérence terminologique: l'unité significative minima ayant été désignée par le terme *monème*, les fonctionnalistes avaient été contraints d'employer des expressions comme «monème complexe» ou «monème composé» pour désigner les associations du type «pomme de terre». Le synthème est défini en termes de fonction: «nous proposons de désigner au moyen du terme «synthème» les unités linguistiques dont le comportement est strictement identique à celui des monèmes avec lesquels ils commutent, mais qui peuvent être conçus comme formés d'éléments sémantiquement identifiables» (Syntagme et synthème, in La

On voit que, dans ces groupes, chacun des termes constituants renonce à une partie de son autonomie pour pouvoir concourir à la création d'une nouvelle signification, supérieure à la signification de chacun des éléments, à la fois parce qu'elle n'utilise que certains de leurs sèmes et parce qu'elle ajoute quelque chose à la somme de chacune des unités constituantes.<sup>2</sup>

Ce qui peut différer d'une langue à l'autre, ce ne sont pas tellement les procédés par lesquels on obtient de tels blocs, mais la fréquence de tel ou tel procédé dans telle ou telle langue.<sup>3</sup> Les syntagmes ainsi formés sont caractéristiques des différentes langues, tel est aussi bien le sentiment des auteurs de manuels de langues (qui réservent une rubrique spéciale à ces formations «idiomatiques») que des simples usagers (qui tirent, quelquefois, de ces différences des conclusions hasardeuses: si le Français «gagne» de l'argent, le Hongrois le «cherche», l'Allemand le «mérite» et l'Anglais le «fait», c'est parce que le «caractère de chaque nation s'inscrit dans ses expressions idiomatiques»).

Les difficultés de l'apprentissage et de la traduction ne tardent pas à révéler l'importance de ces groupes figés dans les langues: l'acquisition de leurs «règles de montage» ou de leurs règles de combinaison est tout aussi indispensable pour la maîtrise de la langue que l'apprentissage du vocabulaire ou de la grammaire.<sup>4</sup> Une partie de ces difficultés ne tiennent pas tellement à l'organisation linguistique elle-même qu'à des facteurs «pragmatiques» ou «extra-linguistiques»; ce sont là des conventions verbales par lesquelles les locuteurs appartenant à une communauté linguistique donnée réagissent à des situations. Les énoncés produits dans de telles occasions sont des syntagmes figés, déclenchés automatiquement par la situation et, en général, intraduisibles terme à terme: all. *Malzeit*, fr. *ça alors!* angl. *I am afraid* (dans les formules de politesse), esp. *¿ qué tal?* Ce sont des réponses conventionnelles à des stimuli non moins conventionnels et qui font qu'il est possible d'assimiler le langage à du comportement.<sup>5</sup>

Linguistique, 1967/2, 6). Mais Martinet est le premier à reconnaître les difficultés que soulève une telle définition. La frontière entre le syntème, «résultat d'un choix unique» parmi les ressources de la langue, et le «syntagme», combinaison qui découle de la collocation d'éléments choisis indépendamment les uns des autres, n'est pas toujours nette (art. cit., 9).

<sup>2</sup> «Une unité telle que *désireux* se décompose en deux sous-unités (*désir-eux*), mais ce ne sont pas deux parties indépendantes ajoutées simplement l'une à l'autre (*désir+eux*). C'est un produit, une combinaison de deux éléments solidaires, qui n'ont de valeur que par leur action réciproque dans une unité supérieure (*désir×eux*). »(F. de Saussure: Cours de linguistique générale, Paris, 1964, 176).

<sup>3</sup> Cf. S. Károlyi (Általános és magyar jeleltéstan, Budapest, 1970, 335), qui souligne, à partir des mêmes considérations, la nécessité absolue des dépouillements statistiques dans les études contrastives ou idiomatologiques.

<sup>4</sup> Selon Saussure, ils appartiennent à la langue plus qu'à la parole, op. cit., 172-173.

<sup>5</sup> Elles peuvent faire l'objet de recueils et de classifications. Pour le français, v. par exemple: M. Thérond: Du tac au tac, Formules, réflexes et images de la conversation française actuelle (Paris, 1955).



Des différences peuvent également se manifester d'une langue à l'autre, dans l'usage que l'on fait des procédés de composition et de dérivation. Dans une certaine mesure, les composés constituent, eux aussi, des réponses à des situations: les termes associés traduisent souvent des concepts que la réalité rapproche ou réunit, comme *timbre* et *poste* (*lettre* et *timbre* dans le composé hongrois *levélbélyeg*), *essuyer* et *glace*, *essuyer* et *mains* (mais non: *essuyer* et *mur*, car on a plus souvent l'occasion d'essuyer une glace qu'un mur). Si certaines de ces compositions sont intraduisibles, c'est que les réalités et surtout le rapprochement de ces réalités sont inexistantes dans une autre communauté linguistique. De tels syntagmes évoquent et résument quelquefois des situations complexes, particulières à la communauté, à toute une époque de son histoire: des expressions comme *unité de valeur*, *unité d'enseignement et de recherche*, *préparer un concours*, etc. sont incompréhensibles sans la connaissance de cette institution qu'est l'instruction publique française; en hongrois, des termes comme *falujárás*, *cselédkönyv*, *káderlap* renvoient à des expériences collectivement vécues par les usagers de la langue et risquent de ne plus être compris, si la réalité sociale ou historique dont ils sont inséparables, disparaît ou se modifie.<sup>6</sup> Des associations de mots telles que *a növekedés nehézségei* 'les difficultés de la croissance' ou *Kárpát-Duna nagyhaza* 'la grande patrie carpatho-danubienne' suffisent pour évoquer certaines périodes déterminées de l'histoire de la communauté, au même titre d'ailleurs que des expressions françaises comme *enrichissez-vous!* ou *les lendemains qui chantent*.

La dérivation, qui, souvent, n'est qu'un cas particulier de la composition (un des termes de la composition renvoie à un concept tellement général qu'on peut le définir comme un morphème ne renvoyant à aucune notion précise ou individualisable et dépourvu de sens défini, sans la présence, au sein du syntagme, d'une autre unité significative de sens plus spécifique), peut poser les mêmes problèmes d'interprétation et de traduction. Que dit un dérivé comme *batyuzás* ('colportage des vivres en baluchon', dit le Dictionnaire Eckhardt) à qui ignore l'existence de périodes de pénurie alimentaire obligeant les citadins à aller se ravitailler, c'est-à-dire à «remplir leurs baluchons» à la campagne, auprès des paysans? D'autre part, la dérivation renvoie souvent à une institution sociale: un mot comme *scolariser* suppose l'institution de l'enseignement obligatoire. Les syntagmes de ce type

<sup>6</sup> Le grand Dictionnaire hongrois-français de *Eckhardt* (1958), faute d'équivalents, «explique» ces termes d'une manière approximative. Ainsi *falujárás* (village + action de parcourir) = 1° étude de la vie rurale; 2° agitation ou propagande dans les villages; *cselédkönyv* (servante + livret) = 1° (dans les États bourgeois) livret de travail (d'une domestique); 2° autrefois (chez les médecins) approx. livret d'internat; *káderlap* (cadre + feuille) = feuille de notes; fiche; dossier.

sont de véritables miroirs dans lesquels se reflète l'état culturel, la «civilisation» de la communauté linguistique.

Cette généralisation, qui est à la base de certains processus de composition et de dérivation, comme de certaines associations constantes de termes peut être reflétée de diverses façons dans les différentes langues. Deux types de ces associations retiendront particulièrement notre attention dans les pages suivantes: les syntagmes figés dans lesquels plusieurs termes évoquent une seule idée, et la propriété de certains termes d'en sélectionner d'autres, ce phénomène d'attraction qui existe entre lexèmes.

I. Aux locutions verbales françaises formées sur le modèle V+(ART)N correspondent très souvent des verbes dénominiaux hongrois formés avec le suffixe *-z(ik)*. Cette correspondance a deux conséquences générales, se répercutant sur l'ensemble des deux langues: 1° le verbe français, quoique de sens très général (il s'agit surtout de verbes comme *faire*, *mettre*, *prendre* etc.) désignera pourtant une action plus spécifique que le suffixe hongrois; 2° le substantif français apparaîtra plus indépendant, plus détaché dans le syntagme que le nom hongrois qui sert de base de dérivation. De telles locutions tiennent une place importante parmi les constructions nominales du français recensées par Alf Lombard. Voici quelques types de correspondance:

<b>FAIRE</b>	<i>faire de la bicyclette = kerékpározik</i> <i>faire du ski = sízik, síel</i> <i>faire du canotage = csónakázik</i> <i>faire des heures supplémentaires = túlórázik</i> <i>faire du violoncelle = gordonkázik</i>
<b>JOUER</b>	<i>jouer au ballon = labdázik</i> <i>jouer aux cartes = kártyázik</i> <i>jouer la comédie = komédiázik</i> <i>jouer à chat perché = fogócskázik</i> <i>jouer au tennis = teniszezik</i> <i>jouer au domino = dominózik</i>
<b>PRENDRE</b>	<i>prendre le thé = teázik</i> <i>prendre le café = kávézik</i> <i>prendre ses vacances = vakációzik</i> <i>prendre l'air = levegőzik</i>
<b>FUMER</b>	<i>fumer la cigarette = cigarettázik</i> <i>fumer la pipe = pipázik</i> <i>fumer le cigare = szivarozik</i>

Par ailleurs, le signifiant discontinu hongrois *le...z* (le substantif est compris entre le préverbe et le suffixe dénominal) correspond au verbe français *traiter de* :

*traiter d'âne* = *leszamaraz*  
*traiter de scélérat* = *legazemberez*  
*traiter d'imbécile* = *lehülyéz*  
*traiter de fasciste* = *lefasisztáz*

Deux remarques s'imposent aussitôt. Premièrement: tous les dénominaux hongrois formés avec *-z(ik)* ne se traduisent pas en français par des locutions verbales du type V+(ART)N, mais par des formations suffixées. Le sens du suffixe est le plus souvent 'munir de, pourvoir de': *kövez* = *paver*; *díszletez* = *décorer*; *felbélyegez* = *affranchir*; *felzászlóz* = *pavoiser*; *(ki)színez* = *colorier*. Cependant, d'autres sens sont également possibles: *jegyvez* = *noter*; *szervez* = *organiser*; *tervez* = *planifier*; *keresztez* = *croiser*; *levelez* = *correspondre*; etc.

Deuxièmement: les verbes au sens très général comme *faire*, *mettre*, *avoir*, *voir* etc. peuvent, dans certains cas, être remplacés, dans les syntagmes du type V+N, par des verbes au sens plus précis. Cette possibilité de substitution (recommandée par les traités de stylistique comme celui de Lgrand) permet de nous prononcer sur le degré de cohésion du syntagme. Dans les syntagmes où le substantif est sans article, une telle substitution est en général inconcevable (*prendre femme*, *avoir soif*, *tenir tête* etc.). *Faire la cuisine* n'admet pas non plus la substitution d'un autre verbe, alors qu'on peut *faire* ou *accomplir son service militaire*, *faire* ou *préparer le déjeuner*. Le hongrois semble distinguer entre ces deux types de syntagmes: ceux qui sont «complètement figés», c'est-à-dire dans lesquels le verbe-opérateur ne peut donner lieu à aucune substitution, sont traduits par des dénominaux suffixés: *-z(ik)*, *-l* etc., alors que les autres auront des équivalents N+V:

*faire le lit* = *megágyaz*  
*faire le ménage* = *takarít*  
*faire la noce* = *mulat, duhajkodik*  
*faire le déjeuner* = *ebédet csinál (készít, főz etc.)*  
*faire un scandale* = *botrányt csap (csinál)*

On voit que nous avons affaire à deux fonctions différentes du verbe *faire*: dans *faire le déjeuner*, *faire un scandale*, *faire* a un sens résultatif (*faire* en sorte que le déjeuner soit fait), dans les autres syntagmes, l'action porte sur le concept désigné par le nom lui-même, mais ce concept n'est pas le résultat de l'acte, il est préexistant à l'acte. Dans le type *faire le déjeuner*,

le sujet crée l'objet, dans le type *faire le lit*, il participe à une action en rapport avec l'objet, il agit sur l'objet ou grâce à l'objet, mais ne le crée pas. Quand Legrand propose de substituer un autre verbe à *faire*, nous nous trouvons, en général, en face de syntagmes du premier type (résultatif) et la traduction hongroise sera un syntagme V + N et non un dénominal suffixé :

(tracer) *faire des moulures* = *rovátkákat vájni* (\**rovátkázni*)

(tracer) *faire un sillon* = *barázdát húzni* (\**barázdázni*)

(creuser) *faire un trou* = *gödröt ásni* (\**gödrözni*)

(frapper) *faire une médaille* = *érmét verni* (\**érmézni*) etc.

La différence de comportement du hongrois à l'égard de ces deux types de syntagme est peut-être mieux illustrée par les exemples où le hongrois oppose un syntagme N + V à un verbe dénominal suffixé :

*faire (rouler) une cigarette* = *cigaretttát sodor*

*fumer une cigarette* = *cigaretttázik*

*faire un projet* = *tervet készít*

*projeter* = *tervez*

*faire un calcul* = *számítást végez*

*calculer* = *kiszámít* etc.

En dehors du suffixe dénominal *-z(ik)*, d'autres suffixes hongrois sont également traduisibles en français par des syntagmes (souvent figés) V + N. En ce qui concerne le suffixe *-kodik/-kedik/-ködik*, par exemple, nous avons les correspondances suivantes :

*fukarkodik* = *se montrer avare*

*hitetlenkedik* = *se montrer sceptique*

*szakácskodik* = *travailler comme cuisinier*

*hivatalnokoskodik* = *poursuivre une carrière de fonctionnaire*

A propos de ce dernier exemple, signalons une correspondance possible entre le suffixe hongrois *-skodik* et les locutions françaises «*faire son + N*» (*faire son bébé* = *gyerekeskedik*). Ces dernières ont été analysées ainsi par G. et R. Le Bidois : «La présence du verbe *faire* indique qu'il s'agit d'un rôle joué par la personne et le possessif pour sa part donne à entendre que ce rôle, la personne se l'est approprié par l'habitude de le jouer. Cette idée d'habitude rend raison de la différence qui existe entre *faire le malin* (faire celui qui est malin, celui qui veut paraître entendu) et *faire son malin* (même signification, mais avec cette nuance qu'il s'agit là d'une tendance habituelle, d'une caractéristique constante)» (G. et R. *Le Bidois*: Syntaxe du français

moderne, I, 186-187). Cette idée d'habitude est bien présente dans le suffixe hongrois *-(s)kodik/-(s)kődik* et nous avons des correspondances comme: *uraskodik = il fait son grand seigneur; kényeskedik = elle fait sa mijaurée*, etc.

Deux autres correspondances *suffixe dénominal hongrois/locution verbale française* sont également à signaler :

*ász(ik)/ész(ik) = chasser, pêcher*

*egerész = chasser des souris*  
*fürjész = chasser la caille*  
*szalonkász = chasser la bécasse*  
*galambászik = chasser le pigeon*  
*horgászik = pêcher à la ligne*  
*rákászik = pêcher des écrevisses*  
*rókászik = chasser le renard*  
*madarászik = chasser les oiseaux*

*-hatnékja/-hetnékje van = avoir envie de*

*játszhatnékja van = il a envie de jouer*  
*sírhatnékja van = il a envie de pleurer*  
*mehetnékje van = il a envie de partir*

Un autre rapprochement permet de mettre en relief la tendance du hongrois à rendre par des verbes simples les «véritables» syntagmes figés du français (repérables grâce au critère de cohésion qui règne à l'intérieur du syntagme). Il existe, en français comme en hongrois, des «doublets»: la même idée peut être exprimée à la fois par un verbe simple et par une locution verbale. Mais alors que les doublets français du type *protester/élever une protestation* admettent deux traductions en hongrois (*tiltakozni, tiltakozásának adni kifejezést*), les doublets hongrois sont invariablement traduits par des syntagmes figés V + N:

*késik/késedelmet szenved = être en retard*  
*lärmázik/lármát csap = faire du bruit*  
*megdühödik/dühbe gurul = se mettre en colère*  
*versel/verseket gyárt = écrire (fabriquer) des vers*  
*autózik/autón jár = faire de l'automobile, aller en voiture*  
*levizsgázik/leteszi a vizsgát = passer un examen*  
*bújócskázik/bújócskát játszik = jouer à cache-cache*  
*sportol/sportot űz = faire du sport, etc.*

Une tendance analogue se manifeste à propos de la correspondance «devenir + adjectif» /*déadjectival muni du suffixe- ul/-ül*:

*devenir sauvage* = (meg) vadul<sup>7</sup>  
*devenir gris ou blanc* = (meg) őszül  
*devenir difficile* = (meg) nehezül  
*devenir sourd* = megsüketül  
*devenir fou* = megőrül  
*devenir gris* = szürkül  
*devenir aveugle* = (meg) vakul

Une autre correspondance, un peu moins évidente, entre le substantif français et le verbe hongrois dans les associations plus ou moins figées est révélée par les diverses traductions du substantif français *coup* associé à un verbe. La soudaineté ou la vivacité de l'acte désigné par ces syntagmes sont avantageusement rendues par le système préverbal hongrois dont les ressources sont parfaitement capables de traduire les effets de brusque perfectivation ou d'effectivation.

*donner un coup de main* = kiségit, megsegít  
*donner un coup de pouce* = megnyom, előbbrevisz  
*jeter un coup d'oeil* = odanéz, megnéz  
*donner un coup de pied* = megrúg, belerúg  
*boire un coup (de vin)* = lehajt (egy pohár bort)  
*donner un coup de filet* = kiveti a hálóját  
*donner un coup d'épaule* = meglök (vállával)

Les verbes simples qui correspondent aux locutions verbales formées avec *coup* peuvent être rendus en hongrois par des verbes simples, sans préverbe: *donner un coup de pouce* = megnyom; *pousser* = nyom, lök; *jeter un coup d'oeil* = odanéz, megnéz; *regarder* = néz, etc.

Signalons aussi la correspondance entre fr. *coup* et les accusatifs hongrois de sens adverbial: *nagyot* (*nagy* = grand), *egyet* (*egy* = un), *kicsit* (*kicsi* = petit): *dormir un bon coup* = nagyot alszik; *donner un coup* = üt rajta egyet; *boire un coup* = iszik egyet; *avoir un fameux coup de fourchette* = nagyokat eszik; *donner un coup d'épaule* = lök rajta egyet, etc.

II. Un grand nombre d'associations formées, en français, sur le modèle V+(ART)N comportent des verbes au sens moins général, plus précis que ceux que nous avons examinés jusqu'à présent: elles n'en sont pas moins figées, puisque le verbe n'admet guère de substitution par un autre verbe.

<sup>7</sup> Armand Robin propose, dans une de ses traductions du hongrois: *s'ensauvager*. Ailleurs, il traduit le terme hongrois *elvadul* par *aragonisé* et justifie ainsi sa façon d'agir: «Après de longues recherches, c'est la traduction la plus exacte que j'aie pu trouver pour le terme hongrois «elvadul», qui, convenablement et complètement rendu, signifie: «devenu bête féroce et dépravée» (Poésie non traduite, 150).

Nous sommes ici en présence de la sélection d'un terme par un autre, d'un phénomène d'attraction lexicale dont il convient de tenir compte dans l'apprentissage de la langue, car les termes ainsi sélectionnés peuvent varier d'une langue à l'autre. En français, on «oppose» une résistance, en hongrois, on la «développe» (*ellenállást kifejténi*). En français, on *dresse* un procès-verbal et on *délivre* un certificat; le hongrois pourra dire *kiállítani* dans les deux cas, encore que *felvenni* soit plus précis dans le cas de «jegyzőkönyvet felvenni». Les verbes employés dans ces locutions peuvent varier et différer d'une langue à l'autre suivant leur extension: le verbe français *étancher* ne peut guère attirer que le substantif «soif», alors que le verbe hongrois correspondant *olt* (*szomjat olt*) peut se combiner avec des substantifs comme *tűz* 'feu', *lámpa*, 'lampe' et, précédé de divers préverbes, avec *fa* 'arbre' (*beolt* 'enter'), *élet* 'vie' (*kiolt* 'éteindre'), etc.

Ce principe de sélection d'un terme par un autre peut jouer également entre l'adjectif et le nom (le Dictionnaire des adjectifs et des épithètes d' E. Bar énumère la liste des adjectifs et des épithètes qui peuvent s'adjoindre aux principaux substantifs du français), entre l'adjectif et l'adverbe (Bally signale les associations obligatoires *gravement malade* et *grièvement blessé*), entre la préposition et le verbe (rection verbale), etc. L'attention est souvent attirée par les transgressions commises dans des buts esthétiques (humoristiques, effet de surprise): c'est le phénomène de «renouvellement des clichés» dont parle Bally dans son *Traité de stylistique française*.<sup>8</sup>

La *composition* est sans doute l'ultime étape sur la voie qui conduit vers l'obtention de groupes figés par sélection mutuelle des termes. On a vu plus haut que deux termes ne peuvent former un terme composé que dans la mesure où les concepts qu'ils désignent sont associés de façon constante dans la réalité: si on peut parler, en hongrois, de *hajvágás*, *répavágás*, *kenyérvágás*, des syntagmes comme *\*korvágás*, *\*hitvágás*, *\*észvágás* sont inconcevables, car l'action concrète de *couper* ne peut s'exercer que sur des objets concrets. (Nous faisons abstraction de l'usage métaphorique des termes). Le caractère constant de l'association des concepts désignés par les termes est à la base de la distinction que fait E. Benveniste entre les *synapsies* et les syntagmes descriptifs de création occasionnelle. Benveniste voit dans «l'effacement de tout ce qui peut renvoyer à une situation actuelle» la fonction essentielle du composé. Il s'ensuit que, comme dans les locutions que nous avons étudiées plus haut, l'addition des termes d'un composé ne suffit

<sup>8</sup> Cf. des formules comme «je ne savais plus où donner de la bouche» ou «je lui pardonne d'avoir mis mon cœur à feu et à sang» (G. Brassens), ou encore les créations fantaisistes de Queneau dans le chapitre *Composition de mots* des Exercices de style (*boutonsupplémenter*, *longicol*, *tressautourduchapeauté*, etc.).

pas à l'expliquer; en particulier, il est «impossible de faire tenir dans les deux termes du composé la multiplicité des relations syntaxiques dont la proposition libre est susceptible»<sup>9</sup>. La juxtaposition des termes ajoute un sens supplémentaire à celui des constituants, soit la relation «partie-tout» comme dans *asztalláb*, soit la relation d'origine, d'appartenance, ou d'autres plus difficiles à cerner comme dans le composé hongrois *devizabelföldi* (à considérer comme ressortissant du pays (= *belföldi*) dans l'allocation des devises (= *deviza*)) ou dans le composé védique cité par Benveniste: *vájra-hasta* (massue + main = dont la main tient une massue). Ces condensations sémantiques sont à interpréter avec précision et doivent être, dans la plupart des cas, développées dans la traduction du hongrois en français. Un composé comme *nyaralóidő* peut être compris à la fois comme la période des villégiatures et comme un temps propice à la villégiature.

Dans les langues à accent, les traits prosodiques peuvent servir à différencier le composé des associations libres, alors qu'en français, «l'absence totale de différences prosodiques et l'absence presque totale (du moins dans la langue parlée) de marques formelles de l'opposition singulier/pluriel nous empêche de séparer de façon satisfaisante le composé et le syntagme»<sup>10</sup>. En anglais, *blackbird* s'oppose à *black market* par son accentuation: ('—) dans le premier cas, ('—) dans le second. En hongrois les mêmes différences prosodiques sont aussi reflétées par l'orthographe: *kis asszony* ('—) signifie 'petite femme' et *kisasszony* ('—) 'mademoiselle'; *festékes doboz* ('—) est une boîte tachée de couleurs et *festékesdoboz* ('—) est 'une boîte à couleurs'. Les hésitations de l'orthographe reflètent celles des usagers, qui ne savent pas toujours décider si l'association de deux termes est «constante» ou «occasionnelle».

L'interprétation des composés est rendue quelquefois difficile par la nécessité dans laquelle on se trouve de connaître les circonstances de leur apparition. Une bonne partie des termes composés énumérés dans la rubrique «néologismes» du Dictionnaire inverse de la langue hongroise de F. Papp ne livrent pas leur sens à qui ignore les circonstances qui les ont engendrés. *Újgazda* n'est pas un «nouveau maître», mais un bénéficiaire de la réforme agraire de 1945. *Kismama* n'est pas une «petite maman», mais une femme enceinte. *Békekölcsön* n'est pas, comme on pourrait le croire, un emprunt 'kölcsön' accordé pour sceller une réconciliation 'béke', mais un emprunt d'État destiné à financer les dépenses nécessaires «au maintien de la paix».

<sup>9</sup> E. Benveniste: Fondements syntaxiques de la composition nominale (in BSL, LXII, 1967, 15-31 et, en particulier, 30-31).

<sup>10</sup> N. C. W. Spence: Composé nominal, locution et syntagme libre (in La Linguistique, 1969/2, 5-26, en particulier 23).



*Falurádió* n'est pas la station émettrice du village, mais l'émission de la radio hongroise destinée aux habitants de la campagne. *Talponálló* n'est pas un homme sur pieds, mais un estaminet où l'on consomme debout. *Harmadikutas* ne signifie pas «troisième voyageur», mais «partisan de la troisième voie» («compagnon de route») en politique («non-aligné», dirait-on aujourd'hui).

La distinction général/occasionnel qui est à la base des syntagmes figés du type «composition des mots» s'exprime souvent par la présence ou l'absence de l'article, l'absence de l'article étant toujours le signe d'un processus de généralisation en cours. Dans les analyses inspirées de la grammaire générative, les syntagmes libres peuvent remonter à des phrases dans lesquelles les termes libres sont précédés de l'article: *pecsétes írás* 'document muni de sceau' ← «ezen az íráson rajta van a pecsét» 'ce document porte le sceau', mais *festékesdoboz* 'boîte de couleurs' ← «ebben a dobozban festék van» 'dans cette boîte il y a des couleurs'; *tintás ujj* 'doigt taché d'encre' ← «ezen az ujjon a tinta foltot hagyott» 'l'encre a laissé une tache sur ce doigt'; *tintásüveg* 'encrier' ← «ebben az üvegben tinta van» 'dans ce flacon il y a de l'encre'.

La français ne se comporte pas différemment à cet égard. Cependant, en hongrois, la fréquence du syntagme Nom sans article + V du type *könyvet olvas* est à l'origine de figements dont on ne trouve pas d'exemple en français. Le complément sans article peut, au cours d'un processus de généralisation, assumer le rôle d'un préverbe et se figer dans ce rôle tout en perdant une partie de son sens spécifique: dans *földreesik*, *föld* ne désigne pas tant la matière — sable, cailloux — dont est faite la terre que la limite inférieure de l'espace. Le figement nécessaire à la constitution de tels syntagmes dépend de la situation extra-linguistique. Soit les deux phrases: *A parton áll egy fiú* 'Un garçon est debout sur la rive' et *Az ajtó előtt őr áll* 'Un garde est debout devant la porte'; la première décrit un état occasionnel et ne donne pas lieu à un syntagme figé (il n'y a pas de \**partonálló*), la seconde renvoie à une activité professionnelle, à un fait habituel et peut aboutir, par transformation, à un syntagme figé: *ajtónálló* 'huissier'. L'expression *lesen áll* 'se tenir à l'affût → être hors jeu' est devenue figée depuis qu'on joue au football. La possibilité de transformer ces syntagmes en un nom verbal en *-ás/-és* est également un signe de figement; il n'y a pas de \**partonállás*, mais il y a *lesállás* 'hors-jeu'; il n'y a pas de \**öccsnekrás* de *öccsének ír* 'il écrit à son frère cadet', mais il y a *levéllrás* 'écriture d'une lettre' de *levelet ír* 'il écrit une lettre'.

La transformation du complément nominal en préverbe dans les syntagmes N + V est un indice de figement, les formations ainsi obtenues sont

de véritables verbes composés figés auxquels s'appliquent les mêmes critères de non-séparabilité par un déterminant et de possibilité de substitution par un terme unique qu'aux locutions verbales que nous avons étudiées plus haut. Quant à l'effacement du sens originel du nom devenu préverbe, il est plus ou moins observable: *észrevesz* 'apercevoir', *félrenéz* 'regarder de côté', *közrefog* 'encadrer' n'ont rien à voir avec les noms *ész* 'esprit', *fél* 'moitié, côté', *köz* 'intervalle', mais *kárbavész* 'se perdre' fait appel au sens propre du nom *kár* 'dommage'. Par ailleurs, l'impossibilité d'insérer un préverbe «véritable», au sens général, comme *meg-*, *el-*, *fel-*, *le-*, *ki-*, *be-*, *össze-*, etc. est également un critère de figement, car c'est l'absence de la spécification spatiale qui permet à ces verbes de se comporter comme des unités, le deuxième terme du syntagme ayant acquis la généralité indispensable pour entrer dans ces compositions. Il n'y aura donc pas de \**észrefelvesz*, ni de \**kárbaelvész*, etc. Dans les transformations nominales en *ds/-és* et pour les mêmes raisons, le préverbe sera supprimé (*megmossa a kezét* 'se laver les mains' → *kézmosás*, *meglátogatja a beteget* 'rendre visite au malade' → *beteglátogatás*, *elbírija a terhet* 'supporter la charge' → *teherbírási*, *bezárja a kaput* 'fermer la porte (d'une maison)' → *kapuzárás*, etc.) sauf si, pour des raisons pragmatiques, le mode d'activité signalé par le préverbe (séparation, sortie, effectivité, etc.) se révèle essentiel dans le nom verbal ainsi formé: *megőrizni az értékeket* 'garder les objets de valeur' → *értékmegőrzés* 'consigne'; *kizárni a munkásokat* 'licencier les ouvriers' → *munkáskizárás* 'licenciement'; *kihallgatni a tanúkat* 'entendre les témoins' → *tanúkihallgatás* 'audition des témoins', etc.

Cette généralisation ou cette virtualisation (selon le terme proposé par E. Benveniste), qui est à la base de la composition des mots, est aussi un principe qui préside à la sélection de tel ou tel terme par un autre. Selon les statistiques établies par G. Savard, les mots qui entrent dans le plus grand nombre de combinaisons sont ceux qui ont le sens le plus général.<sup>11</sup>

<sup>11</sup> G. Savard: La valence lexicale (Paris, Didier, 1970). La valence d'un mot dépend de sa *puissance de définition* («on cherche dans le Dictionnaire fondamental chaque élément de la liste générale et on compte combien de fois un mot entre dans la définition d'un autre»), de sa *puissance de combinaison* («on cherche dans le Dictionnaire fondamental tous les mots composés réunis par un trait d'union, tous les gallicismes, et, en général, tous les groupes de mots»), les groupes de mots sont: 1° les locutions verbales sans déterminatives; 2° les expressions figées et les locutions adverbiales, prépositionnelles, conjonctives et pronominales; 3° des expressions comme *chemin de fer*, *jeune homme*, *pomme de terre* qui sont véritablement mots composés sans trait d'union»), de sa *puissance d'inclusion* («on cherche chacune des unités de la liste générale dans deux dictionnaires de synonymes et on prend le nombre le plus élevé. Le nombre de synonymes que possède un mot constitue une mesure du nombre de mots auxquels il peut être substitué») et de sa *puissance d'extension* («le nombre d'acceptions d'un mot est considéré comme une mesure de son pouvoir d'extension sémantique»). Les mots-outils sont naturellement en tête; les mots «forts» qui possèdent la valence la plus élevée sont (dans l'ordre): *prendre*, *homme*, *passer*, *mourir*, *aller*, *faire*, c'est-à-dire quatre verbes au sens très général, propres à entrer dans

Ces mots sont soit des morphèmes, soit des lexèmes qui peuvent avoir valeur de morphème, comme le révèle, quelquefois, la traduction. (Cf. *supra*, pp. 27-28.)

Syntagmes figés et contraintes syntagmatiques aboutissent à ce qu'on est convenu d'appeler clichés ou lieux communs. La connotation péjorative qui s'attache à ces termes ne doit en aucune façon faire oublier l'énorme importance qu'ils possèdent dans l'acquisition du langage. Ils permettent, au même titre que les synonymes appartenant à différents niveaux de langue, de caractériser certains types de discours. Les tics de langage et les expressions à la mode sont aussi, le plus souvent, des associations de termes: songeons à la fortune récente de locutions comme *au niveau de*, *ras-le-bol* (qu'on écrit aussi: *ralbol*).

Les formules figées propres au langage administratif ou au langage scientifique sont l'objet de recherches spéciales (v. les ouvrages de René Georgin ou *Le jargon des sciences* d'Étiemble); le langage mondain des conversations de salon a des stéréotypes parfaitement prévisibles, ce qui a permis à Jean Tardieu de composer une pièce de théâtre en remplaçant dans les locutions et les formules mondaines «un mot par un autre».<sup>12</sup>

Dans «L'hexagonal tel qu'on le parle», Robert Beauvais met en parallèle des locutions appartenant à la langue commune et celles qu'il considère comme caractéristiques du langage des cuistres:

langue commune	langue pédante
<i>se mettre d'accord</i>	<i>convenir d'un préalable</i>
<i>penser aux conséquences</i>	<i>envisager les retombées</i>
<i>voir plus loin que le bout</i>	<i>adopter une attitude prospec-</i>
<i>de son nez</i>	<i>tive</i>
<i>il n'y a pas que ça!</i>	<i>il y a des concomitants</i>
<i>en avoir par-dessus la tête</i>	<i>témoigner des syndromes d'im-</i>
	<i>patience</i>

Pour montrer comment, dans la langue pédante (baptisée «hexagonale», par opposition au français commun), certains termes en attirent d'autres,

les syntagmes figés verbaux. Certains résultats sont de nature à faire réfléchir: *aller* occupe le cinquième rang de la liste, mais *venir* seulement le dix-neuvième; parmi les auxiliaires modaux, *vouloir* est au seizième rang, *pouvoir* au 48<sup>e</sup>, *savoir* au 26<sup>e</sup> et *devoir* seulement au 128<sup>e</sup>; d'une façon générale, les verbes qui désignent une activité déployée par le sujet parlant lui-même ont une valence supérieure aux autres.

<sup>12</sup> J. Tardieu: Un mot pour un autre. Théâtre de chambre, I, 209-218 (Gallimard, 1970). Voici, par exemple, en quels termes la maîtresse de maison offre à boire: «Mais j'y touille, vous flotterez bien quelque chose; une cloque de zoulou, deux doigts de loto?» (212). C'est que «j'y pense» et «vous prendrez bien quelque chose» se comportent, dans le discours mondain, comme des syntagmes figés, et demeurent reconnaissables même si on en change — partiellement — les termes.

l'auteur choisit la formule du catéchisme. Voici un échantillon de langage figé en critique littéraire (p. 22):

- *Un poète écrit-il des poèmes?*
- *Non. Il tente une aventure poétique,*
- *Par quoi passe l'aventure poétique?*
- *Par un itinéraire intérieur.*
- *Que doivent avoir les personnages d'une pièce de théâtre?*
- *De l'épaisseur.*
- *Qu'est-ce que la pièce?*
- *Une quête, etc.*

Pierre Daninos, dans *Le jacassin*, évoque à son tour les contraintes lexicales de la conversation:

<i>Antécédents</i>	<i>Toujours fâcheux. On parle rarement des bons.</i>
<i>Hérédité</i>	<i>Toujours lourde ou chargée.</i>
<i>Individu</i>	<i>Sort rarement sans être précédé de sale, immonde, sinistre, drôle d'ignoble, odieux ou suivi de douteux, louche, peu recommandable, dénué de scrupules.</i>
<i>Plaisants</i>	<i>Ce pluriel d'un doux mot est toujours précédé de «mauvais».</i>

et du langage des journaux:

<i>Carence</i>	<i>Celle du pouvoir est proverbiale.</i>
<i>Céder (Ne)</i>	<i>Ni au chantage ni à la violence.</i>
<i>Obstruction</i>	<i>Toujours systématique.</i>
<i>Pacifique</i>	<i>Toujours «à tout crim».</i>
<i>Preuve</i>	<i>Souvent «éclatante».</i>
<i>Répression</i>	<i>Généralement impitoyable. (pp. 93-94)</i>

Bien entendu, de tels phénomènes d'attraction lexicale se retrouvent en hongrois, comme, vraisemblablement, dans toutes les langues.<sup>13</sup>

Malgré l'effet comique qui provient de l'accumulation des formules stéréotypées, il est difficile de ne pas reconnaître que celles-ci reflètent les principes essentiels du fonctionnement du langage. Le figement qui caractérise certaines associations de termes est aussi le propre de la désignation, du rapport entre l'élément de la réalité et le signe choisi pour le désigner.

<sup>13</sup> Dans le compte rendu d'un livre de Miklós *Hernádi*, *A közhely természetrajza* (La nature du lieu commun), Vilmos *Faragó* cite une série de clichés appartenant surtout au langage du journalisme. (*A közhely-ember* = L'homme des lieux communs, in *Élet és Irodalom*, 1-9 — 1973, p. 5.)

## Bibliographie

- Bar*, E.: Dictionnaire des adjectifs et épithètes (Paris, 1931).
- Bally*, Ch.: Traité de stylistique française I-II (Genève—Paris, 1951).
- Benveniste*, E.: Fondements syntaxiques de la composition nominale (in Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, LXII, 1967, 1, 15-31).
- Brassens*, G.: Poèmes et chansons (Seghers, Coll. «Poètes d'aujourd'hui», 1963).
- Beauvais*, R.: L'hexagonal tel qu'on le parle (Hachette, Le Livre de Poche, 1970).
- Daninos*, P.: Le jacassin (Hachette, Le Livre de Poche, 1971).
- Faragó*, V.: A közhely-ember (in Élet és Irodalom, 1-9-1973, p. 5).
- Károly*, S.: Általános és magyar jelentéstan (Budapest, 1970).
- Károly*, S.: A szóösszetételek és a velük kapcsolatos lexikai egységek (in Általános Nyelvészeti Tanulmányok, VI, 1969, 271-328).
- Légrand*, E.: Stylistique française (Livre du maître, Paris,<sup>15</sup> 1957).
- Le Bidois*, G. et R.: Syntaxe du français moderne (Paris, 1968).
- Lombard*, A.: Les constructions nominales dans le français moderne (Uppsala—Stockholm, 1930).
- Martinet*, A.: Syntagme et syntème (in La Linguistique, 1967/2, 1-14).
- Martinet*, A.: Mot et syntème (in Lingua, XXI, 1968, 294-302).
- Nagy*, F.: A lexikális szóképzés (in Általános Nyelvészeti Tanulmányok, VI, 1969, 329-357).
- Papp*, F.: A magyar nyelv szövegmutató szótára (Budapest, 1969).
- Phal*, A.: Les groupes de mots et les problèmes qu'ils posent dans la préédition de textes scientifiques destinés à l'analyse mécanographique (in Cahiers de Lexicologie, IV/1, 1964, 45-60).
- Queneau*, R.: Exercices de style (Gallimard, 1947).
- Saussure*, F. de: Cours de linguistique générale (Paris, 1964).
- Spence*, N. C. W.: Composé nominal, locution et syntagme libre (in La Linguistique, 1969/2, 5-26).
- Szabó*, D.: A mai magyar nyelv I-II (manuscrit, Budapest, 1955).
- Savard*, G.: La valence lexicale (Paris—Montréal, 1970).
- Tardieu*, J.: Théâtre de chambre (Gallimard, 1970).
- Thérond*, M.: Du tac au tac. Formules, réflexes et images de la conversation française actuelle (Paris, 1955).
- Zsilka*, J.: Nyelvi rendszer és valóság (Budapest, 1971).

**Ilona Kassai:**

**Essai pour une méthode applicable à la comparaison  
des systèmes phonétiques et phonologiques du français  
et du hongrois<sup>1</sup>**

Quand on vise à faire la comparaison entre deux langues, la première chose à faire est d'établir la base de comparaison. Cela peut se faire de la façon suivante: 1. décrire le système phonologique de chacune des deux langues, y compris les variantes fondamentales, les variantes combinatoires ainsi que les variantes positionnelles; 2. relever ensuite, à la base des traits distinctifs, les oppositions phonologiques, de même que les positions de réalisation et de neutralisation de ces oppositions, c'est-à-dire, établir la distribution des phonèmes. Une fois la base commune de la comparaison établie, il faut confronter les deux systèmes et établir une hypothèse sur les cas et les positions d'interférences qui peuvent se produire; soumettre à la vérification cette hypothèse, en procédant à des analyses d'enregistrements sonores faits sur des sujets apprenant la langue étrangère; relever dans ces enregistrements les interférences qui se sont effectivement produites et les confronter avec celles qui figurent dans l'hypothèse. En dehors des cas d'interférences, on peut prédire leur caractère et leur pouvoir aussi.

Au cours de la comparaison, on peut employer les termes *correspondant*, *partiellement correspondant* et *non-correspondant*. Ces termes, appliqués aux niveaux phonologique et phonétique, seront les suivants: correspondance phonologique — correspondance phonétique, correspondance phonologique partielle — correspondance phonétique partielle, non-correspondance phonologique — non-correspondance phonétique.

Qu'est-ce qu'il convient d'entendre par ces termes?

1. Deux sons de deux langues sont correspondants au point de vue *phonétique* quand l'auditeur les perçoit comme étant identiques et que leurs caractéristiques articulatoires sont les mêmes. Deux sons de deux langues sont correspondants au point de vue *phonologique* si dans leur propre système ils occupent la même place et que dans leur définition ils contiennent les mêmes traits distinctifs. Il est à noter que malgré la correspondance

<sup>1</sup> Cette méthode est proposée par Heidi Platt dans son étude citée dans la bibliographie.

phonologique de deux sons, leur distribution et leur disposition phonotactique peuvent être différentes; phénomène, qui produit des difficultés dans l'apprentissage.

2. Il y a correspondance partielle quand les différences phonologiques et phonétiques qui séparent deux sons sont considérées comme négligeables.

3. Enfin, il y a non-correspondance entre deux sons (phonèmes) qui n'ont rien en commun.

Ces termes peuvent se combiner entre eux puisque les phonèmes ne se prononcent jamais isolément; dans toute chaîne sonore il se produit des influences réciproques entre les éléments. Par suite de cette influence — plus ou moins forte — la réalisation de deux phonèmes distincts peut être identique ou presque identique. C'est le cas p. ex. du phonème /J/ dans le mot hongrois *egyszerű*, où il se réalise comme une occlusive palatale sourde et coïncide ainsi avec le phonème /c/ qui se prononce à l'initiale du mot *tyúk*. Malgré toutefois la désonorisation du /J/, une différence — quoique subtile — subsiste entre les deux phonèmes, qui consiste dans le caractère doux (lenis) de la consonne sonore.

Quand il s'agit de comparer deux structures phonologiques et phonétiques, il n'est pas sans intérêt de prendre en considération les interférences éventuelles issues de l'orthographe, puisque l'écriture influe dans une très large mesure sur la conscience linguistique des locuteurs, p. ex. la réintroduction récente des consonnes finales françaises sous l'influence de l'orthographe, la prononciation des mots hongrois d'après leur forme écrite etc.

Ceci dit, nous essayons d'appliquer la méthode au vocalisme du français et du hongrois. (Les cadres du présent article ne nous permettent pas la comparaison des deux systèmes dans leur plénitude, ni la vérification de notre hypothèse.)

#### Le système vocalique standard des deux langues :

		français						
fermées	i	y		u				
mi-fermées	e	ø		o				
mi-ouvertes	ɛ	œ	ɔ	+	ẽ	õ	õ	
ouvertes		a	ɑ		ã			
		hongrois						
fermées	i	y	u	i:	y:	u:		
moyennes	ɛ	ø	o	e:	ø:	o:		
ouvertes		a			a:			

En comparant les deux systèmes, nous voyons que le vocalisme français est basé sur des distinctions d'ouverture (quatre degrés), de palatale-vélaire; d'arrondissement labial et de nasalité, le vocalisme hongrois sur celles d'ouverture vocalique (trois degrés), de palatale-vélaire, d'arrondissement labial et de quantité. Le nombre des traits distinctifs servant à caractériser les deux systèmes est donc égal, mais deux d'entre ces traits sont différents, à savoir la nasalité en français et la quantité en hongrois. Il s'ensuit que l'opposition la plus importante du français est celle de *timbre* alors que, pour le hongrois, c'est la *quantité* qui est la marque principale de tout le système vocalique. En tenant compte de ce qui a été dit jusqu'ici, nous confrontons les deux vocalismes dans le tableau ci-dessous :

FRANÇAIS						HONGROIS					
	nasal	ouvert	vélaire	mi-ouvert	arrondi		long	ouvert	vélaire	fermé	arrondi
a	-	+	-	-	-	a:	+	+	+	-	-
e	-	-	-	+	-	e	-	-	-	-	-
e	-	-	-	±	-	e:	+	-	-	-	-
i	-	-	-	-	-	i	-	-	-	+	-
						i:	+	-	-	+	-
œ	-	-	-	+	+	ø	-	-	-	-	+
ø	-	-	-	±	+	ø:	+	-	-	-	+
y	-	-	-	-	+	y	-	-	-	+	+
						y:	+	-	-	+	+
ɑ	-	+	+	-	-	ɑ	-	+	+	-	+
ɔ	-	-	+	+	+	o	-	-	+	-	+
o	-	-	+	±	+	o:	+	-	+	-	+
u	-	-	+	-	+	u	-	-	+	+	+
						u:	+	-	+	+	+
ɛ̃	+	-	-	+	-						
œ̃	+	-	-	+	+						
ɔ̃	+	-	+	+	+						
ɑ̃	+	+	+	-	-						



(Il faut dire que le principe binaire n'est pas applicable sans difficultés ni au français, ni au hongrois.) A la rigueur le français possède encore un phonème long ne pouvant pas entrer dans le système: le /ɛ:/ en syllabe fermée (*tête-tette, mètre-maitre*). Nous n'avons pas fait entrer dans le vocalisme français les sons dits «semi-voyelles» puisque leur caractère et leur appartenance à l'une des deux grandes classes de sons sont assez discutés. Le système hongrois peut être également enrichi par quelques phonèmes marginaux: le /a/, le /ɛ:/.

Essayons maintenant de caractériser à l'aide des termes proposés ci-dessus les phonèmes vocaliques du français et du hongrois. Pour faciliter la lecture des symboles, nous nous servons de la transcription phonétique pour les phonèmes du français et des signes orthographiques pour les phonèmes du hongrois.

a—á	non-correspondance phonologique
ɛ—e	correspondance phonologique
e—é	non-correspondance phonologique
i—i	correspondance phonologique
œ—ö	correspondance phonologique partielle
ø—ő	non-correspondance phonologique
y—ü	correspondance phonologique
ɔ—o	correspondance phonologique partielle
o—ó	non-correspondance phonologique
u—u	correspondance phonologique

Les phonèmes nasaux font entièrement défaut dans le système hongrois, et les voyelles longues du hongrois n'ont pas de correspondance phonologique dans le vocalisme français. La prononciation prolongée des voyelles n'existe qu'en tant que variante combinatoire devant certaines consonnes. En somme, il apparaît que, par ses particularités, la langue française offrira plus de difficultés pour un Hongrois apprenant le français que la langue hongroise n'en offrira pour un Français.

La distribution de ces phonèmes en position accentuée se présente de la façon suivante: en français, le /œ/ et le /ɔ/ ne peuvent pas se trouver en syllabe ouverte, tandis qu'en syllabe fermée, c'est le phonème /e/ qui n'existe pas, ce qui fait que dans ces positions, les oppositions /œ/ — /ø/, /ɔ/ — /o/ et /ɛ/ — /e/ ne sont pas possibles. Quant au vocalisme hongrois, en syllabe accentuée ouverte aussi bien que fermée, tous les phonèmes sont possibles, il n'y a pas de neutralisation d'opposition. En position inaccentuée, la distribution des timbres français est encore plus défectueuse, l'analogie et la voyelle de la syllabe accentuée jouent un très grand rôle dans la définition

du timbre de la voyelle inaccentuée. Pour ce qui est du hongrois, en position inaccentuée, tous les phonèmes sont possibles en syllabe fermée, mais à la finale absolue, les /a:/, /e:/, /ø/ et /o/ ne sont pas admis. Si nous confrontons les cas de neutralisation, nous pouvons constater que le nombre des positions neutralisantes est plus élevé en français qu'en hongrois, les lois qui règlent la distribution des timbres sont moins stables. Mais, du point de vue du nombre des phonèmes affectés par la neutralisation, il y a égalité entre les deux langues.

Dans le français moderne, on peut remarquer une tendance à supprimer les oppositions mi-fermé/mi ouvert au profit du phonème fermé. Dans le hongrois, une tendance pareille porte sur l'opposition de quantité des phonèmes de la série fermée. C'est le phonème bref qui paraît l'emporter sur le long. En faisant valoir ces tendances synchroniques, nous pouvons établir un système minimal pour les deux langues :

français				hongrois			
i	y	u		i	y	u	
e	ø	o	+ $\tilde{e}$ $\tilde{o}$	ε	ø	o	+ e: ø: o:
a		ã		a		a:	

Comparons maintenant les réalisations les plus fréquentes des phonèmes du français et du hongrois. (Nous les considérons comme connues d'après les schémas des manuels de phonétique.) La différence essentielle dans la réalisation concrète des éléments des deux systèmes vocaliques réside dans le caractère plus fermé des voyelles françaises. Tout comme dans le système phonologique, dans le schéma phonétique aussi c'est surtout dans la zone moyenne de l'articulation que les grandes différences apparaissent. La raison en est peut-être physiologique, à savoir que c'est dans cette zone qu'il y a possibilité de déplacer le point d'articulation en plusieurs sens, et que les tensions du système peuvent se résoudre. Il suffit de rappeler à ce propos la tendance récente d'antériorisation des voyelles postérieures /ɔ/ → /œ/².

Du point de vue phonétique, le rapport entre les voyelles des deux langues peut être décrit ainsi :

Sont phonétiquement correspondants les /i/, /u/ et /y/, partiellement correspondants les phonèmes mi-fermés arrondis français et les phonèmes d'aperture moyenne du hongrois, ainsi que les deux /a/. Les voyelles mi-ouvertes françaises /œ, ɔ/ n'ont pas de correspondants phonétiques dans le système hongrois, tandis que le /ε/, le /e:/ et le /a/ hongrois ne trouvent pas de correspondance dans le français.

² Cf. A. Martinet: «C'est jeuli, le Mareuc!» (in Romance Philology, XI, 1958, 345-55).

Quelles interférences peuvent résulter de ces différences phonétiques et phonologiques?

1. De leur côté, les Français emploieront leur /ɔ/ pour rendre le /ɑ/ hongrois puisque c'est le son labial le plus proche de notre voyelle labio-vélaire, ou encore le /a/ à cause de sa fréquence relativement élevée dans la langue française;

2. Ils allongeront les voyelles hongroises devant /R, v, z, ʒ/, ce qui causera des erreurs dans l'utilisation phonologique de la quantité: *tör-tôr, irt-irt, nôvel-nôvel*, etc.;

3. Ils rendront le /ɛ/ hongrois par leur /ɛ/ ouvert qui, par son timbre, se rapproche plutôt du /e:/ hongrois;

4. Ils réaliseront le /a:/ vélaire du hongrois tantôt bref, tantôt long de même que le /e:/ qui sont toujours longs dans le système hongrois.

Quant aux autres voyelles, elles ne posent pas de graves problèmes aux Français parlant hongrois.

A leur tour, les Hongrois, débutant en français, éprouveront les difficultés suivantes:

1. Ils n'arriveront pas à réaliser les voyelles mi-ouvertes arrondies du français, donc les rendront par les /ø/ et /o/ brefs du hongrois, qui, par leurs caractéristiques acoustiques, rentrent plutôt dans la zone des voyelles mi-fermées françaises. Bien que l'opposition mi-fermé/mi-ouvert ait un rendement fonctionnel minime, la répartition des deux phonèmes est un facteur important du bon usage.

2. Ils réaliseront le /a/ palatal du français par le /a:/ vélaire du hongrois qui est toujours long.

3. Le /ɛ/ ouvert français sera rendu par le /ɛ/ ouvert hongrois malgré la grande différence de timbre; les Hongrois respectent dans ce cas-là la longueur phonologique de leur /e:/ qui conviendrait pourtant mieux au /ɛ/ français.

4. Dans la plupart des cas, le /e/ français sera également rendu par le /ɛ/ hongrois vu que la longueur du /e:/ hongrois empêchera le sujet parlant de l'utiliser pour le phonème français /e/. En outre, du point de vue de la fréquence, le /ɛ/ est supérieur au /e:/ en hongrois.

5. Étant donné que les voyelles nasales sont inexistantes dans le hongrois, les Hongrois auront du mal à les reproduire.

Il reste à savoir si ces interférences peuvent être réduites en quelque sorte au cours de l'apprentissage.

1. Devant /R/, les Français prononcent un /ɔ/ très ouvert dont le timbre atteint presque celui du /ɑ/ postérieur hongrois.

2. Grâce à la tendance d'antériorisation des voyelles postérieures et antérieures arrondies, le /œ/ ouvert français se rapproche par son point d'articulation du /ɛ/ hongrois.

3. Le caractère toujours long des /a:/ et /e:/ hongrois peut s'apprendre par la maîtrise de la longueur.

4. Pour les Hongrois, l'acquisition des voyelles mi-ouvertes françaises sera facile. Il suffit pour cela qu'ils ouvrent leur bouche et qu'ils abaissent leur langue un peu mieux que pour le /ø/ et le /o/ hongrois.

5. Au fur et à mesure que le débutant hongrois avance dans l'apprentissage du français, il pourra réaliser le /e/ bref et le /ɛ:/ long français au même titre qu'un Français réalisera les phonèmes longs du hongrois.

6. Les voyelles nasales peuvent être également apprises par les Hongrois, puisque la langue hongroise connaît une variante légèrement nasalisée de ses voyelles suivies d'une consonne nasale qui se trouve devant /k/ et /g/. Si on attire l'attention des débutants sur cette variante combinatoire et qu'on leur fasse prononcer des mots comme *harang*, *kong*, *kereng*, etc. en supprimant la consonne finale, ils assimilent sans effort considérable les voyelles nasales. Le timbre de ces voyelles n'offrira pas de difficultés.

Après ces constatations purement théoriques et fort incomplètes, il reste à vérifier lesquelles des interférences énumérées se présentent en réalité et quelles interférences inattendues apparaissent.

### Bibliographie

*Herman, J.*: Précis de phonétique française (Budapest, 1961).

*Laziczius, G.*: Bevezetés a fonológiába (Introduction à la phonologie) (Budapest, 1932).

*Malmberg, B.*: Phonétique française (Malmö, 1969).

*Martinet, A.*: «C'est jeuli, le Mareuc!» (in *Romance Philology*, XI, 1958, 345-55).

*Molnár, J.*: A magyar beszédhangok atlasza (Atlas de la prononciation hongroise) (Budapest, 1970).

*Platt, H.*: A Comparative Study of the Phonetics of Australian English and German, I: The Phonetism; II: Patterns of Interference (in *Phonetica* XXI, 1970, 1-30; 75-106).

*Szépe, G.*: A magyar generatív fonológia néhány kérdése (Quelques problèmes de la phonologie générative du hongrois) (in *A magyar nyelv története és rendszere*, Budapest, 1967, 305-10).

## Mode d'action et aspect verbal en description contrastive

### 1. Le choix du corpus

1.1. Dans le dédale des méthodes appliquées en description contrastive, l'étude de tel ou tel problème dans une perspective statistique a été assez souvent négligée. Or, il semble évident que l'analyse distributionnelle d'un corpus représentatif est le meilleur moyen de nous donner sur le problème posé tous les renseignements nécessaires.<sup>1</sup> Malheureusement, on se heurtera d'emblée à de nombreuses difficultés, notamment le nombre assez limité de traductions représentant les divers niveaux de langue. Il va sans dire que, dans le cas des recherches portant sur le français et le hongrois, on aura intérêt à choisir des textes français traduits en hongrois, aussi bien du point de vue qualitatif que quantitatif.

1.2. Toutefois, en procédant à l'analyse contrastive d'un texte littéraire français-hongrois, on doit inévitablement se pencher sur la comparaison stylistique<sup>2</sup> de ces textes, qui bien entendu ne constituera qu'une partie de l'analyse grammaticale. Il est évident que les cas de divergences non résolues seront beaucoup plus fréquents dans la confrontation stylistique que dans la confrontation grammaticale.<sup>3</sup> De ce qui vient d'être dit, il découle donc que le choix du corpus doit être fonction du niveau de langue que l'on se propose d'étudier. Les grammairiens, s'ils veulent être exhaustifs, doivent donner des exemples de tous les niveaux de langue. Il n'en est pas de même de celui qui procède à une analyse contrastive, et ceci justement à cause des divergences existant entre grammaire et style. Si par exemple

<sup>1</sup>Parmi les linguistes qui utilisent avec succès les données statistiques, nous pensons entre autres à certains romanistes scandinaves remarquables tels que A. Klum: *Verbe et adverbe* (Uppsala, 1961) ou H. Nordahl: *Les systèmes du subjonctif corrélatif* (Bergen—Oslo, 1969), *Inversion et progression dans la subordonnée relative en français moderne* (in *Le Français Moderne*, Avril 1973, 113-130).

<sup>2</sup>Sur l'importance de la comparaison stylistique, v. l'opinion exprimée par I. Szathmári dans sa conférence: *Kontrasztív nyelvtan és nyelvtudomány* (in *Magyaritanítás külföldön*, recueil ronéotypé, Budapest, 1972, 68-69).

<sup>3</sup>Cf. ce que dit à ce sujet J. Juhász à propos d'une phrase de Zs. Móricz: «Nem árt a vaj a bélesbe», dans sa conférence: *A nyelvek összehasonlíthatóságának kérdéséhez* (in *Magyaritanítás külföldön*, 59 et passim).

on vise un but pratique, la linguistique appliquée et l'enseignement des langues<sup>4</sup>, on aura intérêt à choisir un corpus reflétant la langue parlée, ou si l'on veut la langue parlée écrite. Il semble que la meilleure solution soit dans ce cas de puiser dans les journaux, comme l'a fait par exemple Nordahl pour son article cité; malheureusement, à défaut de traduction hongroise, cette voie n'est guère praticable. Restent alors le journal intime, la correspondance et les romans autobiographiques ou autres écrits à la 1<sup>ère</sup> personne.<sup>5</sup>

1.3. Le problème du choix du niveau de langue est particulièrement intéressant dans un cas comme le nôtre; en effet, nous tenterons d'examiner ici la question de l'aspect temporel à partir de l'opposition passé composé/imparfait. Notons qu'il n'est pas possible de mettre le signe d'égalité entre le passé simple et le passé composé, le premier marquant seulement l'aspect non-duratif, le second le non-duratif et en même temps l'accompli ainsi que, généralement, l'antériorité<sup>6</sup>. Or, l'expérience montre que dans les textes reflétant la langue parlée écrite, le passé composé peut toutefois remplacer le passé simple, car celui-ci est inexistant à ce niveau de langue.

Cependant, un texte comme celui de *L'Étranger* de Camus, qui répond à tous les critères du niveau de langue parlée, y compris l'emploi du passé composé, ne peut être traduit en hongrois que par son seul passé, celui qui sert aussi à traduire des textes au passé simple. Il serait intéressant de savoir si la différence stylistique existant entre le récit présenté au passé simple et celui présenté au passé composé peut être exprimée par d'autres moyens. Probablement oui, car de l'avis de tous les spécialistes, le passé composé de *L'Étranger* influence la structure du livre entier<sup>7</sup> et entraîne nécessairement un recours à des procédés stylistiques tels que la brièveté des phrases, l'absence d'adjectifs, les lieux communs etc., assez éloignés de l'emploi conséquent du passé simple. La recherche de ces stylèmes et des procédés stylistiques hongrois utilisés par la traducteur pour pallier l'absence d'un système temporel nuancé reste à faire. Mais ces considérations nous éloignent de notre but, qui est donc d'étudier l'opposition passé composé/imparfait dans *L'Étranger*, avec ses équivalents hongrois.

<sup>4</sup> Cf. H. W. Kirkwood sur la tâche de la linguistique appliquée, qui est de relier la théorie linguistique à l'enseignement (Translation as a Basis for Contrastive Linguistic Analysis, in IRAL IV, 1966, 175-181).

<sup>5</sup> Pour plus de détails, cf. ma thèse manuscrite: La valeur expressive des temps verbaux dans la prose française (Budapest, 1969), 196 sq.

<sup>6</sup> Cf. à ce sujet J. Perrot: Réflexion sur les systèmes verbaux du latin et du français (in Revue des Langues Romanes LXXII, 1956, 145-146).

<sup>7</sup> Cf. notamment S. Ullmann: Style et expressivité (in Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises, Mars 1964), 99.

## 2. Aspect et mode d'action

2.1. Les linguistes ont tenté de donner de nombreuses définitions de l'aspect verbal<sup>8</sup>. Nous avons adopté ici la thèse de A. Klum dans Verbe et adverbe. Parmi les quatre informations que contient toute forme verbale de l'indicatif selon Klum (en dehors de la signification lexicale), à savoir : 1. l'axe d'orientation, 2. les relations vectorielles, 3. les modes d'action, 4. les aspects<sup>9</sup>, ce sont les deux dernières qui nous intéressent.

Si l'on veut résumer très brièvement l'essentiel de ce que dit cet auteur sur le mode d'action et l'aspect (pp. 107-124), on considérera le premier comme le contenu du verbe, le second comme sa forme, le mode d'action étant une catégorie généralement objective, parce que le caractère du procès verbal est donné a priori, tandis que l'aspect est plutôt subjectif, car on a la possibilité de choisir la manière de présenter un procès donné. L'aspect, dit Klum, «nous indique où en est le procès au point de vue de son développement». Le mode d'action est la propriété que possèdent les verbes d'indiquer des procès à termes fixes (perfectifs) et des procès sans termes fixes (imperfectifs); il n'est pas seulement exprimé par le sémantème du verbe, mais aussi par des facteurs extérieurs qui l'influencent (pp. 111-112). Quant à l'opposition fondamentale de l'aspect, c'est selon Klum l'opposition duratif/non-duratif, alors que l'opposition inaccompli/accompli serait un phénomène aspectuel secondaire<sup>10</sup>. Pour finir, il est important de souligner les pages dans lesquelles Klum étudie les cas de concordance ou de conflit donnés par la rencontre du mode d'action et de la série verbale (pp. 113-117).

2.2. Que peut-on dire des critères permettant de distinguer, dans le verbe hongrois, le mode d'action de l'aspect verbal? Pour le premier on a, outre le contenu sémantique, un choix très nombreux de verbes déverbatifs exprimant «l'allure de l'action»<sup>11</sup>: fréquentativité, répétition, intensité, atténuation, etc. Il va de soi que les facteurs extérieurs jouent un rôle aussi important qu'en français. Ainsi, l'ordre des mots et la détermination influencent souvent le mode d'action.<sup>12</sup>

<sup>8</sup> L'une des définitions les plus récentes a été donnée par M. Harris, dans son article *Problems of Deep and Surface Structure, as Reflected in a Diachronic Analysis of the French Verbal System* (in *Journal of Linguistics*, Sept. 1972, 267-281). Il considère que la structure profonde de l'aspect perfectif est explicitée par : 1) «an independent lexical item», 2) «the choice of a particular verb», 3) «the choice of a tense paradigm».

<sup>9</sup> Op. cit., 105-106.

<sup>10</sup> Klum critique à cet égard Guillaume, dont les définitions de l'aspect recouvrent l'opposition inaccompli/accompli, mais excluent de la catégorie de l'aspect l'opposition capitale duratif/non-duratif (pp. 122-123). Nous partageons l'avis de Klum.

<sup>11</sup> Cf. A. Sauvageot: *L'édification de la langue hongroise* (Paris, 1971), 336-338.

<sup>12</sup> Par exemple *Vizet ittam* peut être perfectif ou imperfectif, *Ittam a vizből* est perfectif.

En ce qui concerne l'aspect, l'opposition non-duratif/duratif est exprimée par l'opposition préverbe/préverbe zéro. Néanmoins, on ne doit pas oublier que les préverbes hongrois tels que *le-*, *meg-*, *fel-*, *el-*, désignent également l'accompli résultatif<sup>13</sup>. Et il ne faut pas oublier non plus que les facteurs extérieurs qui influencent le mode d'action ont parfois la même valeur que le préverbe qui, par ailleurs, caractérise plutôt l'aspect. Il résulte de ceci que, faute d'un système temporel différencié, il est assez délicat en hongrois de délimiter l'aspect du mode d'action, comme on peut le faire en français ou par exemple en allemand. La solution qui a été choisie ici, à savoir: critères du mode d'action = contenu sémantique + facteurs extérieurs, et critère de l'aspect = préverbe, doit être considérée comme arbitraire, les facteurs extérieurs pouvant rentrer aussi bien dans la deuxième que dans la première catégorie. C'est uniquement pour des raisons de commodité que cette solution a été choisie.

**2.3.** Ce qui vient d'être dit sur la question du mode d'action et de l'aspect ne doit être considéré bien entendu que comme un résumé très sommaire de la question. Un mot encore sur la méthode d'analyse du corpus choisi: le texte soumis à l'étude correspond au premier chapitre de *L'Étranger* (environ 4400 mots). Ce corpus, malgré sa brièveté, est représentatif du livre entier, le style étant homogène, comme l'ont confirmé quelques sondages effectués sur d'autres chapitres.

### **3. Le passé composé**

**3.1.** Comme on l'a vu, le passé composé est ambivalent; d'une part, c'est un accompli-antérieur par rapport au présent, d'autre part, c'est un équivalent du passé simple, si l'on passe d'un niveau de langue à l'autre. Du point de vue fondamental de l'aspect, il est de toute manière non-duratif. Donc, pour qu'il y ait coïncidence du mode d'action avec cet aspect, il faut que le contenu du verbe soit perfectif.

Les repères de la perfectivité du verbe français sont: le mode d'action perfectif ou, en cas de fonction double, imperfective et perfective (ce qui est d'ailleurs très fréquent), une précision temporelle obtenue à l'aide d'un adverbe ou d'un complément de temps; cette indication temporelle devient éventuellement redondante au cas où l'on a une succession de passés composés, c'est-à-dire dans un contexte explicite; dans ce cas, elle peut être omise. Du point de vue contrastif, on pourra obtenir une meilleure répartition

<sup>13</sup> Pour la fonction résultative des préverbes hongrois, cf. K. Soltész: *Az ősi magyar igekötők (meg, el, ki, be, fel, le)* (Budapest, 1959), 43, 129, 143.



des 234 passés composés du 1<sup>er</sup> chapitre en examinant chaque fois les repères de la perfectivité du verbe hongrois.

**3.2.1.** Le mode d'action est perfectif. Les formes verbales expriment des faits isolés ou successifs. Si le verbe est ambivalent (perfectif ou imperfectif) le contexte le rend nettement perfectif. Aucune précision supplémentaire ne semble nécessaire, surtout avec un préverbe hongrois perfectif<sup>14</sup>:

<i>J'ai demandé</i> deux jours de congé à mon patron (7)	Két napot <i>kértem</i> a fő- nökömtől (5)
Quand je <i>suis parti</i> , ils m' <i>ont</i> tous <i>accompagné</i> jusqu'à la porte (8)	Amikor <i>elmentem</i> , mind- annyian <i>kikísértek</i> az ajtóig (6)
La garde <i>s'est levée</i> et <i>s'est</i> <i>dirigée</i> vers la sortie (13)	Az ápolónő <i>felkelt</i> s a kijárat felé <i>indult</i> (9)

**3.2.2.** Le mode d'action est perfectif ou ambivalent. Aucune indication temporelle ne précise en français la fonction perfective, seul le contexte est explicite (succession de passés composés). Le hongrois ajoute des précisions qui ne sont pas données dans le texte français, souvent même avec un verbe perfectif:

(J'ai dit: «Oui, monsieur le Direc- teur») Il <i>a ajouté</i> . . . (10)	Ő <i>pedig még hozzá- tette</i> (7)
(Il est revenu un moment après avec un plateau.) <i>J'ai bu</i> (15)	<i>Kiittam az egész csészével</i> (11)
(Le concierge est venu alors de mon côté.) Il <i>s'est assis</i> près de moi (18)	<i>Le is ült mindjárt mellettem egy székre</i> (13)

**3.2.3.** Le mode d'action étant de caractère imperfectif («verbes duratifs par le sens») on a en français un facteur extérieur perfectivant, le plus souvent un adverbe ou un complément de temps, dont le correspondant hongrois est généralement une forme en *-ig*; mais il arrive également que la phrase commence par une conjonction marquant la succession ou l'opposition; dans ce cas, le hongrois utilise volontiers un préverbe perfectivant:

Comme il était occupé, j'ai at- tendu <i>un peu</i> (9)	Mivel ennek dolga volt, <i>egy darabig</i> várnom kellett (6)
<i>Pendant tout ce temps</i> , la concierge a parlé (9)	<i>Addig</i> a kapus tartott szóval (6)
Nous sommes restés <i>un long</i>	Így hallgattunk <i>egy</i>

<sup>14</sup> L'édition française de L'Étranger qui a été utilisée est l'édition de poche publiée chez Gallimard, 1957; la traduction hongroise de A. Gyergyai a paru chez Magvető en 1957, en 2<sup>e</sup> édition.

*moment* ainsi (18)  
*Puis j'ai dormi encore* (19)

*Mais j'ai attendu dans la cour* (20)  
*Ensuite, il s'est tu* (26)

*hosszú percig* (14)  
*Aztán megint csak aludtam* (14)  
*Dehát így az udvarban vártam* (16)  
*Akkor aztán elhallgattott* (20)

Le verbe hongrois peut être *volt*, forme verbale à fonction nettement imperfective. Dans ce cas, les mêmes précisions temporelles sont nécessaires:

*J'ai eu un moment l'impression ridicule qu'ils étaient là pour me juger* (17)  
*Mme Meursault est entrée ici il y a trois ans* (9)

*Egy percig az volt az érzésem... hogy most majd ítélkeznek felettem* (13)  
*Meursault-né három évig volt nálunk* (7)

Une seule fois, le verbe français imperfectif au passé composé a été traduit par un *volt* imperfectif, sans précision temporelle. Ceci est une traduction inexacte, mais peut être aussi considéré comme une transposition stylistique:

*Pérez m'a paru très loin* (27)

*Pérez még igen messze volt* (21)

**3.2.4.** Le verbe français est perfectif ou ambivalent; le verbe hongrois est de fonction imperfective; il est perfectivé non pas au moyen d'un pré-verbe, mais par des facteurs extérieurs, par ex. l'antéposition de l'objet. L'expansion antéposée peut être un complément autre que l'objet, mais le verbe en question peut être influencé par un autre verbe nettement perfectif qui le précède, ou par un complément qui le concrétise et l'isole:

*La plupart m'ont regardé et ont hoché la tête avec gêne* (17)

*Amikor leültek, rám néztek és feszélyezetten bólogtattak* (13)

*J'ai pensé aux collègues du bureau* (21)

*Kollégáimra gondoltam, akik most az irodában vannak* (16)

*Les hommes se sont avancés vers la bière avec un drap* (23)

*Az emberek lepellet borították a koporsót* (18)

*Il y a eu... ma joie quand... j'ai pensé que j'allais me coucher* (29)

*(Aztán a templomra) emlékszem... s végül az én örömömré... amikor arra gondoltam, hogy most aztán lefekhetek* (22)

**3.2.5.** Un emploi fréquent du passé composé est celui où il exprime l'antériorité par rapport à un autre passé composé. On sait que la langue commune néglige généralement l'expression de l'antériorité par rapport au

passé composé, sauf quelques cas de surcomposés. Il en est de même pour L'Étranger (on ne compte que 2 passés surcomposés dans tout l'ouvrage). Dans ce cas, il y a bien entendu convergence avec le hongrois :

Quand *nous sommes arrivés*, le Mikor a közelükbe értünk,  
prêtre s'est relevé (23) a pap kiegyenesedett (18)

3.2.6. Pour finir, nous avons relevé quelques passés composés traduits par un verbe hongrois à fonction imparfective, qui pourrait aussi bien correspondre à une série verbale française différente du passé composé. Ces cas de divergences plus ou moins résolues relèvent du domaine de la stylistique :

J'étais un peu étourdi quand il <i>a fallu</i> que je monte chez Em- manuel (8)	Kicsit fáradt és szédült voltam, mert közben Emá- nuelnél is jártam (6)
---	---

(La forme verbale hongroise correspond ici à un plus-que-parfait français.)

J'étais tassé contre un militaire qui <i>m'a souri</i> (9)	Egy katona mellé szorultam, aki <i>mosolygott</i> (6)
---	--

(La forme hongroise correspond à un imparfait français, à cause de l'absence de *ram*.)

Le concierge... avait dû courir.	Úgy látszik szaladt, hogy utolérjen.
Il <i>a bégayé</i> un peu (12)	Egy kicsit még <i>dadogott</i> is (9)

(La forme hongroise correspond à un imparfait. Mais dans ce cas précis, il ne paraît guère possible de trouver une meilleure solution.)

Je le regardais lorsque le di- recteur <i>m'a parlé</i> de lui (25)	Elnéztem, míg az igazgató <i>beszélt</i> róla (19)
--	---

(La forme hongroise correspond à un imparfait par suite d'une erreur d'interprétation du texte.)

Si l'on considère que les 70 % des passés composés (166 sur 234) rentrent dans la catégorie 3.2.1., il est facile de conclure que ce sont les formes verbales à fonction nettement perfective qui coïncident le plus souvent dans les deux langues. Évidemment, les cas les plus instructifs sont ceux où au mode d'action perfectif du français correspond un mode d'action imparfectif en hongrois, perfectivé par des moyens extérieurs (16 cas—6,8 %). Le dernier groupe, celui des passés composés français traduits par des formes verbales hongroises correspondant à d'autres séries verbales que le passé composé (généralement l'imparfait) est également très intéressant, surtout du point de vue stylistique.

#### 4. L'imparfait

4.1. Cette série verbale constitue par excellence le temps de la durée, mais elle n'a un aspect duratif qu'au cas où le déroulement de l'action est simultané avec l'acte d'observation. Dans le cas où l'imparfait exprime une action future, il se produit selon Klum une «permutation aspectuelle» (p. 79) et l'imparfait a un aspect non-duratif: il *partait* le lendemain. Dans ce cas, on a généralement un verbe au mode d'action perfectif.

Un type spécial d'imparfait est celui du style indirect, qui correspond au présent hongrois. Son emploi étant assez rigide, nous jugeons plus simple de le considérer comme un cas de servitude grammaticale, de même que l'imparfait à valeur de conditionnel présent, après *si*.

Par contre, l'imparfait dit pittoresque, de même que l'imparfait modal (à valeur de conditionnel passé) relèvent du style. Mais, tandis que le premier se rencontre uniquement dans la langue littéraire, le second est fréquent dans la langue parlée. C'est ainsi qu'on trouve plusieurs exemples dans notre texte, traduits en hongrois par le conditionnel passé:

<i>C'était</i> plutôt à lui de me présenter ses condoléances (8)	Inkább neki <i>kellett volna</i> kifejezni részvétét (5)
Il lui <i>fallait</i> une garde (7)	Ápolónő <i>kellett volna</i> neki (7)
Et aussi parce que cela me <i>prenait</i> mon dimanche (10)	No meg aztán azért is, mert <i>elveszett volna</i> a vasárnapom (7)

L'imparfait pittoresque s'emploie à un niveau de langue plus élevé, sa tension dramatique, affective est très nette; c'est pourquoi il est fort rare dans L'Étranger: il animerait trop un langage qui se veut essentiellement neutre. On peut dire cependant qu'il représente le cas le plus typique du conflit entre le mode d'action imperfectif et l'aspect duratif, obtenu généralement à l'aide d'un adverbe ou d'un complément de temps marquant le ponctuel ou le perfectif, combiné à un verbe imperfectif ou ambivalent<sup>15</sup>.

Ceci dit, voyons comment se présentent les imparfaits de notre corpus: sur les 232 imparfaits, on en a 1 à valeur de conditionnel présent, 3 à valeur de conditionnel passé (indiqués ci-dessus) et 42 employés au style indirect. Il n'y a pas d'imparfait pittoresque. On peut dire que la presque totalité des imparfaits du texte expriment l'arrière-plan, les faits secondaires, acces-

<sup>15</sup> Parmi les nombreux avis émis au sujet de cet imparfait, nous avons choisi celui de Gougenheim qui dit, dans son *Système grammatical de la langue française* (Paris, 1939), 211: «L'imparfait constitue avec le passé simple une variation stylistique». — Sur l'emploi abusif de l'imparfait, v. notre article: L'imparfait de Flaubert et des romanciers naturalistes du XIX<sup>e</sup> siècle (in *Acta Linguistica Ac. Scient. Hung.* XX, 1970, 63-85), ainsi que l'opinion de M. Galliot sur les imparfaits de Simenon, in *Klum*, op. cit., 190.

soires du récit; et ceci est valable aussi bien pour ceux du style indirect que pour ceux indiquant la description, la continuité, la répétition, etc.

L'imparfait s'oppose dans tous les cas au passé composé, cette opposition étant de l'ordre duratif/non-duratif pour l'aspect, combinée à une opposition imperfectif/perfectif du mode d'action. En cas de concordance totale, on a la rencontre de l'aspect duratif avec le mode d'action imperfectif. Pour établir la classification des imparfaits du texte avec leurs correspondances hongroises, nous avons choisi les critères suivants:

**4.2.1.** Lorsque l'imparfait est descriptif, le français commun recourt volontiers aux verbes *être* et *avoir* et aux constructions passives (*il était occupé, elle était meublée*, etc.), traduits en hongrois à l'aide de la forme verbale *volt*. Sur les 232 imparfaits du corpus, 31 sont traduits par *volt*<sup>16</sup>, correspondant aux formes *être* et *avoir*, sauf dans les phrases suivantes:

Il <i>faisait</i> très chaud (8)	Rettentően meleg <i>volt</i> (6)
Deux d'entre eux (chevalets)... <i>supportaient</i> une bière (12)	Kettőn... koporsó <i>volt</i> (8)
Je <i>sentais</i> que je n'aurais pas dû dire cela (12)	Az <i>volt</i> az érzésem, hogy nem ezt kellett volna monda- nom (9)
Ce qui me <i>frappait</i> , c'est que je ne voyais pas leurs yeux (17)	Feltűnő <i>volt</i> az arcukon, hogy a szemük nem is látszott (12)

**4.2.2.** Dans la plupart des cas, le mode d'action imperfectif du français est exprimé par le sémantème du verbe, mais il peut être en outre renforcé à l'aide de facteurs extérieurs donnés par le contexte. C'est dans cette catégorie également que se rangent les verbes itératifs et progressifs. En hongrois, le mode d'action de ces verbes est généralement impliqué par le contenu d'une forme lexicale sans préverbe, ou éventuellement pourvue d'un suffixe pour les verbes itératifs. Voici quelques exemples:

Dans les premiers jours... elle <i>pleurait souvent</i> (10)	Eleinte igen sokat <i>sírdogált</i> (7)
---	---

(Dans les deux langues, le mode d'action imperfectif [itératif] du verbe est renforcé par un adverbe.)

On <i>voyait</i> seulement des vis brillantes (12)	Jól <i>látszottak</i> a csavarok (8)
---	--------------------------------------

(Cette même solution [*on voyait* = *látszott*] se retrouve ailleurs.)

Cette présence dans mon dos me <i>gênait</i> (13)	Valahogyan <i>bántott</i> a jelen- léte (9)
--	--

<sup>16</sup> Comme on l'a vu, *volt* n'a été employé pour le passé composé que dans trois cas.

Je ne savais pas si je pouvais  
le faire (15)

Nem tudtam, megtehetem-e  
(11)

4.2.3. Il peut arriver qu'à un verbe français imperfectif, éventuellement itératif, corresponde un verbe hongrois avec préverbe perfectivant. Dans ces cas, c'est toujours le contexte qui est déterminant. On sait par exemple du préverbe *be-* que sa fonction perfective est fortement limitée.<sup>17</sup> C'est pourquoi lorsqu'un adverbe ou un complément circonstanciel donne une valeur imperfective au mode d'action d'un verbe construit avec ce préverbe, il peut correspondre sans équivoque à un imparfait :

Par la porte ouverte *entrait*  
une odeur de nuit et de fleurs (16)

*A nyitott ajtón át beá-  
radt az éjszaka s a virá-  
gok illata* (12)

Le jour *glissait* sur la verrière (19)

*A nap már besiklott az  
üvegtetőn* (14)

Au cas où l'on a un préverbe comme *meg-*, ou *le-*, dont l'emploi marque très nettement la perfectivité par rapport à la forme non marquée (*hallgat/elhallgat*)<sup>18</sup>, la forme marquée peut cependant correspondre à un imparfait français si le contexte exprime un fait habituel ou répété :

Ils *se taisaient* quand nous  
passions (11)

*Amikor közelükbe értünk,  
elhallgattak* (8)

Si l'action répétée se combine dans le contexte à une valeur d'arrière-plan, c'est le mode d'action imperfectif qui est pertinent, et non le préverbe perfectivant. Dans ce cas, l'imparfait français peut être encadré même de passés composés :

Nous sommes restés un long moment  
ainsi. Les soupirs et les sanglots  
de la femme *se faisaient* plus  
rares. Elle *reniflait* beaucoup.  
Elle s'est tue enfin (18)

*Így hallgattunk egy hosszú  
percig. Az öregasszony sóhá-  
jai s zokogásai megritkultak.  
Sokat szípigott, aztán el-  
hallgatott* (14)

L'effet itératif de *reniflait* = *szípigott*, accentué par *beaucoup* = *sokat*, ne pose pas de problèmes. Cependant, on observera que la forme verbale hongroise *megrítkultak* exprime, comme résultatif,<sup>19</sup> l'antérieur-perfectif plutôt que le simultanée-itératif. Elle correspond donc davantage encore au paradigme français *s'étaient faits plus rares* qu'à la série donnée *se faisaient plus rares*. Il semble donc que, dans ce cas, la divergence ne soit pas résolue. On trouve

<sup>17</sup> Cf. à ce sujet K. Soltész, op. cit., 115.

<sup>18</sup> Ibid., 157.

<sup>19</sup> Pour le caractère résultatif de *meg-*, cf. J. Perrot: Adalékok a *meg* igekötő funkciójának vizsgálatához a mai magyar nyelvben (Budapest, 1966), 28 sq.

aussi quelques traductions plus ou moins fautives, selon qu'elles changent ou non le sens du texte original:

Il *s'approchait* de la bière quand je l'ai arrêté (12)      *Odament* a koporsóhoz, de én feltartóztattam (9)

(Dans cette phrase, le préverbe *oda-* n'indique pas seulement la direction, mais est aussi perfectivant. Il aurait fallu dire: «Ment a koporsó felé...» ou bien: «Már indult a koporsóhoz...»).

**4.2.4.** Le verbe hongrois peut être perfectif, bien qu'il n'ait pas de préverbe. Dans ce cas aussi, comme précédemment, on doit se rapporter au contexte; par exemple ce verbe perfectif peut s'intercaler dans une succession de verbes imperfectifs, exprimant la description ou la répétition.

Les vieillards suçaient l'intérieur de leurs joues et laissaient échapper ces clapotements bizarres. Ils ne s'en *apercevaient* pas (19)      Az öregek az arcuk belsejét szívogatták, s az okozta időnként ezt a furcsa cuppogást.

Ők maguk *észre sem vették* (14)

Le mode d'action imperfectif de ces verbes est précisé en hongrois par le suffixe itératif de *szívogatták* et l'adverbe de temps *időnként*. Il est évident que *észre sem vették* s'identifie aux verbes précédents.

Il arrive aussi que le traducteur emploie sciemment un verbe perfectif, éventuellement accentué par un adverbe perfectivant, et modifie ainsi le sens du texte original:

J'ai encore pris du café au lait qui *était* très bon (20)      Megint ittam tejeskávét s *megint igen jól esett* (16)

Ce changement qui, au fond, n'altère pas le message, peut être accepté. Il semble qu'il n'en soit pas de même dans le cas de l'imparfait passif résultatif suivant:

Quand je me suis réveillé, j'*étais* *tassé* contre un militaire (8)      Amikor végre felébredtem, egy katona mellé *szorultam* (6)

**4.2.5.** Pour finir, il reste encore un mot à dire sur l'imparfait du style indirect. Si nous le considérons comme une servitude grammaticale, il en résulte que c'est toujours le présent de l'indicatif qui lui correspond en hongrois. Signalons à titre de curiosité le cas où le hongrois emploie une subordonnée au conditionnel après un verbe pouvant impliquer l'hésitation, l'incertitude, ou dans la question indirecte:

Il me semblait que le convoi *marchait* un peu plus vite (27)      Úgy éreztem, mintha a menet kissé gyorsabban *haladna* (21)  
Je lui ai demandé si on *pouvait* éteindre une des lampes (15)      Megkérdeztem, nem *tudná-e* eloltani az egyik lámpát (11)

Nous avons relevé une seule faute d'emploi de temps verbal, le traducteur

ayant fait correspondre le passé hongrois à l'imparfait du style indirect:

Il m'avait dit qu'il <i>fallait</i>	Azt mondta, hamar <i>kellett</i> (pour
l'enterrer très vite (14)	<i>kell</i> ) eltemetni (10)

Il n'est pas non plus sans intérêt de relever quelques phrases simples à l'imparfait, que le traducteur<sup>20</sup> fait dépendre en hongrois d'un verbe principal, créant ainsi une sorte de subordination de style indirect, qui souligne le caractère de dépendance du verbe à l'imparfait:

Mais il n'avait pas l'air	De <i>láltam</i> , nem volt inyére a do-
content (7)	log (5)

En somme, je n'avais pas à	Végre is, <i>úgy vélem</i> , emiatt nem
m'excuser (7)	<i>kellett</i> elnézést kérnem (5)

**4.3.** Étant donné la multiplicité des nuances exprimées par l'imparfait français, et qui ne sont pas toutes reflétées dans ce corpus, il est difficile d'établir une stylistique basée sur ces valeurs, car dans ces conditions, elle ne serait pas assez probante. Il semble donc préférable de se borner à relever et à classer, comme il a été fait dans 4.2., les cas de convergence et de divergence, de même que les possibilités de fautes. Tout au plus pourrait-on effectuer de nouveaux sondages sur les points 4.2.3. et 4.2.4., c'est-à-dire pour les verbes hongrois de caractère perfectif correspondant à des imparfaits français. Il va sans dire que là encore les nuances sont légion, et qu'il serait assez difficile de définir tous les critères qui caractérisent leurs équivalents hongrois. Une analyse approfondie dans ce domaine serait cependant d'une extrême utilité.

<sup>20</sup> L'introduction en hongrois du style indirect inexistant dans le texte français est une trouvaille heureuse qui illustre bien l'assertion de L. Malblanc: «Le traducteur par vocation traduit bien d'instinct», in *Stylistique comparée du français et de l'allemand* (Paris, 1961), 299.



Sándor Kiss:

## Remarques sur la subordination relative en français et en hongrois

Dans la présente étude, nous visons à comparer un secteur déterminé du système linguistique du hongrois au secteur qui en est le plus proche en français. Il s'agit d'un type de relations qui peuvent s'établir entre la proposition principale et la proposition subordonnée, type qui a reçu, dans les deux langues, le nom de *subordination relative*. Par rapport à l'ensemble du système, la place de ce type de subordination est, en effet, approximativement la même dans les deux langues — les deux structures sont organisées dans les cadres du même champ relationnel —, mais la manière de l'organisation diffère sur certains points. En ce qui suit, nous essayerons d'abord de formuler ces différences d'une façon générale et abstraite, pour en examiner ensuite les conséquences pratiques dans le domaine de la traduction.

### 1. Structure de la subordination relative

1.1. Il est généralement admis que la subordination relative a pour condition préalable l'existence virtuelle de deux propositions indépendantes ayant *un syntagme nominal (SN) en commun*, le SN d'une de ces propositions étant remplacé dans la phrase complexe par un pronom relatif. On dit alors que le pronom relatif «représente» ce SN (appelé *antécédent*), en même temps qu'il y rattache une proposition entière sous forme de subordonnée<sup>1</sup>; en grammaire générative, on insiste, en outre, sur le fait que tout le groupe introduit par le pronom relatif est «enchâssé» dans une autre proposition, plus précisément dans son SN, dont il devient ainsi partie constituante<sup>2</sup>. De toute manière, un SN est *réutilisé* à l'intérieur de la même phrase, sous forme pronominale, et dans une fonction souvent différente. Tout ceci im-

<sup>1</sup> Cf., entre autres: W. v. Wartburg-P. Zumthor: Précis de syntaxe du français contemporain (Berne,<sup>2</sup> 1958), 121; M. Grevisse: Le bon usage (Gembloux—Paris,<sup>8</sup> 1964), 1040-1.

<sup>2</sup> J. Dubois-Fr. Dubois-Charlier: Éléments de linguistique française — Syntaxe (Paris 1970), 249.

plique que ce procédé de subordination — la transformation relative — est à double sens: n'importe laquelle des deux propositions de départ peut devenir partie constituante d'un SN de l'autre<sup>3</sup>:

- (1) proposition indépendante 1:  
*Pierre lit un livre = Péter könyvet olvas*
- (2) proposition indépendante 2:  
*Ce livre l'intéresse = Ez a könyv érdeklí*
- (3) 1 subordonné à 2:  
*Le livre que Pierre lit l'intéresse =  
(Az) a könyv, amelyet Péter olvas, érdeklí*
- (4) 2 subordonné à 1:  
*Pierre lit un livre qui l'intéresse =  
Péter (olyan) könyvet olvas, amely érdeklí*

La réutilisation est explicitée par la transformation qui fait réapparaître le substantif après un pronom relatif épithète (*Le livre, lequel livre... = Az a könyv, amely könyvet...*).<sup>4</sup>

1.2. L'exemple montre que l'identité des SN dans les deux propositions est à entendre *cum grano salis*: en effet, cette identité existe bien sur le plan du référent, mais pas nécessairement sur le plan de l'actualisation. La présence même d'une subordonnée relative peut influencer sur le choix du *déterminant*, ce choix étant réglé en même temps par des facteurs sémantiques. L'adjectif démonstratif *ce/ez a*, introducteur du SN dans (2) et renvoyant à un SN de (1), correspond à l'exigence du texte où l'on imagine la réalisation successive de ces deux formations virtuelles (l'identité référentielle des deux substantifs — et de leurs compléments — est marquée, en grammaire générative aussi, par un élément démonstratif, présent dans les deux phrases-sources et effacé plus tard<sup>5</sup>). La subordonnée relative peut servir à identifier le SN pour l'interlocuteur; nous avons considéré, pour des raisons sémantiques, que c'était le cas dans (3), mais non dans (4), ce qui n'exclut pas, à la rigueur, la variante *un livre/egy könyv* pour (3) et la variante *le livre/(azt) a könyvet olvassa* pour (4). Lorsqu'un SN est identifié uniquement par la relative, cette dernière s'appelle une relative *restrictive* (ou *déterminative*); lorsque le SN est identifié par d'autres moyens ou qu'il ne l'est pas du tout, la relative est appelée *non-restrictive* (ou apposi-

<sup>3</sup> «La transformation relative n'a pas de direction» selon C. S. Smith: *Determiners and Relative Clauses in a Generative Grammar of English* (in *Language XL*, 1964), 40.

<sup>4</sup> Le résultat de cette transformation n'apparaît néanmoins que dans un certain style, dans les deux langues.

<sup>5</sup> *Dubois-Dubois-Charlier*, op. cit., ibid.

tive)<sup>6</sup>. Dans ce dernier cas, le pronom relatif peut être remplacé par la séquence «conjonction copulative + pronom démonstratif»<sup>7</sup>; en français, ce type permet de substituer à la série *qui, que, dont* la série *lequel, laquelle*<sup>8</sup>; tandis qu'en hongrois, on ne peut pas utiliser, dans ce cas, les pronoms de «renvoi» du type *az (a), olyan*, etc. (En revanche, le type restrictif admet le pronom relatif *amelyik*, en concurrence avec *aki, amely*.) Dans l'orthographe française, on exige généralement une virgule devant l'appositive, qui serait absente devant la restrictive, mais ceci ne semble pas un critère absolument sûr.<sup>9</sup> Par contre, le passage de l'article indéfini à l'article défini, que nous supposons dans la formation de (3), montre clairement qu'il s'agit d'une restriction; néanmoins, celle-ci peut s'appliquer à un SN avec article indéfini également.<sup>10</sup> Certains SN «surdéterminés» (précédés de *mon, ce* etc. ou de leurs correspondants en hongrois) ne peuvent avoir que des relatives appositives. Si l'on fait abstraction des «phrases-sources» (1) et (2), nos exemples (3) et (4) peuvent être «lus» d'une manière restrictive et d'une manière appositive, à condition pourtant que l'on supprime *az* et *olyan* pour les appositives hongroises.

**1.3.** Cette dichotomie de la subordonnée relative correspond à une autre dichotomie, existant au niveau de la proposition. Les *épithètes* qui servent à identifier un nom peuvent être également considérées comme restrictives, par opposition aux épithètes non-restrictives. (Ainsi, dans *Il est entré dans une grande maison*, on peut interpréter *grande* comme un simple «qualificatif» ou comme un élément qui «désigne», «choisit» un objet appartenant à un ensemble plus vaste.) On peut dire alors que l'*apposition* joue le rôle d'une «épithète substantive», non-restrictive.<sup>11</sup> En effet, lorsqu'une proposition est transformée en partie constituante d'un SN, le résultat peut être, dans certains cas, non seulement une subordonnée relative mais une épithète ou une apposition aussi: *Il est entré dans une grande maison* peut

<sup>6</sup> Pour ces termes, cf. *Dubois-Dubois-Charlier*, op. cit., 254; *Smith*, op. cit., 38; *C. Rohrer*: Some Problems connected with the Translation of Relative Clauses into Predicate Calculus, in (éds.) *F. Kiefer-N. Ruwet*: Generative Grammar in Europe (Dordrecht, 1973), 407.

<sup>7</sup> Selon *G. Gougenheim* (Système grammatical de la langue française, Paris, 1938, p. 176), le pronom relatif peut être considéré comme «équivalant à un pronom personnel, plus un élément de liaison». Pourtant, cette remarque ne vaut pleinement que pour les relatives appositives.

<sup>8</sup> *Dubois-Dubois-Charlier*, op. cit., *ibid.*; *Gougenheim*, op. cit., 177.

<sup>9</sup> Cf. cette définition proposée pour l'anglais: «There are two kinds of relative clause: restrictive, with *wh* directly following the noun, and appositive, with *wh* separated from the noun by comma or comma intonation» (*Smith*, op. cit., *ibid.*).

<sup>10</sup> Sur ce point controversé, cf. *Smith*, op. cit., *ibid.* et *Rohrer*, op. cit., 412.

<sup>11</sup> Pour l'apposition en hongrois, v. *Rácz E.-Károly S.*: Az értelmezői mellékmondat (in *Magyar Nyelv* LIII, 1957, 403-15); *Károly S.*: Az értelmező és az értelmezői mondat a magyarban (Budapest, 1958).

être décomposé en *Il est entré dans une maison* + *Cette maison était grande*, ce qui peut être transformé à son tour en *Il est entré dans une maison, une grande maison* (avec apposition). C'est ainsi que les relatives ayant la structure «pronom relatif + verbe *être* + adjectif» fournissent, pour le SN de la principale, une épithète identique à cet adjectif (*Il est entré dans une maison qui était grande* → *Il est entré dans une grande maison*), tandis que les relatives dont le prédicat est différent du verbe copule peuvent être souvent transformées en «épithètes participiales» (*Le livre que Pierre lit l'intéresse* → *Le livre lu par Pierre l'intéresse*; *A könyv, amelyet Péter olvas, érdeklő* → *Az (általa) olvasott könyv érdeklő Pétert*).

1.4. Ceci semble montrer que la subordonnée relative correspond à une épithète projetée hors de la proposition principale et reliée à un SN de celle-ci par la réutilisation de ce SN sous forme de pronom relatif. Les relatives s'opposent ainsi à un autre type de subordonnées, qui n'ont pas d'élément commun avec la principale. Ce type est celui des *complétives*. En dehors des subordonnées complétives proprement dites, il englobe toutes celles dont la conjonction n'est pas un SN réutilisé (qui remplirait une fonction syntaxique dans la proposition subordonnée), mais un simple élément de liaison, établissant une identité référentielle entre *l'ensemble* de la subordonnée et un terme de renvoi réel ou virtuel de la principale. Ainsi, dans *J'aime celui qui voyage beaucoup*, *celui* et *qui* se rapportent au même référent, tandis que dans *J'aime qu'il voyage beaucoup*, c'est toute la subordonnée qui est complément de *j'aime*, et ce rapport peut être explicité par exemple ainsi: *J'aime une chose: c'est qu'il voyage beaucoup*. La subordination causale se range dans la même catégorie: *Je l'aime parce qu'il voyage beaucoup* équivaut à *Je l'aime pour une chose: c'est qu'il voyage beaucoup*. (L'origine de la conjonction *parce que* remonte précisément à cette identification de *ce* avec la subordonnée, à l'aide de *que*.) Les choses sont plus claires encore en hongrois, où un système de renvoi pronominal caractérise le type des «complétives» également: *Szeretem (azt), hogy sokat utazik, Szeretem (azért), mert sokat utazik*. A la différence de la subordination relative, ce type de subordination n'est pas réversible.

Si l'on postulait cette opposition des deux types partout, on serait amené à certaines conclusions concernant la classification des subordonnées. On sait qu'au point de vue de la fonction syntaxique, la classe des relatives est coupée généralement en deux: la plupart des grammaires ne leur reconnaissent un rôle d'«épithète» que lorsqu'elles se rapportent à un SN substantif, tandis que dans le cas d'un antécédent pronominal, exprimé ou non, leur rôle syntaxique est jugé selon la fonction de cet antécédent dans la principale. Ainsi, dans *Je n'ai rien compris de ce qu'il avait raconté*, la relative

aurait une «valeur nominale»<sup>12</sup>; le correspondant hongrois de cette phrase, *Semmit sem értettem abból, amit elmondott*, serait interprété comme une subordonnée circonstancielle<sup>13</sup>. Pourtant, ces antécédents sont des *pro-noms* dans ce sens aussi qu'ils proviennent de l'extrême appauvrissement sémantique d'un antécédent substantif: la fonction adjectivale de la relative ne serait sans doute pas contestée dans une phrase comme *Je n'ai rien compris de l'événement (ou de la chose) qu'il avait raconté(e)* — il est donc difficile de situer le «saut» qui a lieu entre la valeur nominale et la valeur adjectivale. Par conséquent, toutes les subordonnées introduites par un pronom relatif seront rangées ici dans la même catégorie au point de vue de leur mode général de liaison avec la principale.

Il est à noter, d'autre part, que l'appauvrissement sémantique de l'antécédent conduit quelquefois à des tournures caractéristiques, que l'on interprète le plus souvent comme les marques de certaines subordonnées circonstancielle. L'expression à *l'endroit où* est constituée d'un SN muni de préposition et réutilisé ensuite au même rôle «local» — or, *là où* est un substitut pronominal — ou, si l'on veut, pro-adverbial — de cette expression. Parallèlement, *au moment où* pourrait être remplacé par *quand* et *de la manière dont* par *comme*. Ainsi, à l'aide de certaines substitutions, on pourrait faire entrer une partie des subordonnées locales, temporelles et modales dans la catégorie des «relatives», conçue d'une façon très large. Des remarques analogues sont valables pour le hongrois. Au cours de l'étude comparée des deux langues, on verra que des passages s'opèrent effectivement entre la catégorie des subordonnées circonstancielle et celle des relatives proprement dites.

## 2. Comparaison du système français et du système hongrois

Les remarques qui suivent visent surtout à systématiser les facteurs qui règlent le choix du pronom relatif. Avant d'aborder cette question, nous présenterons brièvement le système des formes. Cette partie de l'étude sera terminée par quelques précisions concernant l'antécédent.

2.1. Les pronoms relatifs du français se rangent en deux *paradigmes*, dont l'un ne connaît pas la variation en genre et en nombre (*qui, que, quoi, dont, où*) et dont l'autre se présente comme un adjectif, susceptible

<sup>12</sup> Interprétation de *Wartburg-Zumthor*, op. cit., 135; cf. R. L. *Wagner-J. Pinchon*: Grammaire du français classique et moderne (Paris, 1962), 560: les relatives sans antécédent «jouent le rôle d'un substantif».

<sup>13</sup> Cf. A mai magyar nyelv rendszere — Leíró nyelvtan, II (Budapest, 1962), 337; J. *Tompa*: Ungarische Grammatik (The Hague—Paris, 1968), 308.

de ces variations et soudé avec l'article défini (*lequel, laquelle*, etc.). En face de ce système morphologiquement simple, on trouve, en hongrois, un très riche inventaire de formes, où l'on reconnaît pourtant deux groupes nettement distincts: un groupe proprement pronominal dont les éléments participent à la flexion (*aki, amely, amelyik, ami, amilyen, amennyi, ahány, amekkorá* et leurs formes «fléchies» au singulier et au pluriel) et un groupe adverbial, aux formes invariables (*ahol, amerre, amikor, ahogy(an), amint*, etc.). Les correspondances entre pronoms relatifs et pronoms interrogatifs sont plus systématiques en hongrois qu'en français: dans cette dernière langue, la subordonnée relative et la question n'auront des pronoms toujours identiques que dans le cas de *où* local, tandis qu'en hongrois cette identité des pronoms se reconnaît partout — si l'on tient compte, pour les relatifs, de la voyelle initiale *a-*, élément d'ailleurs mobile —, sauf dans le cas de *amely, amelyik* et *ami*.

**2.2.** Dans les deux langues, l'emploi d'un des pronoms relatifs, donc l'élimination des autres, est le résultat d'un double choix grammatical, auquel peut s'ajouter un choix stylistique. Les deux «dimensions» grammaticales du pronom sont définies par la nature (sémantique et syntaxique) de l'antécédent et par la fonction syntaxique remplie par le pronom (la manière dont l'antécédent est réutilisé) dans la subordonnée.

**2.2.1.** En ce qui concerne la distinction de ces *fonctions syntaxiques*, on doit d'abord séparer l'emploi adjectival des pronoms du reste des emplois. Le seul pronom relatif qui, en fonction d'épithète, puisse précéder un nom français, c'est *lequel* (cf. *supra*, p. 58); en revanche, tous les pronoms non-adverbiaux peuvent figurer devant un nom en hongrois. A l'intérieur de ce groupe, on peut faire une nouvelle distinction entre *amilyen, amennyi, ahány, amekkorá*, et tous les autres. En effet, les formes énumérées ne représentent jamais le SN à son niveau sémantique d'origine mais établissent avec son substantif une relation attributive. Ainsi, dans *Olyan könyvet szeretnék, amilyen a tied* 'Je voudrais un livre comme le tien', la référence du pronom *amilyen* ne coïncide pas avec celle de *könyv*, mais avec celle de *olyan*, expression d'une qualité quelconque du livre; de même, dans *Annyi könyvet szeretnék, amennyi noked van* 'je voudrais autant de livres que tu en as', le pronom *amennyi* se rapporte à *annyi*, adjectif numéral. Par contre, les pronoms *aki, amely, amelyik* et *ami* reprennent le SN à son niveau sémantique d'origine. Après *amely* et *amelyik*, on peut répéter le substantif de l'antécédent, comme après *lequel* (*supra*, p. 58; *amelyik* insiste sur le caractère restrictif de la subordonnée, cf. *supra*, p. 59) — mais, dans ce cas, le pronom épithète n'aura pas une référence distincte de celle du sub-

stantif.<sup>14</sup> Pour finir, les formes *aki* et *ami* peuvent introduire un SN dans la subordonnée, en reprenant un antécédent «indéterminé»: *Ami érdekeset olvassott, (azt) mind elmondja* 'Il raconte tout ce qu'il a lu d'intéressant'. La traduction montre un *que* français également susceptible de fonctionner comme une sorte de déterminatif devant adjectif nominalisé (*que... d'intéressant*).

Ce problème de la relation attributive une fois éliminé, on peut dire que nos deux systèmes sont assez bien comparables dans le domaine des emplois substantifs, c'est-à-dire dans le domaine des pronoms qui se fléchissent, ou peuvent être munis de prépositions (en français) ou de postpositions (en hongrois). Des correspondances plus ou moins constantes s'établissent ainsi entre le nominatif hongrois et *qui*, entre l'accusatif hongrois et *que*, tout comme entre un pronom relatif muni d'une marque relationnelle correspondant à *de* français (en particulier, le génitif *-nak/-nek* [a]) et *dont*. Notons toutefois que rien ne correspond en hongrois à la règle qui élimine *dont* devant préposition. De même, l'effacement de *que* en faveur de *lequel* après une préposition et l'équivalence de *qui* et de *lequel* dans ce même emploi sont des phénomènes propres au français. A côté de verbes comme *être*, *devenir*, *rester*, la forme du pronom relatif attribut est *que*; or, bien que le hongrois ne connaisse pas de cas propre exprimant l'attribut, celui-ci n'est pas toujours au nominatif, mais peut prendre diverses désinences casuelles (*-vá/-vé* avec *válni* 'devenir', souvent *-nak/-nek* avec *maradni* 'rester'). Le pronom relatif se modifie de la même manière; en outre, *que* attribut peut correspondre à *ami*, au lieu de *aki*, *amely* (*l'enfant que j'étais* peut être traduit en hongrois par *a gyermek, aki voltam* ou *a gyermek, ami voltam*).

Les désinences, prépositions ou postpositions qui relient un pronom relatif à l'ensemble de la subordonnée peuvent marquer, entre autres, des rapports locaux ou temporels (*dans lequel, amelyben*, etc.). Ces rapports admettent cependant une expression plus abstraite et plus générale: la pure coïncidence locale ou temporelle sera marquée alors par des adverbes relatifs spécifiques: *où* en français, *ahol* (local) et *amikor* (temporel) en hongrois. Ces adverbes pourraient être considérés, dans un sens, comme des formes «casuelles» appartenant à l'ensemble des variantes présentées par le pronom relatif. (La forme *amikor* apparaît effectivement, au point de vue diachronique, comme un pronom relatif postpositionnel, puis flexionnel figé.) Nous pourrions dire alors que les «pronoms» *où*, *ahol* ou *amikor* sont également choisis d'après leur fonction syntaxique — à supposer que nous

<sup>14</sup> On peut dire, à la rigueur, *Olyan könyvet adok neked, amelyen füzetet kértél* (par ex. *pirosat*), mais on ne peut pas dire *\*Azt a könyvet adom neked, amelyik füzetet kérted*, parce que la référence de *amelyik* est identique à celle du substantif.

puissions donner une interprétation aussi large de la syntaxe qu'elle englobe la distinction du rapport local et du rapport temporel. Des subdivisions seront d'ailleurs nécessaires, étant donné que le hongrois utilise des adverbes différents pour marquer le point de départ (*ahonnan* local, *amettöl* local et temporel), la direction (*amerről*: rapprochement, *amerre*: éloignement), le point d'aboutissement (*ahová* local, *ameddig* local et temporel, *amíg* temporel) et la durée (*ameddig*, *amíg*, *amint*, *ahogy*). Ces distinctions ne sont pas toujours exprimées en français (où correspond à *ahol* et à *ahová*) ou le sont par une préposition précédant tantôt l'adverbe relatif (*ahonnan* = d'où; *amerre* = par où; *ameddig* = jusqu'où), tantôt un pronom relatif qui présente un antécédent au sémantisme approprié: *amettöl* = (endroit ou moment) à partir duquel; *amíg* = (temps) pendant lequel, etc. Une remarque s'impose ici: tous ces adverbes relatifs du hongrois apparaissent le plus souvent en corrélation avec un antécédent qui exprime le même rapport adverbial. Or, pour une partie de ces cas, on trouve des correspondants français avec réduction du pronom relatif à un simple *que*, sémantiquement neutre, dont la valeur n'est assurée que par l'antécédent.<sup>15</sup> C'est ainsi qu'on pourrait interpréter les tournures *tel que* et *autant (...) que*, tout comme la locution *pendant que*, équivalant à \**pendant le temps pendant lequel* et à *addig... amíg* hongrois; rappelons également les expressions formées à l'aide de *même (...) que* (*Arra indult, amerre én 'Il est parti dans la même direction que moi'*). Un *que* relatif «neutre» se rencontre aussi en liaison avec certains compléments de temps (*maintenant que*, *le jour que*); il est souvent rendu en hongrois par *amikor*. Ces correspondances montrent assez qu'en comparant la subordination relative dans deux langues, il est nécessaire de sortir des cadres fixés traditionnellement pour ce phénomène. Nous avons déjà signalé d'ailleurs que la tournure *au moment où* — résultat de l'appauvrissement sémantique d'un antécédent à sens temporel — peut être remplacée par *quand*, qui, lui, n'admet pas d'antécédent: or, pour rendre *akkor... amikor* en français, on hésite souvent entre *où*, à construction relative, et *quand*, à construction non-relative. On constate également que la relative «modale» hongrois, introduite par (*úgy... ahogy*(an) ou *amint* («cas modal» du pronom relatif, pourrait-on dire), se transforme facilement en une subordonnée comparative introduite par *mint* 'comme'. Cette conjonction comparative constitue aussi une variante des pronoms relatifs adjectivaux dans certaines conditions (*olyan... amilyen* = *olyan... mint* ou *olyan... mint amilyen*).

<sup>15</sup> En parlant de la langue classique et de la langue populaire moderne, G. Gougenheim (op. cit., 181) dit: «La forme unique *que* constitue une variation stylistique avec tous les autres pronoms conjonctifs» (= relatifs).



**2.2.2.** En dehors de la fonction syntaxique, le choix d'un pronom relatif dépend de son *antécédent*. Celui-ci joue un rôle par son sémantisme — dans la mesure où il possède nécessairement un des traits sémantiques «humain»/«non-humain» — et en même temps par sa nature syntaxique, plus précisément par ce qu'on peut appeler, faute de terme meilleur, son caractère «déterminé» ou «indéterminé».

La distinction «humain»/«non-humain» est beaucoup plus conséquente dans le système hongrois: à vrai dire, elle n'intervient en français qu'à un point du système, notamment lorsque le pronom est complément prépositionnel, et là encore, elle est facultative. (La règle veut qu'un antécédent «non-humain» soit toujours représenté par «préposition + *lequel*» (ou *dont*) et qu'on puisse faire un choix — stylistique — entre «préposition + *qui*» et «préposition + *lequel*» (ou *dont*) pour un antécédent «humain».) Par contre, *aki* et *amely* s'opposent très nettement en hongrois, comme représentants d'un SN «humain» et «non-humain» respectivement, tout le long de leurs paradigmes.

La notion de «caractère déterminé ou indéterminé» correspond, dans le cas de l'antécédent, à deux alternatives assez différentes (fonctionnant seulement dans la catégorie des «non-humains»). La première de ces alternatives pourrait être décrite comme «référence concrétisée» s'opposant à «référence non-concrétisée». Cette opposition est rendue en hongrois par un choix fait entre le paradigme de *amely* et celui de *ami*. Les formes de *ami* renvoient à un type d'antécédents de caractère pronominal, notamment à des pronoms dont la référence n'est pas considérée comme concrète mais comme de nature relationnelle: ainsi, les pronoms «indéfinis» *minden* 'tout', *semmi* 'rien', *más* 'autre chose' doivent être suivis de *ami*, tout comme les pronoms démonstratifs *az* et *olyan*, lorsque leur référence n'est pas constituée par des «objets» déterminés (c'est-à-dire lorsqu'ils correspondent à *ce* et non pas à *celui*, *celle* etc.<sup>16</sup>). En français, cette première alternative n'existe que dans le cas du pronom relatif qui est complément prépositionnel, donc seulement pour «préposition + *lequel*»; cette tournure sera obligatoirement remplacée par «préposition + *quoi*» après des pronoms comme *ce*, *rien*, *quelque chose*, *autre chose*. La plupart des relatives qui suivent un de ces pronoms sont du type restrictif, tant en français qu'en hongrois. Une deuxième alternative, que l'on met également en rapport avec la notion de «détermination», consiste en ceci que l'antécédent peut soit faire partie intégrante de la proposition principale, soit se situer en quelque sorte hors d'elle, à la manière d'une apposition qui en reprend le «contenu». Dans ce dernier cas, on a toujours des relatives non-restrictives: le lien entre les deux propositions est lâche et pourrait être facilement transformé en coordination ou même

<sup>16</sup> Cf. encore, pour l'attribut, *supra*, p. 63.

en pure juxtaposition. La «reprise» de la principale est très évidente en français: dans *Il est parti, ce qui m'a affligé* (ou, plus rarement, *Il est parti, événement, qui m'a affligé*), *ce* et *qui* (événement et *qui*) ont des référents identiques. Au point de vue du pronom relatif, ce type de phrase rejoint celui avec SN pronominal indéterminé: on aura par exemple, en français, *Il est parti, ce à quoi je n'aurais pas pensé*<sup>17</sup>, tandis qu'en hongrois, c'est encore *ami* qui apparaîtra dans ce cas d'«indétermination», mais (contrairement à ce que l'on trouve en français) sans antécédent exprimé: *Elment, ami elszomorított engem*. Ici, la transformation de la principale en un SN appositif n'a pas lieu effectivement. (On peut l'inférer à partir de certaines réutilisations du verbe sous forme nominalisée: *Fltávozott, amely távozás...*) Le pronom *quoi* se construit parfois de la même manière: *J'ai dit que j'étais malade, à quoi il a répondu...*<sup>18</sup>

**2.2.3.** Les oppositions existant entre pronoms relatifs peuvent être non seulement de nature grammaticale mais de nature *stylistique* aussi. On se rend compte, en effet, que dans chacun des deux systèmes, il y a des cas de «double emploi», qui autorisent un choix libre entre deux formes. C'est ainsi que les formes *lequel*, *laquelle*, etc. remplacent les pronoms *qui*, *que*, *dont* en tête de certaines relatives non-restrictives, lorsqu'on veut pourtant insister sur le lien unissant les deux propositions (*supra*, p. 59)<sup>19</sup>. Entre «préposition + *qui*» et «préposition + *lequel*», renvoyant à un antécédent «humain», il y a une opposition stylistique semblable (*supra*, p. 65).<sup>20</sup> D'autre part, un phénomène de style atténué, en hongrois, l'opposition que nous avons esquissée entre *amely* et *ami*: en effet, *ami* empiète sur le domaine de *amely* et peut le remplacer, même dans un style littéraire, en toutes ses fonctions. On a ainsi l'impression que *amely* est en hongrois une forme stylistiquement marquée, comme *lequel* en français (à cette différence près que *amely* n'implique pas le trait «non-restrictif» mais le trait «déterminé»).<sup>21</sup>

<sup>17</sup> Pour ce rapprochement, des deux types de phrases, cf. également la reprise obligatoire de tout devant relatif (*tout ce que j'ai vu...*).

<sup>18</sup> La plupart des grammairiens hongrois condamnent le tour *Elment, ami...* en proposant de le remplacer par la coordination (*Elment, és ez...*): pour la discussion, cf. récemment Rácz E.: Újabb tanúvallomások az *ami*-pörben (in Magyar Nyelvőr XCVI, 1972, 267-9). Il s'agit pourtant d'un procédé très vivant, qui offre en plus un parallélisme frappant avec la construction française, étant donné qu'historiquement, *ami* est un composé du même type que *ce qui* (*a + mi* = élément démonstratif + élément interrogatif-relatif). Ceci explique en partie l'absence de reprise de la principale en hongrois. Compte tenu du fait que *ce qui*, *ce que*, *ce dont* présentent cette même tendance à la coalescence, on range généralement le type *Il est parti, ce qui...* dans la classe des «relatives sans antécédent» (cf. *Wartburg-Zumthor*, op. cit., *ibid.* et la note 12 ci-dessus). Nous croyons néanmoins que pour interpréter la subordination relative dans un cadre cohérent, il est utile — et en même temps possible — de maintenir partout la notion d'«antécédent».

<sup>19</sup> Cf. *Wartburg-Zumthor*, op. cit., 122; *Grévisse*, op. cit., 474.

<sup>20</sup> «... d'un point de vue stylistique, [préposition+] *lequel* apparaît doué d'une valeur désignatrice beaucoup plus forte que [préposition+] *qui*» (*Wartburg-Zumthor*, op. cit., *ibid.*). Dans cette position, *lequel* n'implique pourtant pas le trait «non-restrictif».

2.3. Dans ce qui précède, il a été largement question de l'*antécédent*; rappelons cependant, pour terminer cette comparaison des systèmes, que le hongrois se montre, à cet égard, beaucoup plus souple que le français. Tandis que l'absence d'antécédent est exceptionnelle dans cette dernière langue (cf. le type *J'ai dit que j'étais malade, à quoi il a répondu...* ou la construction archaïque *Qui s'excuse s'accuse*), le hongrois la pratique très souvent. Il semble justifié, en effet, de considérer *celui* ou *ce* devant pronom relatif comme des antécédents, vu qu'ils sont difficilement séparables, quant à leur fonction, d'un substantif à sens très général (cf. *supra*, p. 61). Les éléments correspondants manquent bien des fois en hongrois, surtout lorsqu'ils joueraient le rôle du sujet ou du complément d'objet: *Nem értem, amit elmondott* 'Je ne comprends pas ce qu'il a raconté' (cf. également le type toujours sans antécédent, *supra*, p. 66). Pourtant, un antécédent pronominal peut être réintroduit lorsqu'il fait partie intégrante de la principale, et le pronom peut subsister devant un antécédent substantif aussi (il renvoie toujours à une subordonnée restrictive): *Nem értem azt, amit elmondott*; *Nem értem (azt) a dolgot, amit elmondott*. (Un introducteur démonstratif du même type apparaîtrait en français avec une nuance de «surdétermination» et entraînerait une relative non-restrictive: *Je ne comprends pas cette chose, qu'il a racontée*, cf. *supra*, p. 59.) Il existe en hongrois un parallélisme très développé entre les divers pronoms (ou adverbes) relatifs et certains démonstratifs, parallélisme, qui, lorsqu'il se réalise dans l'énoncé, marque l'identité référentielle et fonctionnelle de deux SN: *aki, amely, amelyik, ami*, d'une part et *az* d'autre part, tout comme *amilyen* et *olyan, amennyi* et *annyi, amekkora* et *akkora, ahol* et *ott, amikor* et *akkor, ameddig* et *addig, ahogy(an)* et *úgy* etc. remplissent les mêmes fonctions syntaxiques et couvrent les mêmes champs sémantiques. Pourtant, aucun terme de ces paires ne sélectionne l'autre de manière automatique: leurs compatibilités et incompatibilités mériteraient toute une étude descriptive. (Ainsi, *ott* est compatible avec *amikor*: *A dolog ott kezdődött, amikor X. megérkezett* 'Les choses ont commencé quand X. est arrivé', mais *akkor* et *ahol* s'excluent.) Le français connaît également quelques-unes de ces paires: *qui, que* et *celui* ou *ce*; *où* et *là*. En marge des constructions relatives, on doit tenir compte également des tournures dont le deuxième membre est un *que* «neutre», «teinté», du point de vue sémantique et syntaxique, par un terme de «renvoi» obligatoire (*tel que, autant (...)* *que, même (...)* *que*, voire *aussi* + adjectif + *que*, v. *supra*, p. 64).

<sup>21</sup> La concurrence entre *amely*, forme littéraire, et *ami*, voire *amelyik* (non-restrictif), formes de la langue quotidienne, est très bien résumée dans Kálmán B.: *Amely vagy amelyik?* (in Magyar Nyelvőr LXXXII, 1958, 23-7).

Toujours à propos de l'antécédent, faisons remarquer qu'un verbe «d'opinion ou de perception» est souvent suivi en hongrois d'une subordonnée complétive interrogative, introduite par un pronom interrogatif, qui peut être précédé à son tour de la conjonction *hogy*, marque de la complétive: *Szeretném tudni, (hogy) mi történt*. Le français connaît également cette construction (*Je voudrais savoir qui tu as rencontré*), mais, dans certains cas; la «question indirecte» doit être transformée en subordonnée relative — ainsi, lorsque le pronom interrogatif est sujet ou complément d'objet ayant un référent «non-humain». Pour traduire l'exemple hongrois, \**Je voudrais savoir, qu'est-ce qui s'est passé* sera remplacé obligatoirement par *Je voudrais savoir ce qui s'est passé*. Donc, tandis qu'en français, on trouve l'identité de deux SN avec un renvoi mutuel (*ce* et *qui*), le hongrois établit une relation d'identité entre l'ensemble de la question et un complément du verbe, qui ne se réalise qu'en cas d'emphase: *Szeretném tudni azt (Azt szeretném tudni), (hogy) mi történt*. En hongrois même, il y a quelquefois hésitation entre construction complétive et construction relative: *Nem értem (azt), (hogy) mit mesélt* et *Nem értem (azt), amit mesélt* 'Je ne comprends pas ce qu'il a raconté' sont deux possibilités d'identification pour le même pronom démonstratif virtuel.

On peut dire, dans l'ensemble, que la subordination relative constitue un système plus étendu et plus riche en hongrois qu'en français; en revanche, les règles d'emploi des différents termes de ces systèmes sont définies en français d'une manière plus stricte. Les contours de la subordonnée relative française apparaissent ainsi, à l'intérieur de l'ensemble formé par les propositions subordonnées, comme plus nets.

### 3. Illustrations

Ce qui vient d'être exposé donne une idée de certains problèmes qui se posent lorsqu'on traduit des textes français et des textes hongrois dans l'autre langue respective ou lorsque les usagers du hongrois ou du français font l'apprentissage du système de l'autre langue. Bien que les correspondances approximatives ou même «terme à terme» ne soient pas rares dans notre cas, il existe une série de points dans chacun des deux systèmes, qui ne sont pas «réflétés», dans l'autre système, par un point analogue, et qui font prévoir ainsi, lors d'un passage d'une langue à l'autre, un décalage grammatical obligatoire ou une «interférence»<sup>22</sup>. Nous illustrerons mainte-

<sup>22</sup> Pour la notion d'«interférence», cf. W. Nemser-T. Slama-Cazacu: A Contribution to Contrastive Linguistics (in *Revue Roumaine de Linguistique* XV, n° 2, 1970), 105.

nant ces problèmes par quelques échantillons pris dans deux ouvrages en prose,<sup>23</sup> choisis, au moins en partie, en raison de la clarté de leur style et de la qualité de leur traduction.

Les décalages grammaticaux — qui représentent en même temps des possibilités d'«interférence» — seront présentés d'abord sous forme de constatations générales (de «prédictions») déduites de la description des deux systèmes; les exemples tirés de textes réels viendront après. La revue des problèmes sera terminée par quelques exemples de transposition d'ordre stylistique, qui ne concernent plus tellement la structure interne de la subordination relative, mais plutôt sa fréquence respective dans les deux langues, tout comme sa valeur par rapport à des tournures qui peuvent lui être substituées. Ces substitutions ne sont pourtant possibles, bien entendu, que grâce à certaines équivalences grammaticales (entre subordonnée relative et épithète, avant tout). L'analyse des exemples proprement grammaticaux demandera d'ailleurs également des précisions stylistiques.

### 3.1. Problèmes grammaticaux

3.1.1. Dans la traduction, l'équivalent français du pronom relatif «attributif» *amilyen* se confond généralement avec l'équivalent du pronom à fonction substantive:

*ezt a rettenetes könyvet, amilyent csak izgatott barátfantázia tudott ki-  
eszelni* = ce livre terrible, que seule une imagination exaltée de moine a pu  
enfanter (T 13)

En revanche, un pronom relatif substantif du français correspond éventuellement à *amilyen*:

*Son séjour en Chine (... ) est particulièrement riche en aventures qu'on  
aime à conter à huis clos en prenant le café* = *Kínában tartózkodott huzamosabb  
ideig, s életének ez a szakasza különösen gazdag olyan kalandokban, amilyen-  
ekről leginkább csak zárt ajtók mögött, feketézés közben szokás beszél-  
getni* (L 22).

3.1.2. L'équivalent hongrois de l'adverbe relatif *où* doit être choisi en fonction de l'entourage dans lequel il s'insère:

*cette cour si gaie, où les ménagères venaient le matin emplir leur cruche  
à la pompe et où les cuisinières secouaient, vers six heures, leur salade* =

<sup>23</sup> Les textes qui nous ont servi de base pour une comparaison directe des deux langues sont les suivantes: A. *France*: Le livre de mon ami (Calmann-Lévy, Paris, 1926, paru pour la première fois en 1885) = *Barátom könyve*, traduit par *Szigyártó L.* (Móra Ferenc Könyvkiadó, Budapest, 1959) — sigle utilisé pour ces deux textes: L; *Babits M.*: *Timár Virgil fia* (Athenaeum, Budapest, s. d., paru pour la première fois en 1922) = *Le fils de Virgile Timar*, traduit par A. *Sauvageot* (Stock, Paris, 1930) — sigle utilisé pour ces deux textes: T. Les chiffres renvoient aux numéros de pages dans l'ouvrage original.

*ebben a vidám udvarban, ahová a gazdaasszonyok reggelenként lejártak korsóikat megtölteni a kútnál, s ahol hat óra tájt a szakácsnők mosogatták a salátát (L 39)*

*du côté où mes yeux se tournent par instinct = ott, amerre önkéntelenül tekint szemem (L 4)*

*Il y a des heures où tout me surprend = Vannak órák, mikor minden ámulatba ejt. (L 6)*

L'adverbe relatif (*a*) *mikor* a deux types d'équivalents français: l'un relatif (*où*) et l'autre proprement temporel (*quand, lorsque*), suivant la présence ou l'absence (en français) d'un SN servant d'antécédent:

*az az idő, amikor nem látja = les instants où il ne le voyait pas (T 16)*

*Már mikor a megállapított órát elütötte a templomtorony, nem tudott többé nyugodtan maradni = Déjà au moment où sonna à la tour l'heure fixée, il ne pouvait plus tenir en place (T 45)*

*és mikor Timár nem nyugodott bele = et quand Timár ne s'y résignait pas (T 48)*

**3.1.3.** Certains adverbess relatifs du hongrois sont traduits en français à l'aide d'une précision apportée par l'antécédent. Voici des exemples pour *míg*:

*Írók és művészek közt élt hírhedt életet, míg vissza nem jött szülőföldjére = elle avait mené une existence mal famée, au milieu des écrivains et des artistes, jusqu'au moment où elle était revenue dans son pays natal (T 18)*

*Gazdáról gazdára ereszkedett a tömb, míg végre a vállalkozó zsidók megunták a küzdelmet karbantartáséért = Elle [= la maison] était tombée de propriétaire en propriétaire jusqu'au jour où les Juifs entrepreneurs s'étaient lassés de lutter pour la maintenir en état (T 18)*

D'autres fois, cette précision apparaît sur un autre plan. Ainsi, la marque de la coïncidence temporelle (*amint*) peut être rendue par *quand* + imparfait:

*melyeket itt-ott hallott, amint csipkedték egymást az ebédnél = qu'il avait surpris de temps en temps au déjeuner, quand ils se taquinaient entre eux (T 14)*

L'emploi de l'imparfait permet parfois de remplacer l'adverbe relatif marquant la coïncidence par un pronom substantif:

*Elnézte a kis állatok játékát, amint hancúroztak egy nagy kosárban = Il considéra le jeu de ces petits animaux qui s'ébattaient dans un grand panier (T 15)*

Inversement, le hongrois préfère insister sur cette coïncidence:

*Le petit cahier que je feuilletais réveille en moi tout un monde évanoui = Ahogy most végiglapoztam a kis füzetet, egy messze tűnt világot idézett fel bennem (L 11)*

**3.1.4.** La coïncidence temporelle peut être rendue en français par la locution conjonctive *tandis que* :

...*kérdezte egyszerre a ferdecipős lány, amint fölindultak a második udvar lépcsőjén az emeletre* = ...*demanda brusquement la fillette aux souliers obliques, tandis qu'ils s'engageaient dans l'escalier de la deuxième cour, menant au premier étage* (T 18)

Pour la forme, *tandis que* rappelle les expressions où un *que* «neutre» emprunte la fonction d'un élément adverbial qui le précède. Ces expressions peuvent correspondre à des adverbes relatifs hongrois :

...*ki dacosan felelt neki, mialatt otthon talán az anyjához haldoklott* = ... *qui lui avait répondu avec défi, alors que peut-être chez lui sa mère se mourait* (T 19)

*Az egész napja egy feszült, sőt kínos várakozás volt, mindaddig, míg a kedves léptek, az ismert kopogás föl nem oldta* = *Toute sa journée était une attente impatiente, voire même pénible, jusqu'à ce que le bruit des pas bien connus, le heurt familier à la porte, vinsent la résoudre* (T 42)

Une expression contenant *que* «neutre» peut correspondre en hongrois à différentes nuances temporelles. L'antécédent sera généralement supprimé, l'adverbe relatif étant surtout chargé de marquer le rapport :

*il jouait à sa fantaisie (...), jusqu'à ce que le cocher l'envoyât dehors = kedvére játszadoxhatott (...), míg a kocsis el nem kergette* (L 38) La nuance apportée par le subjonctif semble correspondre à un *nem* «explétif».

*Tant que je verrai son divin rayon briller sur trois fronts blancs (...), je dirai qu'elle [=la vie] est belle = S míg csak ott látom ragyogni isteni sugarát három fehér homlokon (...), állítani fogom, hogy az élet szép* (L 6) La coïncidence des durées est soulignée en hongrois par l'adverbe *csak*.

Après certains compléments circonstanciels de temps, *que* apparaît comme une variante de *où*, les deux étant en distribution complémentaire avec *quand* :

*Un jour que la dame en blanc me contait...* = *Egy szép napon, mikor a fehérruhás hölgy éppen arról mesélt...* (L 17)

Par une sorte de neutralisation de l'opposition entre relatives et complétives, le hongrois peut également utiliser *hogy* dans ces cas :

*Maintenant que j'ai gravi la côte = Most azonban, hogy felértem a tetőre* (L 4).

**3.1.5.** La tournure *même... que* peut avoir pour équivalent un pronom relatif qui insiste sur le caractère restrictif de la subordonnée :

*deux dames habitaient la même maison que nous = Két hölgy lakott (... ) ugyanabban a házban, amelyikben mi* (L 12)

**3.1.6.** Un *que* «neutre» du même type peut correspondre à *mint*, conjonction comparative:

*oly örömmel kísérheti ennek a fiúnak ébredő eszét, talentumát, mint valami ritka virág kinyílását* = *suivre l'éveil de ce jeune esprit avec autant de joie que l'éclosion d'une fleur rare* (T 16) Au pronom *oly*, de type qualificatif, la traduction substitue *autant*, de nature quantitative. On pourrait imaginer *annyi* en hongrois aussi.

Le mot *mint* peut être considéré dans cette phrase hongroise comme un substitut de la forme *amilyenel*. Il n'est pas surprenant ainsi que *mint* corresponde, dans la phrase suivante, à un pronom relatif substantif du français, interprété comme un qualificatif (ici, *mint* = *amilyeneket*):

*Elle ne m'a pas fait les blessures qu'elle a faites à tant d'autres* = *Rajtam nem ütött olyan sebeket, mint annyi más emberen* (L 5)

Dans ce type de phrases transformées à l'aide de *olyan... mint*, le pronom relatif peut subsister:

*avec la belle humeur de quelqu'un qui prend les choses par leur bon côté* = *Az olyan ember derűs kedélyességével (...), mint aki általában a jobbik oldaláról szokta nézni a dolgokat* (L 29) Ceci représente une sorte d'«enchâssement concentré», que l'on pourrait rendre explicite par *\*Az olyan ember derűs kedélyességével, amilyen az az ember, aki...*

Pourtant, *mint* suivi de pronom relatif peut remplir une fonction «modale» (il équivaut alors à *ahogyan*):

*Pista azonban megrezzent, mint aki mély álomból ébred* = *Pista cependant sursauta comme quelqu'un qui s'éveille d'un sommeil profond* (T 16) Ici, *mint aki* = *ahogyan az, aki*; l'antécédent pronominal que nous suppléons pour la phrase hongroise apparaît en français sous la forme *quelqu'un*.

D'autre part, la conjonction comparative *comme* peut correspondre, en hongrois, à un pronom relatif en fonction de complément de manière et au «cas modal» (éventuellement combiné avec *mint*):

*il me regardait à ma fenêtre comme on regarde un oiseau en cage* = *úgy nézett föl rám az ablakomba, ahogy a kalitkába zárt madárra szoktak nézni* (L 39)

*au lieu de me gronder comme je m'y attendais* = *nem szidott meg, mint ahogy vártam* (L 20-21)

Un «cas modal» du pronom relatif hongrois peut correspondre à *dont* qui correspond à son tour à un complément de manière introduit par *de*:

*A la façon, dont nous nous regardâmes, il était clair que nous ne nous aimions pas* = *Abból, ahogy végigmértük egymást az úriemberrel, látni való volt, hogy nem nagyon szeretjük egymást* (L 17)

**3.1.7.** Un pronom relatif du français correspond à une forme du para-



digme *ami* (au lieu de *amely*) lorsque le pronom hongrois a un antécédent à «référence non-concrétisée» (cet antécédent peut ne pas être exprimé en hongrois):

*Ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous = Csak önnek szabad hallania, amit mondani szeretnék* (L 18)

*tout ce que je désirais = mindaz, amire vágytam* (L 5)

*la vérité a parfois heureusement quelque chose d'imprévu, qui la rend supportable = szerencsére a valóságban is van néha valami váratlan, ami elviselhetővé teszi* (L 45)

Quelquefois, un substantif se range également dans la catégorie des antécédents à «référence non-concrétisée». Dans les deux exemples suivants, l'expression *mille choses* est rendue en hongrois tantôt par «adjectif + substantif», tantôt par un pronom indéfini:

*mille choses qui n'étaient rien en elles-mêmes, mais qui faisaient partie de ma vie = ezerféle dolog, ami önmagában véve semmiség volt, de mégiscsak részét alkotta az életnek* (L 36)

*car il y avait là mille choses qui me plongeaient dans l'extase = oly sok minden volt ott, ami valósággal elragadtatásba ejtett* (L 13)

Voici deux exemples encore où la «référence non-concrétisée» subsiste malgré l'intercalation d'un substantif en hongrois. En effet, cette référence ne sera «concrétisée» que par la subordonnée relative, à valeur restrictive:

*ma mère disait «les Iles» pour tout ce qui n'est pas l'Europe = anyám «szigeteknek» nevezett minden olyan szárazföldet, ami nem Európa volt* (L 53)

*trapèze, cordes, barres, poids, haltères, tout ce qu'il faut pour exercer la force d'un enfant = lengőtrapéz, kötelek, rudak, súlyok és súlyzók, vagyis mindenféle olyan szerszám, ami a gyermek edzéséhez (...) szükséges* (L 47)

Les tournures *ce qui, ce que* etc., contenant un *ce* de «reprise» et introduisant des subordonnées relatives non-restrictives, doivent être également traduites par *ami*, à la place de *amely* (ce type n'admet pas d'antécédent en hongrois):

*un lieutenant de vaisseau l'aima, ce qui était bien naturel = beleszeretett egy sorhajóhadnagy, ami egyáltalán nem csoda* (L 54)

**3.1.8.** Même dans la langue littéraire, il y a des cas où l'opposition *amely/ami* n'est pas d'ordre grammatical. L'emploi de *ami* comporte alors une nuance de familiarité ou semble renvoyer à un référent abstrait. Cette opposition stylistique n'est guère rendue en français:

*A rendtársak szívesen adták meg egymásnak azt a szabadságot, amit maguknak is megkívántak = Les frères s'accordaient volontiers les uns aux autres la liberté qu'ils désiraient pour eux-mêmes* (T 10)

*mintha örökre hozzá volnának kapcsolva azokkal a lélekdarabokkal,*

*amiket nekik adott = comme s'ils avaient été liés à lui par les fragments d'âme qu'il leur avait donnés (T 12)*

*a szentképeket rakosgatta ölében, amiket jó viseletéért a hittanártól kapott = disposant sur ses genoux les images saintes que son maître de catéchisme lui avait données pour sa bonne conduite (T 13)*

**3.1.9.** Le pronom démonstratif qui précède l'antécédent en hongrois et dont le rôle unique consiste à marquer le caractère restrictif de la subordonnée doit être supprimé dans la traduction française :

*Semmi esetre sem olyan nő, akire egy keresztény fiú nevelését bízám = En tout cas, ce n'est pas là une femme à qui je confierais l'éducation d'un jeune chrétien (T 9)*

*ha ismerősebb lett volna abban a városban, ahol már több mint egy évtizede élt = s'il avait davantage fréquenté la cité où il vivait depuis plus de dix ans (T 17)*

En revanche, un pronom démonstratif doit être suppléé en français lorsque le pronom relatif hongrois n'a aucune sorte d'antécédent (pour les exceptions, cf. *supra*, p. 67) :

*De hát aki a szüleinél lakik: hát az mindig jó hely? = Et ceux qui habitent chez leurs parents sont-ils toujours dans un bon lieu? (T 9)*

*Tudja, hogy amit mondania kell, kényelmetlen lesz a professzor urak füleinek = Il sait que ce qu'il doit dire sera désagréable aux oreilles de ces messieurs les professeurs (T 7)*

Un antécédent substantif du français peut être précédé, dans la traduction hongroise, d'un pronom démonstratif lorsqu'on veut insister sur le caractère restrictif de la subordonnée. En corrélation avec *aki*, *amely*, *amelyik*, on peut avoir, à côté d'un article défini, *az* ou *olyan*; à côté d'un article indéfini, ou d'un nom sans article, seulement *olyan* :

*Sois bénie pour le don que tu mis sur mon berceau = Légy áldott azért az ajándékért, amelyet bölcsőmbe tettél (L 56)*

*La divine patience et la simplicité joyeuse des âmes dont la seule affaire en ce monde est d'aimer = az olyan lelkek isteni türelme és derűs egyszerűsége, akiknek egyetlen hivatásuk a földön az, hogy szeressenek (L 30)*

*elle m'a donné des trésors auprès desquels tout ce que je désirais n'était que cendre et fumée = olyan kincseket adott, amelyekhez képest csak füst és hamu mindaz, amire vágytam (L 5)*

En corrélation avec un adverbe relatif, on introduit le plus souvent un «adverbe démonstratif» du même type :

*pour m'avoir révélé, quand je naissais à peine à la pensée, les tourments délicieux = amiért már akkor, mikor még alig ébredtem öntudatra, megsejtetted velem a gyönyörűséges gyötrelmeket (L 56)*

*Mes pensées sautèrent d'une chose à l'autre, comme des oiseaux de branche en branche* = *Az én gondolataim is úgy ugráltak egyik dologról a másikra, ahogy a madarak röpködnek ágról ágra* (L 33)

Un nom propre servant d'antécédent exclut les subordinées restrictives<sup>24</sup> et, du même coup, l'apparition du démonstratif de «renvoi»:

*M. Valence, à qui ma mère parlait de la sorte* = *Valence úr, akihez anyám ezeket a szavakat intézte* (L 28)

Un adjectif démonstratif introduit l'antécédent parfois en français aussi, tout en excluant la possibilité d'une relative restrictive (cf. *supra*, p. 59). Il est souvent supprimé en hongrois:

*et cette aiguille d'ombre qui coulait insensiblement sur la pierre* = *az árnyékmutató azonban, amely szinte észrevétlenül haladt körbe a kőfalon* (L 39)

Un pronom démonstratif en fonction d'antécédent est souvent supprimé en hongrois. Il est néanmoins gardé en général lorsque l'antécédent remplit une fonction syntaxique différente de celle du pronom relatif, tout en n'étant pas sujet ni objet:

*elle riait de ce que je disais* = *nevetett azon, amit mondtam* (L 16)

*je ne demandai rien de tout ce que je brûlais de savoir* = *egy szót sem kérdeztem meg abból, amit oly mohón szerettem volna tudni* (L 45)

**3.1.10.** Après les verbes «d'opinion et de perception», *ce qui, ce que* correspondent en hongrois à (*hogy*) *mi, (hogy) mit*:

*les grandes personnes ne comprennent jamais bien ce qu'expliquent les petits enfants* = *a felnőttek sose értik meg egészen, mit magyaráznak nekik a kisgyerekek* (L 27)

Cette règle vaut également pour *que* attribut:

*Mais je savais très bien ce que c'est qu'une marraine* = *Azzal azonban nagyon is tisztában voltam, hogy mi a keresztanya* (L 45)

D'autres types de questions indirectes hongroises peuvent être rendus encore, en français, par une subordinée relative:

*Tessék elgondolni, micsoda helyeken lakhatnak* = *Veuillez vous figurer les logements où ils habitent* (T 9)

## 3.2. Problèmes de style

**3.2.1.** Une subordinée relative du français est souvent rendue en hongrois par une construction participiale. Dans la plupart des exemples que nous avons relevés, il semble que la préférence a été donnée au participe à cause de la lourdeur (deux à trois syllabes le plus souvent) du pronom relatif hongrois:

<sup>24</sup> *Smith, op. cit., ibid.*

*les deux magots de porcelaine qui se tenaient assis sur la cheminée* = *a kandallón üldögélő két porcelánmajom* (L 13)

*La confiance que m'inspirait ma mère* = *Anyámba vetett bizalmam* (L 35)

*Les jouets qu'on me promettait, et que j'attendais* = *a kilátásba helyezett és várva várt játékok* (L 36-37)

Le participe a été exigé quelquefois par l'expression usuelle dans le domaine sémantique en question :

*les fautes de ceux qui nous sont chers* = *szereetteink hibáit* (L 52)

*au coin du feu qui meurt* = *a kialvófélben levő kandalló mellett* (L 5)

Nous avons relevé des exemples où une construction participiale française a été rendue au moyen d'une subordonnée relative :

*pauvre âme errant sur l'antique océan* = *te szegény lélek, ki itt bolyongsz az ősi óceánon* (L 56) Le substantif avait déjà une épithète.

*Mes regards, pleins d'horreur, nageaient dans les ombres animées par la peur féconde* = *Rémült pillantásokat vettem a homályba, ahol félelemittas képzeletem mindenféle alakokat látott* (L 32) Toute la construction de la phrase a dû être changée à cause des difficultés sémantiques posées par le verbe *animer* et l'expression *peur féconde* ; de toute manière, la construction participiale, transposée en hongrois, apparaîtrait ici comme trop chargée.

Une construction participiale du hongrois est souvent allégée en français à l'aide d'une relative. Dans le cas du participe passé, la relation entre le nom et son épithète peut être explicitée par l'intercalation d'un verbe auxiliaire :

*a pattogatott kukoricát majszoló éhes gyerekek* = *les enfants affamés qui mâchonnaient le maïs grillé* (T 19)

*az egyetlen csukott ajtót az udvarban* = *la seule porte qui fût fermée dans cette cour* (T 19)

*füle mögött furcsán táncol az álla alá kötött szalvéta két csücske* = *Les deux pointes de la serviette qu'il a nouée sous son menton dansent drôlement derrière ses oreilles* (T 7)

Parfois, c'est la relative hongroise qui est condensée en syntagme participial lors de la traduction. On aura le plus souvent un participe passé, qui pourrait être facilement complété par «*qui + verbe être*» :

*minden fájt neki, még az a szigor is, amivel reggel a fiúra gondolt, ki dacosan felelt neki* = *tout lui fit mal, même la rigueur du jugement porté sur le jeune garçon qui le matin lui avait répondu avec défi* (T 19) La phrase originale contenait deux relatives. En même temps qu'on supprime la première, on déplace le complément *reggel* = *le matin*, pour alléger le participe.

*Szavak támadtak föl, amiket szeminárista korában társaitól hallott* = *Des paroles surgirent à nouveau, proférées au séminaire par ses camarades* (T 12)

*több fogalma volt (...) azokról [sc. a kurtizánokról], akiket Lukianos leír = il avait des notions plus précises (...) sur celles [sc. les courtisanes] dépeintes par Lucien (T 18)*

**3.2.2.** En effet, une relative française ayant la structure «*qui + être + adjectif*» peut être simplifiée, en hongrois, par la transformation de l'adjectif attribut en épithète de l'antécédent (un attribut substantif fournirait une apposition):

*les deux enfants du roi Édouard, qui étaient beaux et bons = Edward király két szép és jó fiacskáját (L 30)*

Si le rôle de l'antécédent est rempli par un pronom démonstratif, le résultat est un adjectif substantivé:

*mais les enfants bien élevés ne doivent pas fréquenter ceux qui ne le sont pas = jól nevelt gyerekeknek azonban mégsem szabad a neveletlenekkel barátkozniuk (L 40)* Dans cet exemple, l'attribut apparaît également sous forme pronominale.

La construction «*pronom démonstratif + pronom relatif + être + substantif*» équivaut, du point de vue grammatical, au seul «*substantif*». Dans l'exemple suivant, cette transformation a lieu, mais le substantif est complété par une marque — adjectivale — du passé, contenue à l'origine par le verbe *être*:

*sois bénie par celui qui fut l'enfant que tu soulevas de terre = Légy áldott, kívánja neked az a hajdani gyermek, akit fölemeltél a földről (L 56)*

Des épithètes et des appositions françaises, surtout lorsqu'elles présentent une hiérarchie interne de leurs constituants, sont souvent remplacées en hongrois par des subordonnées relatives:

*des choses si difficiles à comprendre = olyasmi, amit nehéz megérteni (L 18)*

*il est dans les sentiments un vague si précieux, que l'âme la plus neuve en ce monde est, par instinct, jalouse de le garder = van az érzelmekben valami sejtelmesség, amely oly értékes, hogy már az egészen fiatal lélek is ösztönszerűen igyekszik megőrizni (L 45)* Toute une subordonnée consécutive dépend ici de l'épithète.

*qui s'initiait naïvement par ses jouets à ce sentiment des formes et des couleurs, cause de tant de douleurs et de joies = akit játékaik szinte észrevétlenül neveltek rá a formák és a színek szeretetére, ami oly sok bánat és öröm forrása (L 47)*

Ces épithètes ou appositions françaises, qui régissent d'autres termes encore, rendent souvent des relatives hongroises:

*az ismeretlen és ijesztő Élet külön sejtejéhez, melyek idegenek egymásnak és neki = aux cellules de cette Vie inconnue et effrayante, toutes étrangères entre elles et étrangères à lui (T 15-16)*

az előkelő római matrónák, akik Jeromos barátnői voltak = *jusqu'aux patriciennes de Rome amies de saint Jérôme* (T 14)

3.2.3. Le prédicat verbal de la subordonnée relative peut se trouver également à l'origine d'une épithète ou d'une apposition (non-participiales), qui se joignent à ce qui servait d'antécédent:

*ces souvenirs, que j'aime, me semblent venir d'un passé infiniment profond* = *mintha e számomra oly kedves emlékek valami végtelenül távoli múltból származnának* (L 7)

*j'avais aussi un polichinelle qui remuait les bras et sentait la peinture* = *Volt még egy mozgatható karú, festékszagú paprikajancsim is* (L 26)

En revanche, une épithète ou une apposition, surtout quand elles amèneraient une construction lourde ou compliquée dans l'autre langue, peuvent être transposées dans une subordonnée relative sous la forme d'un verbe au sémantisme approprié:

*des personnages tout à fait étrangers à ma famille se mettaient à défiler autour de moi* = *olyan alakok kezdtek körülöttem masírozni, akik egyáltalán nem tartoztak a családomhoz* (L 9)

*cela désespérait mon père, auteur de divers travaux d'ethnographie comparée* = *ezzel szokta kétségbeejteni apámat, aki több összehasonllító néprajzi művet is írt* (L 53)

*a szokott alkonyat előtti óra helyett már kora délután* = *non plus aux heures qui précèdent le crépuscule, mais tôt dans l'après-midi* (T 15)

*a finom bölcsességű Monika* = *sainte Monique dont la sagesse était si délicate* (T 14)

3.2.4. Le complément d'un nom — étant donné qu'il fait partie des syntagmes qui peuvent être «subordonnés» à un SN — peut correspondre, lui aussi, à une subordonnée relative <sup>25</sup>:

*Mais qu'ils étaient beaux, les joujoux de mes rêves!* = *De milyen gyönyörűek voltak azok a játékok, amelyekről még csak álmodoztam!* (L 37)

*elle (... ) me promet un bateau, un bateau avec tous ses gréements, toutes ses voiles et des canons aux sabords* = *azt ígérte, hogy kapok egy hajót, olyan hajót, amelynek megvan a teljes kötélzete, minden vitorládja, s ágyúk is vannak a fedélzetén* (L 48)

*úri lumpolások félfüllel hallott történetei* = *les histoires écoutées d'une oreille distraite où étaient décrites les débauches des gens chic* (T 18)

Une relative est également réduite quelquefois au complément prépositionnel d'un nom:

*érzékeny, naiv prűdériáját (... ) bántotta a kétésszármazás és környezet,*

<sup>25</sup> Pour la place des pronoms relatifs parmi les éléments subordonnants, cf. J. Verguin: Prépositions, conjonctions, relatifs (in Word XXIII, 1967, 573—7).

*melyből legjobb tanítványa kinőtt = sa pruderie susceptible et naïve se trouvait choquée de l'origine et de l'environnement équivoques de son meilleur élève* (T 12)

**3.2.5.** Une proposition relative non-restrictive du français se transforme souvent, dans la traduction hongroise, en une proposition indépendante, coordonnée à la précédente:

*Il leur donna même une lettre qu'elles lui rendirent après l'avoir lue = Még egy levelet is adott nekik, a két hölgy el is olvasta, aztán visszaadták* (L 14)

Le SN représenté par le pronom relatif réapparaîtra souvent dans la traduction:

*Elle m'envoya (...) des joujoux qui ne me parurent pas faits pour moi = játékokat küldött, s e játékok érzésem szerint nem nekem valók voltak* (L 47)

Cette démarche peut produire deux phrases nouvelles, dont le lien reste marqué généralement par un pronom démonstratif ou la reprise du SN (l'article indéfini cède d'habitude la place à l'article défini, lors de la répétition):

*la cuisinière (...) me donna des confitures qui charmèrent les peines de mon coeur = a szakácsnő (...) megkínált befőttel. Ez egy kicsit enyhítette szívem fájdalmát* (L 19)

*j'avais mon lit à galerie dans une grande chambre d'un vieil hôtel fort déchu, qui a été démoli depuis = A rácsos ágyacska egy nagyon rozoga öreg ház egyik nagy szobájában állott. A házat azóta már lebontották* (L 8)

Cette sorte de renvoi peut être pourtant supprimée:

*Il lui restait une petite terre dans la Brie, où il éleva des ananas = Maradt egy kis birtoka Brie-ben. Ananásztermelésbe kezdett* (L 51)

Le lien des deux propositions coordonnées sera parfois du type ad-versatif:

*Que de notions et d'expériences perdues, qui auraient été sauvées par un peu de soin et d'esprit de suite! = Mennyi gondolat, mily sok tapasztalat veszett el, holott egy kis gondossággal és következetességgel valamennyit megmenthettük volna!* (L 58)

Dans notre texte hongrois, nous n'avons relevé que très peu de propositions relatives qui aient été traduites en français à l'aide de propositions indépendantes (coordonnées). Ceci confirme notre impression d'ensemble, selon laquelle la subordination relative correspond en français à un choix stylistique plus fréquent qu'en hongrois:

*Vágner Linát — akiről tudta, hogy egy előkelő birtokos szeretője volt egykor (...) — selymek és bársonyok között képzelte = Il savait de Lina*

*Vágner qu'elle avait été la maîtresse d'un riche propriétaire terrien (...)  
Il se l'était représentée dans la soie et le velours (T 18)*

*Most egyszerre döbönt rá, hogy ennek a kedves fiúnak is megvan a maga külön élete, ki tudja, milyen élet, mely előtte teljesen idegen = Et maintenant il lui apparaissait soudain que ce garçon avait sa vie à lui, et qui sait quelle vie, et que cette vie lui était totalement étrangère (T 16)*

Malgré les différences de structure que présentent deux systèmes linguistiques, il semble possible d'y trouver des secteurs qui entretiennent avec le reste du système un rapport de type identique dans les deux langues. Les pronoms relatifs du français et du hongrois, considérés dans leur ensemble, entrent dans cette catégorie: ils assurent dans le message le même type de liaison et le même type de démarcation, et, en tant que pronoms, ils se rattachent au même type de signifiés. Les langues peuvent analyser pourtant une même expérience humaine de manières diverses: c'est ce qui s'exprime dans le manque de coïncidence que présentent l'organisation interne, les limites et la fréquence de la subordination relative en français et en hongrois.





**Tibor Oláh:**

### **Quelques phénomènes de congruence et de non-congruence (Contribution à l'étude de la catégorie du nombre)**

«L'analyse de la catégorie du nombre dans diverses langues peut être une question très complexe» (Lyons, 1970, p. 218). Le plus souvent, on entend par ce terme la distinction entre singulier et pluriel. Cette distinction porte des étiquettes comme «flexion en nombre», «catégorie du nombre», ou «nombre» tout court et correspond à des différences morphologiques.

Le système dichotomique *singulier/pluriel* rend compte d'une catégorisation naturelle des objets du monde en «*un*» et «*plus d'un*». Si le caractère «comptable» et «non-comptable» n'était pas déterminé par une structure lexicale caractéristique dans chaque langue, la comparaison de la flexion en nombre dans deux langues serait très facile. Tel n'est pas le cas. La notion de «*plus d'un*» peut comprendre des *collectifs* ou des *masses indivisibles*. Les unités lexicales correspondant à ces notions ne sont pas congruentes quand on passe d'une langue à une autre. Certaines anomalies sont relevées dans les manuels de grammaire, sans y être traitées par une analyse linguistique appropriée, notamment par une analyse des phénomènes de recatégorisation secondaire qui sont à la base des divergences.

Le nombre en tant que catégorie intéresse non seulement le linguiste, mais aussi le mathématicien et le philosophe. Le nombre grammatical en vérité n'est qu'une forme des différents moyens d'expression de la pluralité et de la singularité. Ces dernières connaissent dans les langues différents types d'expression sémantiques, morphologiques et syntaxiques. Pour en avoir une vue d'ensemble, il s'imposerait de passer en revue, outre les syntagmes nominal et verbal, le système pronominal, les noms de nombre, les différents aspects verbaux, le système des adverbes, les procédés de comparaison, etc.

Le hongrois et le français, bien qu'originaires de deux familles linguistiques différentes, connaissent les mêmes catégories grammaticales du nombre, sans qu'il y ait cependant correspondance absolue dans l'usage qu'ils font de ces catégories. Pour ce qui est de l'étude contrastive du phénomène, à peine quelques remarques ont-elles été faites à propos du hongrois, qui

exploite d'une façon caractéristique le singulier pour désigner — entre autres — les parties doubles du corps et les vêtements qui les recouvrent (*Sauvageot*, 1951, p. 211.). Certains pluriels idiomatiques du français ont également été recensés, mais une analyse confrontative des phénomènes de congruence et de non-congruence reste encore à faire. Dans ce qui suit, nous essayons de saisir, à travers les différences qu'on observe dans l'emploi du singulier et du pluriel au niveau du syntagme nominal, quelques aspects caractéristiques des deux langues.

Si on confronte deux langues, le problème de la comparabilité se pose obligatoirement. On doit toujours se demander si l'on est autorisé à comparer tel ou tel élément des deux langues. Ainsi, par exemple, si pour le français (forme écrite) l'analyse de la présence et de l'absence de la marque  $-s(x)$  du pluriel suffit pour rendre compte de la catégorie du nombre au niveau du syntagme nominal, pour le hongrois les suffixations possessives devront également être prises en considération, étant donné que la marque  $-k$  du pluriel nominatif se transforme en  $-i$  quand il y a possessivation: *ház* 'une maison', *házak* 'des maisons', *házai* 'ses maisons', *házaitok* 'vos maisons'.

L'analyse des phénomènes de congruence et de non-congruence exigerait donc une étude détaillée de nombreux faits morphologiques et syntaxiques et, même en limitant notre propos au syntagme nominal, nous devrions examiner minutieusement la valeur des déterminants nominaux (surtout celle des articles). Nous y avons d'emblée renoncé pour ne saisir que quelques aspects du problème en rapport avec les marques  $-s/-k$ .

Comme méthode, nous avons choisi celle de la stylistique comparée et nous illustrerons notre propos dans la plupart des cas par des exemples relevés dans des traductions.

Le hongrois exprime le nombre du substantif de façon synthétique (*autó-autók*) au contraire du français qui l'exprime de façon analytique. Les rares survivances d'un système synthétique sont faciles à recenser (*cheval-chevaux*, *boeuf-boeufs*, etc). L'aspect oral et l'aspect écrit du français présentent d'ailleurs deux systèmes morphologiques différents. Tandis qu'à la forme écrite, le pluriel du substantif est marqué par l'élément  $s(x)$  qui normalement n'est pas prononcé, à la forme orale «l'expression du nombre repose exclusivement sur l'élément grammatical qui le précède: article défini, indéfini ou contracté, adjectif démonstratif ou possessif (dits adjectifs grammaticaux)» (*Csécsey*, 1968, p. 44.) Ce qui revient à dire que «singulier et pluriel se définissent l'un et l'autre par opposition à l'état zéro qui est le nom sans détermination aucune. Si la grammaire traditionnelle, fondée sur l'écrit, prétend que Pluriel = Singulier +  $s$  (ou  $x$ ), la réalité audible nous enseigne

plutôt: Singulier = Déterminant singulier, Pluriel = Déterminant pluriel + Nom» (ibid.).

Si nous comparons un syntagme nominal français sous sa forme canonique avec un syntagme nominal hongrois au singulier et au pluriel — en nous tenant uniquement à la forme écrite — nous obtenons la distribution suivante des marques :

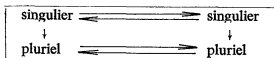
Le grand chat noir	Les grands chats noirs
0 0 0 0	+ + + +
A nagy fekete macska	A nagy fekete macskák
0 0 0 0	0 0 0 +

Le morphème du nombre fait partie des formants constitutifs du substantif (ou du syntagme nominal). Le pluriel est considéré comme la forme marquée et le singulier comme la forme non-marquée. En confrontant le syntagme nominal du hongrois avec celui du français, nous partirons uniquement de la marque segmentale de base (-s/-k) du substantif et, pour caractériser les relations qui existent entre les deux langues, nous utiliserons quatre termes généralement admis en linguistique contrastive: congruence, non-congruence, convergence, divergence. Nous marquerons par le terme *congruence* les traductions où chacune des deux langues a recours aux mêmes procédés morphologiques (caractéristiques de son système), et par *non-congruence* les cas où il y a contraste. Nous parlerons de *convergence* si le nombre des termes (ou marques) diminue en passant d'une langue à l'autre et de *divergence* si le nombre des termes augmente. Pour illustrer notre propos, nous avons relevé des exemples dans trois romans hongrois traduits en français: I: M. *Mészöly*: Az atléta halála — La Mort d'un athlète, Éditions du Seuil, Paris; II: D. *Kosztolányi*: Esti Kornél — Les récits funambulesques de Kornél Esti, Corvina, Budapest, 1967; III: E. *Fejes*: Rozsdatemető — Le cimetière de rouille, Denoël, Paris, 1966.

La classification des phénomènes de congruence et de non-congruence que nous donnons ci-dessous ne représente qu'une première approche des problèmes relatifs à la catégorie du nombre. A la lumière des résultats d'une analyse confrontative des déterminants, des suffixes et d'autres formes grammaticales ayant des rapports avec la catégorie du nombre, cette classification — et très certainement cette méthode d'approche — devront (pourront) être modifiées.

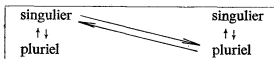
Dans cette première approche du problème, nous avons observé cinq types de contraste:

I. hongrois            congruence            français



La catégorie du nombre se réalise de façon identique (par les moyens morphologiques appropriés) dans le cas des substantifs dont le signifié comporte la marque *nombrable*. Dans ce cas, le pluriel désigne une série discontinue. Dans la traduction, il y a congruence: *szék — une chaise; székek — des chaises*.

II. hongrois            non-congruence            français



a) Ce genre d'opposition s'observe en particulier dans le cas des noms désignant les parties doubles du corps. Le hongrois semble préférer le singulier et le français le pluriel. Une distinction morphologique et sémantique entre le singulier et le pluriel peut exister à l'intérieur de la même langue, dans ce cas la congruence est possible dans la traduction. Voici d'abord une série d'exemples illustrant la non-congruence:

*karomon* dajkálgattam = je le dorlotai *dans mes bras* I/8

*még a dadák is, csecsemőkkel karjukon* = les nourrices même, avec des bébés *sur les bras* II/68

*Szemem* megtelt könnyel = *Mes yeux* se voilèrent de larmes II/15

*Megtörölte a szemét* = Il s'essuya *les yeux* II/12

*Nyitott szemmel, ölbe tett kézzel* = *Les yeux* ouverts, *les mains* croisées *sur les genoux* II/45

*Lábára* puha, sárga takarót teregetett = Elle entoura *ses jambes* d'une moelleuse couverture jaune II/5

*Mutatóujját* pajkosan *ajkára* nyomta = Elle pressait mutine son index *sur ses lèvres* II/49

*Szavai* lassanként megfagytak *ajkán* = Les paroles peu à peu se glacèrent *sur ses lèvres* II/52

*lehúzogatta térdére a szoknyáját* = (Elle)... tira la jupe *sur ses genoux* II/45

*Füle* égett = *Les oreilles* lui brûlaient II/47

*Most vállát* vonogatta = Elle haussait continuellement *les épaules*

*Vállat vont* = Il haussa *les épaules* II/16

s magasba vonta *szemöldökét* = et il fronça *les sourcils* II/49

*Arcuk* olyan volt mint a tejbé esett rózsa = *Leurs joues* étaient comme des roses trempées dans du lait II/35

Isten *keze* között vagyunk = Nous sommes entre *les mains* de Dieu II/35

Hátrattett *kézze*l járkaált le-föl = *Les mains* derrière le dos, mon père marchait de long en large II/35

A *kezemmel* játszott, aztán nagyon lassan oldalt fordult és fölegyenesedett = Il joua *avec mes mains*, puis se tourna lentement sur le côté et se dressa sur son séant I/306

La règle ne s'applique pas uniquement aux parties doubles du corps humain, mais aussi à celles du corps animal:

Tépd ki a *szárnyát* — suttogott Kornél —, szúrd ki a *szemét*, dob a tűzbe, öld meg! = Arrache-lui *les ailes*, me chuchota Kornél. Crève-lui *les yeux*, jette-le au feu, tue-le! II/8

Ce passage du singulier au pluriel se réalise aussi dans le cas des noms de vêtements ou d'objets recouvrant les parties doubles du corps:

*Cipője* csikorgott = *Ses souliers* crissaient II/10

felgyűrte hosszú, fekete *harisnyáját* = [elle] enfila *ses* longs *bas* noirs II/22

A hegedűtokban sárga *szemüveg* és birsalmasajt = Dans un étui à violon, *des lunettes* jaunes et de la gelée de coings II/16

Le duel que certaines langues ont connu ou connaissent encore serait la forme d'expression idéale pour les noms des parties du corps formant couple. Le français moderne et le hongrois ne connaissent cependant pas cette catégorie morphologique.

Si dans le contexte il apparaît avec évidence qu'il ne s'agit que d'un seul membre du corps, dans les deux langues le singulier s'impose. Il y a donc congruence dans la traduction:

De végre is, ő tudta, mi volt az, amiből képtelen volt engedni, *stopperórával a kezében* = Mais après tout, c'était lui qui se fixait ses propres objectifs et y tenait inflexiblement *chronomètre en main* I/30

középkorú nő *vödörrel és seprűvel a kezében* = une femme entre deux âges, en blouse bleue, *un seau et un balai à la main* I/245

Bálint *karonra támaszkodott*, és néztük a Moldvát = Bálint *s'appuyait sur mon bras* et nous regardions la Vltava I/310

Quant aux noms exprimant les parties doubles du corps, signalons une divergence (qui mériterait d'ailleurs une étude contrastive détaillée). Quand

il s'agit d'exprimer un seul membre des parties du corps formant couple le hongrois se sert d'un système relativement cohérent, construit à l'aide de l'adjectif *fél* 'demi, moitié' et du numéral *egy* 'un': *kéz/félkéz, félkezű, egykezű* = main/une des mains, manchot, qui a une seule main; *láb/félláb, fél-lábú, egylábú* = jambe/une des jambes, unijambiste, qui a une seule jambe; *szem/félszem, félszemű, egyszemű* = oeil, yeux/un des yeux, borgne, qui a un seul oeil. Le système hongrois est très productif: *félfül, félfülű, egyfülű, félarc, félarcú, egyarcú*, etc., et ses procédés sont caractéristiques de plusieurs langues finno-ougriennes:

vogoul: *sam-palem* = oeil-un seul; finnois: *käsipuoli* = manchot; *silma-puoli* = borgne; *jalka-puoli* = unijambiste; lapon: *calbme boelle* = un seul oeil; *giettah boelle* = une seule main (boelle = moitié); *okta gietta* = une seule main (*okta* = un).

Csak *fél füllel* hallottam = Je ne l'ai entendu que d'une oreille

Csak *fél lábbal* tudott ülni = Il ne peut s'y asseoir que d'une fesse

II/27

b) Nous retrouvons le même type de non-congruence quand il s'agit de quantifier les noms nombrables. Donc après les noms de nombre, les adverbes de quantité, les pronoms indéfinis, etc.:

*Sok jelző, sok hasonlat* = Beaucoup d'épithètes, beaucoup de comparaisons II/19

*A piac két órakor kezdődött* = Le marché commençait à deux heures I/606

*Aztán sokkal* voltam adósa = Et puis, j'étais son obligé de tant de choses II/10

*Kevés dísz, kevés szó* = Peu d'ornements, peu de mots II/20

*Több* szavahihető tanú = Plusieurs témoins dignes de foi II/13

*A legtöbb emberrel* alig történik valami = A la plupart des hommes il n'advient presque rien II/17

*Alig* akadt nap = Rares étaient les jours II/36

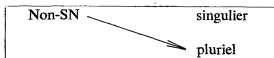
*De sokat* képzelődtem = Mais, moi, j'ai imaginé des tas de choses II/18

*Néhány könyv* = Quelques livres II/16

*minden rosszba* ő avatott be = ce fut lui qui à toutes les mauvaises choses m'initia II/9

*Közben* csak pár napra utazott el = Entre-temps, il ne s'absentait que pour quelques jours II/34

*Pár napra* szállt meg itt és ott = Il descendait ici ou là pour quelques jours II/13



Ce type de divergence entre les deux langues est clairement mis en évidence par un certain nombre d'expressions où, pour traduire un verbe hongrois, le français a recours à des expressions comprenant le nom d'une partie du corps — ce dernier figurant au pluriel :

Aki megkísérelte ezt, előbb-utóbb *beleroppant* = Quiconque s'y est essayé, s'y est tôt ou tard *brisé les reins* II/17

*Tartsunk össze*, indítványoztam = Je lui proposai *de nous tenir les coudes* II/17

*Átölelte őt* = Elle *enlaça* sa fille à *pleins bras* II/63

Csak ült, és *a semmibe meredt* = Elle restait assise, *les yeux perdus* II/55

Később terült *eléje* = Elle ne s'étendait à *ses yeux* que plus tard II/69

Le hongrois dispose d'un système d'affixes productifs lui permettant de former un nombre très élevé de verbes fréquentatifs, et la structure lexicale de certains de ses verbes convient à exprimer l'idée de répétition et de durée. Le français, tout en disposant d'un système d'affixes semblable, est défavorisé numériquement par rapport au hongrois, et l'idée de répétition et de fréquence trouve son expression assez souvent dans des constructions comprenant un syntagme nominal au pluriel. Le pluriel des syntagmes nominaux indique alors la répétition de l'action exprimée par le verbe hongrois, cette répétition pouvant se produire dans des lieux différents et pouvant être provoquée par différentes personnes. L'analyse contrastive détaillée des verbes itératifs n'ayant pas eu sa place dans cet article, nous ne donnerons une série d'exemples qu'à titre d'illustration.

Mi lelt, hogy *agyba-főbe dicsérsz?* = Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui *de me porter aux nues?* II/16

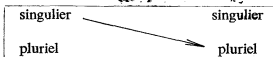
*Telefonoztam* ide-oda, kávéházba, mulatóba = Je donnais de tous côtés *des coups de téléphone*, dans des cafés, dans des bars II/14

A mentőkocsi tülke *versenyt rikített* a tavaszi széllel = Le klaxon de l'ambulance *rivalisait de hurlements* avec le vent printanier II/15

*Tolattak, sípoltak* = Il y eut *des manoeuvres, des coups de sifflet* II/57  
s ő akarta elhítni velem azt a kárhuzatos hazugságot is, mely ellen *kézzel-lábbal tiltakoztam*, hogy nincs isten = et [il] voulut me faire

accroire ce mensonge damnable, contre lequel je protestai de toutes mes forces, que Dieu n'existe pas II/9

IV. hongrois non-congruence français



A côté des termes *singulier/pluriel* pour le signifiant, les termes *collectif/singulatif* peuvent être utilisés pour le signifié. Dans les grammaires, le terme *collectif* est utilisé pour classer un certain nombre de mots dont le signifiant est au singulier; le terme *singulatif* n'apparaît que dans certaines études de stylistique comparée. Les collectifs expriment une idée de groupe: *une rangée, une troupe, une foule*, etc. Ce qu'on considère comme *collectif* en hongrois n'est pas toujours ressenti de la même façon en français et vice versa. Dans la traduction des collectifs hongrois, il y a donc non-congruence:

Hamvasszőke *haját* könnyű fekete fátyollal kötötte át = Elle entoura ses cheveux blond cendré d'un léger voile noir II/45

Simogatta *haját* = Elle lui caressa les cheveux II/44

és úgy undorodott tőle, hogy ki tudta volna hányni a *belét* is = et il ressentait un écoeurement à vomir *tripes et boyaux* II/63

Les recettes de cuisine fournissent des exemples pertinents de la différence d'interprétation linguistique du collectif:

*meggytorta* = tarte aux cerises

*szilvatorta* = tarte aux quetsches

*flambrozott banán* = bananes flambées

*töltött paradicsom* = tomates farcies, etc.

Le hongrois exprime très souvent l'idée de groupe synthétiquement, par des mots composés dont le deuxième élément comporte l'idée du collectif: *ibolyacsokor* (bouquet de violettes), *marhavásár* (marché aux bestiaux), *virágpiac* (marché aux fleurs), *bolhapiac* (marché aux puces), etc.

Nyári zivatar után egy ázott verébfiókát találtam a *rekettyebokor* alatt = Après un orage d'été, j'avais trouvé sous le buisson de genêts un jeune moineau tout trempé II/7

Azon a trágár *gyerekbálon* = A cet obscène bal d'enfants II/66

*Összefüggő szóáradat* volt ez = C'était un déluge de paroles II/73



A városon kívül titokban találkoztunk: a *marhavásártéren* = Nous nous rencontrons en secret, hors de la ville: *sur le marché aux bestiaux* II/10

Certains suffixes semblent bien se prêter à l'expression du collectif — sans qu'on puisse les intégrer à un système cohérent. Ainsi nous avons en français *tuyauterie, imprimerie, gendarmerie, soufflerie, sonnerie* mais nous avons également *plaisanterie*, de même qu'on a *colonnade, cavalcade* contre *incartade, fanfaronnade, dérobade*. Une analyse approfondie de l'expression du nombre devra également incorporer l'examen des suffixes.

Nous avons ce type de non-congruence chaque fois que l'élément nominal hongrois renferme une forte valeur d'abstraction ou qu'il renvoie à une vue globale (ce type de non-congruence pourra avoir une explication par l'analyse contrastive des déterminants nominaux):

*a falnak* is füle van = *les murs* ont des oreilles

Bennem is van *érték* = En moi aussi, il y a *des choses de valeur* II/17

*ő fedezte fel számomra, hogy a fájdalomban is titkos gyönyörűség van* = c'était lui qui me révéla que la douleur aussi recèle de secrètes *délices* II/9

*A címet* nagyobb betűkkel nyomtatják = *Les titres* sont imprimés en caractères plus gros II/14

*Ő világosított fel* annak idején, hogy születik *a gyermek* = Ce fut lui qui m'éclaira, à l'époque, sur la façon dont naissent *les enfants* II/9

Ennek kezdetén, még csecsemőkorom *őse* emberi *homályba* vész el = Les débuts de celle-ci se perdent dans les *ténèbres* primitives de mon bas âge II/6

*Csomag* nélkül érkezett = Il arrivait sans *bagages* II/52

*Az utazás* rontja életszázalékunkat = *Les voyages* gâchent notre taux de vitalité II/38

*lámpagyújtáskor* = au moment d'allumer *les lampes* II/23

a levegőbe dobálják a *vetőmagot* az ördögnek = ils emportent *les semences* au diable II/51

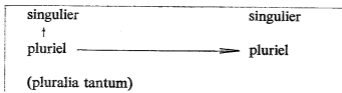
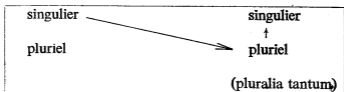
Sajnos *esküvőt* nem tartottak háznál = Par malheur, c'est au temple et non au domicile des époux que *les mariages* se déroulaient II/630

gyakran kapott *borravalót* = Habetler recevait souvent *des pourboires* III/629

*Ravatalozás* mindig a Gyáli úti katonai kórházban volt = *Les enterrements* partaient tous de l'hôpital militaire avenue Gyáli III/633

*Mese* . . . = Ce sont *des histoires* I/233

Ez csak olyan *mese* = *Des histoires*, répéta-t-il, *de pures inventions* I/248



En opposant le singulier et le pluriel dans une seule langue au niveau du syntagme nominal, dans les grammaires on a l'habitude d'énumérer un certain nombre de substantifs sous l'étiquette de *singularia tantum* ou de *pluralia tantum*. Cette dernière marque les noms qui n'apparaissent généralement que sous la forme du pluriel. Beaucoup de langues connaissent ce phénomène. Les pluriels idiomatiques sont rarement traduits dans une autre langue par un pluriel. A titre d'illustration, voici quelques exemples: *les alentours* = *környék*; *les annales* = *évkönyv, krónika*; *les apparts* = *báj, kellem, vonzerő*; *les archives* = *irattár*; *les armoiries* = *címer*; *les arrhes* = *foglaló*; *les arrérages* = *hátralék*; *les assises* = *esküdtszék*; *les blandices* = *báj, öröm, élvezet*; *les confins* = *közös határ*; *les environs* = *környék*; *les fiançailles* = *eljegyzés*; *les funérailles* = *temetés*; *les mathématiques* = *számтан*; *les représailles* = *megtorlás*; *les besicles* = *pápaszem*; *les vèpres* = *vecsernye*, etc.; ou, parmi les pluralia tantum du hongrois: *mézeshetek* = *lune de miel*; *gázművek* = *compagnie de gaz*; *közviszonyok* = *situation générale*, etc. La non-congruence n'est pas la règle générale dans la traduction: *les catacombes* = *katakombák*; *les agissements* = *üzelmek*; *les décombres* = *romok*; *les moeurs* = *erkölcsök, szokások*; *les prolégomènes* = *előismeretek* etc.; ou inversement: *aprószenetek* = *les Innocents*; *krokodilkönnyek* = *des larmes de crocodile*; *szűzermék* = *des émincés de porc*; *jogászévek* = *les études de droit*; *életviszonyok* = *les conditions de vie*, etc.

En définissant le singulier comme «un» et le pluriel comme «plus d'un», nous obtenons une catégorisation qui n'est valable que pour une partie des substantifs, notamment pour ceux qui sont nombrables. Un grand nombre de substantifs font partie de la catégorie du «continu» et refusent ordinaire-

ment le pluriel; l'apparition de celui-ci est toutefois possible, et il provoque alors un changement sémantique. Ces substantifs sont appelés parfois des *singularia tantum*. Ainsi on a en français: *le courage, la philologie, la chimie, le vrai, le beau, le boire, le manger, le vin, le fer*, etc. de même qu'en hongrois: *gondolkodás, fejlődés, jóság, szabadság, só, szén, világ, földkerekség* etc. Si le substantif est un collectif désignant tous les individus de l'espèce la probabilité d'avoir un *singularia tantum* est grande. Dans la traduction, il y a toujours congruence dans ce cas: *a papság = le clergé; az emberiség = l'humanité; a burzsoázia = la bourgeoisie*. Si la marque «collectif» du signifié correspond à un groupe limité d'individus, le substantif s'interprète sémantiquement comme faisant partie d'une série discontinue. Au niveau du signifiant, cette interprétation sémantique se traduit par un comportement caractéristique des substantifs nombrables — il y a donc toujours congruence quand on passe d'une langue à l'autre: *nép = un peuple, népek = des peuples; hadsereg = une armée, hadseregek = des armées*.

L'analyse contrastive du français et du hongrois fait apparaître les *singularia tantum* et les *pluralia tantum* comme des formes qui sont les manifestations de paradigmes défectifs de déclinaison (ou de systèmes de marques). Ces «tantum» ne correspondent pas à des distinctions sémantiques réelles. Dans le cas des *singularia tantum*, il ne s'agit pas de termes qui n'ont pas de pluriel parce que les choses auxquelles ils renvoient ne peuvent pas exister au pluriel, mais tout simplement, ces termes apparaissent le plus souvent au singulier. Ainsi le substantif hongrois *tej* ('lait', non nombrable) serait un *singularia tantum*, mais il peut bien apparaître au pluriel (dans un langage spécialisé): *fehérjében szegény tejek* 'laits pauvres en protéine', ou inversement, les *pluralia tantum* apparaissent au singulier: *dame d'atour, la ténèbre*, etc. Récemment, A. Zaližnak et F. Papp ont démontré pour le russe et le hongrois qu'en vérité, il était erroné de parler de *singularia tantum* et que la plupart des *pluralia tantum* étaient à reconsidérer. Les *singularia tantum* seraient en vérité des *singularia saepe* et constitueraient une réserve pour de nouveaux besoins linguistiques. En prenant la marque morphologique du pluriel, ces substantifs changent de catégorie pour se concrétiser — en entrant dans la classe des nombrables ou en désignant des manifestations concrètes de qualité: *la peinture — les peintures: festészet — festmények; le sable — les sables: homok — homokos vidék (homokmennyiség); le pigeon — les pigeons: galamb(hús) — galambok; le vin — les vins: bor — borfajták; le fer — les fers: vas — bilincs*, etc. L'exemple de certains *pluralia tantum* ne fait que confirmer ces propos: *un ciseau, des ciseaux, les ciseaux: véső, vésők, olló; une lunette, des lunettes, les lunettes: távcső, távcsövek, szemüveg; la lettre, des lettres, les lettres: betű, levél — betűk, levelek —*

*irodalom*. Le pluriel exprime ici l'idée de collectivité et sémantiquement les deux pluriels s'opposent. Une fois le pluriel met en évidence l'idée de pluralité des objets, une autre fois l'idée d'union.

Bien que le sujet ne soit pas épuisé, nous pouvons remarquer en guise de conclusion que le français — comparé au hongrois — semble préférer les syntagmes nominaux au pluriel.

### *Bibliographie*

*Csécsy, M.*: Les marques orales du nombre (in *Le Français dans le Monde*, n° 58, juin 1968, 43-48).

*Gak, V.*: Беседы о французском слове (Moscou, 1966).

*Guiraud, P.*: La syntaxe du français (Paris, 1970).

*Lyons, J.*: Linguistique générale. Introduction à la linguistique théorique (traduction française, Paris, 1970).

*Mahmoudian, M.*: Les modalités nominales en français (Paris, 1970).

*Malblanc, A.*: Stylistique comparée du français et de l'allemand (Stuttgart, 1961).

*Menovchikov, G.*: Способы выражения единичности и множественности (in *Вопросы Языкознания*, 1970, n° 1, 82-88).

*Papp, F.*: A magyar főnév paradigmaticus rendszere (Thèse, Debrecen, 1970).

*Sauvageot, A.*: Esquisse de la langue hongroise (Paris, 1951).

*Sauvageot, A.*: Les procédés expressifs du français contemporain (Paris, 1957).

*Steiberg, N.*: Grammaire française (Leningrad, 1972).

*Veslot, H.*: Les épines du thème anglais (Hachette, Paris, s. d.).

*Vinay, J.-P.—Darbelnet, J.*: Stylistique comparée du français et de l'anglais (Paris, 1971).

*Zaližnak, A.*: Русское именное словоизменение (Moscou, 1967).

**Katalin Radics:**

### **Analyse d'un type de phrase**

0. A propos d'un problème en apparence très particulier, je voudrais montrer ici au moins deux choses. Tout d'abord, que les phénomènes correspondants de deux langues dans la plupart des cas ne peuvent pas être considérés comme phénomènes du même niveau grammatical (p. ex. une question morphologique d'une langue correspond aux questions syntaxiques dans une autre). Ensuite, qu'en comparant les expressions du même phénomène dans les deux langues, on doit approfondir l'examen jusque dans le niveau même qui — étant commun pour toutes les deux langues — peut servir de base et d'explication pour les deux sortes d'expression.

1. Prenons une phrase très simple:

(1) *Marie cueille les pommes vertes.*

Du point de vue de l'accentuation, la phrase (1) peut être prononcée de trois manières diverses au moins. Pour démontrer les différences, je donne les formes pronominalisées (p) des phrases:

(1a) *Marie cueille les pommes vertes.* p: *Marie les cueille.*

(1b) *Marie cueille les pommes vertes.* p: *Marie en cueille les vertes.*

(1c) *Marie cueille les pommes VERTES.* p: *Marie les cueille vertes.*

(a) est la variante neutre. (b) contient un accent sur l'adjectif, en opposant ainsi les pommes vertes aux pommes mûres, tandis que (c) doit être prononcé avec une pause avant l'adjectif et avec un accent particulier sur le mot *vertes*. La structure des trois variantes est identique, tout de même je me permets de marquer la pause dans la troisième:

(a)  $\widehat{N} \widehat{V} \widehat{\text{det}} \widehat{N} \widehat{\text{Adj}}$

(b)  $\widehat{N} \widehat{V} \widehat{\text{det}} \widehat{N} \widehat{\text{Adj}}$

(c)  $\widehat{N} \widehat{V} \widehat{\text{det}} \widehat{N} \neq \neq \widehat{\text{Adj}}$

Voilà les phrases correspondantes dans le hongrois:

(1a) *Mária szedi az éretlen almát.*

(1b) *Mária az éretlen almát szedi.*

(1c) *Mária éretlenül szedi az almát.*

Leurs structures:

(a)  $\widehat{N}_{\text{nom}} \widehat{V} \widehat{\text{det}} \widehat{\text{Adj}} \widehat{N}_{\text{acc}}$

(b)  $\widehat{N}_{\text{nom}} \widehat{\text{det}} \widehat{\text{Adj}} \widehat{N}_{\text{acc}} \widehat{V}$

(c)  $\widehat{N}_{\text{nom}} \widehat{\text{Adj}_{\text{suff}}} \widehat{V} \widehat{\text{det}} \widehat{N}_{\text{acc}}$

Le hongrois marque les différences non seulement par l'accentuation, mais aussi par l'ordre des mots et par l'apparition d'un suffixe dans la phrase (c).

On pourrait dire que la différence entre les variantes consiste dans l'articulation actuelle (articulation en «thème» et en «rhème»), en partie connue et en information nouvelle) des phrases. En tenant compte de cette constatation, nous ne pouvons tout de même pas ignorer le fait que ces différences correspondent à des différences de *sens* aussi. Or, l'emploi des phrases (a), (b) et (c) dépend de conditions sémantiques (et même pragmatiques) plus ou moins définissables.

**2.1.** Commençons par chercher les conditions concernant (c). Prenons deux phrases de même structure:

(2) *Mon ami cultive des tulipes noires.*

(3) *J'ai écrit une lettre longue.*

Les structures correspondent à la formule:

$\widehat{N} \widehat{V} \widehat{\text{det}} \widehat{N} \widehat{\text{Adj}}$

Tout de même leur pronominalisation de type (c) et les phrases hongroises de type (c) aboutissent à des phrases inacceptables:

(2c) p: \**Mon ami les cultive noires.*

(2c) \**A barátom feketén termeszt tulipánt.*

(3c) p: \**Je l'ai écrite longue.*

(3c) \**Hosszan írtam a levelet.*<sup>1</sup>

Les phrases de type (a) et (b) sont des phrases correctes:

(2a) p: *Mon ami les cultive.*

(2b) p: *Mon ami cultive les noires.*

(2a) *A barátom termeszti a fekete tulipánt.*

(2b) *A barátom a fekete tulipánt termeszti.*

<sup>1</sup> Il existe des interprétations possibles des phrases hongroises, mais elles sont inacceptables dans le sens qui nous intéresse ici.

(3a) p: *Je l'ai écrite.*

(3b) p: *J'ai écrit la longue.*

(3a) *Megírtam a hosszú levelet.*

(3b) *A hosszú levelet írtam meg.*

La différence entre les phrases de type (2) et (3) et celles de type (1) consiste dans le fait que le membre fonctionnant comme complément d'objet direct est de deux caractères différents. L'objet direct des verbes *écrire, cultiver, faire, fabriquer*, etc. est le produit, le résultat même de ces actions, pendant que l'objet direct des verbes *cueillir, manger, aimer, laver*, etc. existait avant que l'action du verbe ait eu lieu.

**Condition I:** *une phrase du type (c) peut être construite si le complément d'objet direct du verbe n'est pas résultatif (condition sémantique).*

2.2. En même temps, la condition I semble insuffisante si l'on tient compte des phrases comme :

(4) *J'aime les roses jaunes.*

(4c) p: *\*Je les aime jaunes.*

(5) *Pierre a lu les poèmes tristes.*

(5c) p: *\*Pierre les a lus tristes.*

La variante (c) est également inacceptable dans le hongrois :

(4c) *\*Sárgán szeretem a rózsát.*

(5c) *\*Péter szomorúan olvasta el a verseket.<sup>2</sup>*

Il existe aussi des phrases dont la possibilité de pronominalisation (c) reste douteuse :

(6) *Les filles de Prague préfèrent les garçons blonds.*

(6c) p: ? *\*Les filles les préfèrent blonds.*

(7) *Les garçons de Prague préfèrent les filles blondes.*

(7c) p: *Les garçons les préfèrent blondes.*

(6c) ? *\*A prágai lányok szőkén jobban szeretik a fiúkat.*

(7c) *A prágai fiúk szőkén jobban szeretik a lányokat.*

Dans les phrases (4)-(7), le complément d'objet direct des verbes n'était pas résultatif, et pourtant leur variante (c) aboutit à des phrases incorrectes. Constatons une restriction de plus :

**Condition II:** *la possibilité de construire la variante (c) dépend de la vérité d'une présupposition. La construction est possible s'il est vrai que l'objet direct référé peut avoir le trait g (trait présenté par l'adjectif) au moment  $t_1$ , et le trait non-g au moment  $t_2$  (condition pragmatique).*

<sup>2</sup> La phrase (5c) est acceptable si l'adjectif est lié au sujet; elle est inacceptable si dans la variante transformationnelle, l'adjectif est membre du groupe nominal de l'objet direct.

**2.3.** Il semble qu'il existe des restrictions pour l'emploi de la variante (b) aussi. Ce type de phrase contient une relation *ensemble—sous-ensemble* dans le groupe nominal de l'objet direct: dans l'ensemble des pommes, il s'agit ici du sous-ensemble des pommes vertes (et non pas des pommes mûres p. ex.). Il y a des cas où cette relation n'est pas possible:

(8) *J'ai acheté des oiseaux bleus. \*Les bleus se sont enfuis.*

(8) *Kék madarakat vettem. \*A kékék elszöktek.*

Selon la première phrase de ce petit texte, je n'avais que des oiseaux bleus, d'où l'agrammaticalité de la deuxième phrase *dans ce texte*. Il n'est pas possible de créer le sous-ensemble des oiseaux bleus parmi les oiseaux bleus. Notre condition III concerne les règles de la construction des textes:

**Condition III:** *la phrase du type (b) peut être*

*construite si l'étendue de l'objet direct ( $\widehat{\text{det Adj N}}$ )  
constitue le sous-ensemble d'un ensemble désigné  
par un autre groupe nominal de ce texte.*

3. Jusqu'ici, nous avons cherché la base commune pour distinguer les phrases (a), (b) et (c). Les conditions pour construire ces phrases sont identiques pour le français et pour le hongrois. On a vu que la différence de signification était marquée d'une part par l'accentuation et par une pause (niveau phonologique) dans le français; et d'autre part par l'accentuation, l'ordre des mots, l'apparition d'un suffixe (niveaux phonologique, syntaxique, morphologique) dans le hongrois [cf. les structures (a), (b), (c)].

Nos conditions I-III servent de base même pour les transformations des phrases (a), (b) et (c). Dans ce qui suit, nous allons démontrer ce fait en présentant trois types de transformations.

**3.1.** Les différences entre (a), (b) et (c) sont très claires dans les formes pronominales des phrases. Pour éviter la maladresse des phrases sans contexte, je donne ici des morceaux de texte, dont je mettrai la partie importante en italique:

(1a) p: Les pommes sont encore vertes. Mais *Marie les cueille déjà.*

*Az alma még éretlen. Mária azonban már leszedi.*

(1b) p: L'arbre est plein de pommes. *Marie en cueille les vertes.*

*A fa tele van almával. Mária az éretlent szedi le.*

(1c) p: J'aime bien les pommes. Mais *Marie les cueille vertes.*

*Nagyon szeretem az almát. Mária azonban éretlenül szedi le.*

**3.2.** Les transformations contenant une proposition subordonnée (marquées par *s*) ont comme résultat la différence bien connue entre relative non-restrictive et relative restrictive au cas de (a) vs. (b). Le français ne marque pas cette distinction de sens, tandis qu'en hongrois, le pronom



démonstratif dans la proposition principale ne se présente qu'avant une subordonnée restrictive. Dans les formes transformées des phrases (c), il y a un élément qui renvoie au temps. Ce phénomène est dû — je suppose — à la variable temporelle figurant dans la condition II.

(1a) s: *Marie cueille les pommes qui sont vertes.*

*Mária leszedi az almát, ami éretlen.*

(1b) s: *Marie cueille les pommes qui sont vertes.*

*Mária azt az almát szedi le, ami éretlen.*

(1c) s: *Marie cueille les pommes qui sont encore vertes.*

*Marie cueille les pommes quand elles sont (encore) vertes.*

*Mária leszedi az almát, ami még éretlen.*

*Mária akkor szedi le az almát, mikor (az) (még) éretlen.*

3.3. Il nous reste encore à voir la transformation passive (ps). Cette transformation n'existe pas dans le hongrois. L'explication de ce fait dépasse le cadre de ce travail. Tout de même, la présentation des formes passives n'est pas sans intérêt:

(1a) ps: *Les pommes vertes sont cueillies par Marie.*

(1b) ps: *Les pommes vertes sont cueillies par Marie.*

(1c) ps: *Les pommes sont cueillies vertes par Marie.*

L'accentuation diffère dans (a) et (b); l'accent tombe sur l'adjectif dans la phrase (b). La particularité de la phrase (c) est évidente.

4. Dans ce qui suit, j'essaie d'augmenter la portée des constatations précédentes. Il existe toute une série de verbes qui ont un caractère bien intéressant de notre point de vue. La présence de ce type de verbe en tant que prédicat permet à la phrase des possibilités pareilles à celles constatées pour les phrases de type (c). Voilà des exemples de la structure  $\widehat{N} \widehat{V}$  (det)  $\widehat{N} \neq \neq \widehat{\text{Adj}}$ :

(9) *Paul trouve Marie sage.*

(10) *Louis croit le ciel rouge.*

(11) *Joseph juge l'article réussi.*

4.1. Voyons d'abord les formes transformées qui sont identiques à celles mentionnées dans 3.1. et 3.3. pour les phrases originales. Les phrases pronominalisées:

(9) p: *Paul la trouve sage.*                      (*\*Paul la trouve.*<sup>3</sup>)

(10) p: *Louis le croit rouge.*                      (*Louis le croit.*)

(11) p: *Joseph le juge réussi.*                      (*Joseph le juge.*)

Les formes mises entre parenthèses montrent qu'il n'est pas possible de construire la variante (a), parce que leur pronom ne peut pas être féminin;

<sup>3</sup> Phrase correcte dans un autre sens.

seulement masculin référant non pas à un groupe nominal, mais à une phrase entière.

Les formes passives :

(9) ps: *Marie est trouvée sage par Paul.*

(10) ps: *\*Le ciel est cru rouge par Louis.*<sup>4</sup>

(11) ps: *L'article est jugé réussi par Joseph.*

4.1.1. Les transformations en proposition subordonnée écartent les formes présentées dans 3.2. Ici, les subordonnées sont complétives tandis que là, elles étaient relatives :

(9) s: *Paul trouve que Marie est sage.*

(10) s: *Louis trouve que le ciel est rouge.*

(11) s: *Joseph juge que l'article est réussi.*

4.2. Les phrases hongroises correspondantes présentent une structure pareille à celle du type (c) :

(9) *Pál okosnak találja Máriát.*

(10) *Lajos pirosnak hiszi az eget.*

(11) *Jóska sikerültnek ítéli a cikket.*

Leur structure est:  $N_{\text{nom}} \widehat{\text{Adj}}_{\text{suff}} \widehat{\text{V}} (\text{det}) N_{\text{acc}}$ , la même qu'on avait trouvée pour la phrase (1c), mais la forme des suffixes diffère dans les deux cas. On a les suffixes *-an/-en* (ou *-ul/-ül* auprès de certains adjectifs) dans les phrases du type *Marie cueille les pommes VERTES* (1c), et le suffixe *-nak/-nek* dans le type *Paul trouve Marie sage*.

5. Appelons les verbes des phrases des types (9), (10) et (11) *verbes d'opinion*. Je suppose que les ressemblances structurales entre les phrases contenant un verbe d'opinion et celles contenant des verbes comme *cueillir* ne sont pas dues au hasard.

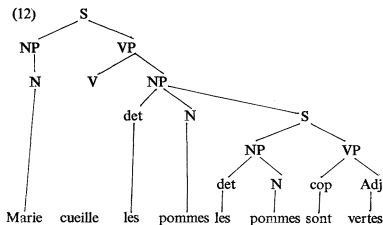
5.1. La recherche de la base des similarités nous ramène — semble-t-il — à la structure syntaxique des phrases. La structure sous-jacente de la phrase du type (c) peut être représentée par (12).

(13) représente la structure sous-jacente des phrases qui contiennent un verbe d'opinion.

Le point crucial des structures doit être l'adjectif ou plutôt le prédicat de la phrase enchâssée. (C'est l'adjectif qui est marqué par le suffixe et/ou par l'accent dans les phrases.)

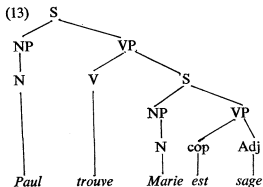
Nous cherchons ici les traits communs entre les phrases du type (c) et celles qui contiennent un verbe d'opinion. Ce point peut être *la position prédicative de l'adjectif* dans les structures sous-jacentes.

<sup>4</sup> L'agrammaticalité de cette forme est due au caractère non-actif du verbe *croire*.



5.2. Il manque tout de même encore quelque chose, parce que (12) est sous-jacente à (1a) et à (1b) aussi.

Je trouve que ce chaînon manquant est fourni par l'explication de l'articulation actuelle des phrases. En considérant les formes sans sub-



ordonnée, on trouve que le rhème du type (c) et des phrases à verbe d'opinion est *nécessairement* l'adjectif.<sup>5</sup> L'explication de ce fait peut être donnée par les règles suivantes:

*Étant donné une structure sous-jacente du type (12)  
et les conditions I et II, le rhème de la phrase*

<sup>5</sup> Du point de vue de l'articulation actuelle, les phrases avec une emphase constituent un problème à part.

*simple (sans subordonnée) sera la partie prédicative de la phrase enchâssée.*

Et d'autre part:

*Étant donné une structure sous-jacente du type (13) qui contient un verbe d'opinion, le rhème de la phrase simple (sans subordonnée) sera la partie prédicative de la phrase enchâssée.*

La parallélisme des règles sert d'explication aux phénomènes similaires des phrases considérées.

## Correspondance des modalisateurs comparatifs français et hongrois

Cet essai qui s'insère essentiellement dans une recherche en vue de la description structurale — syntaxique et sémantique — de la comparaison, se propose comme but la mise en relief de *certaines* possibilités linguistiques signalant la présence d'une comparaison dans les deux langues, ainsi que l'étude du mécanisme de leur correspondance, qui nous aidera à découvrir quelques structures analogiques latentes, tant en français qu'en hongrois. Les textes littéraires, tous à peu près de la même époque, qui nous ont fourni, avec leurs traductions, les documents de base et la matière de référence, sont les suivants (on trouvera entre parenthèses, après chaque titre, l'abréviation dont nous ferons suivre, avec l'indication des pages correspondantes de l'original et de la traduction, nos exemples cités au cours de cette étude):

1. Antoine de Saint-Exupéry: *Courrier Sud* (CS). Paris, Gallimard, 1929 = (trad. György Rónay) *A déli futárgép*, in *Éjszakai repülés*. Budapest, Európa, 1966.
2. Jean Giono: *Le chant du monde* (CM). Paris, Gallimard, 1934 = (trad. Gyula Illyés) *Zeng a világ*. Budapest, Révai, 1943.
- 2/a. (texte de contrôle pour Illyés auteur:) Gyula Illyés: *Puszták népe* (PN). Budapest, Szépirodalmi, 1967 = (trad. Paul-Eugène Régner) *Ceux des pusztas*. Paris, Gallimard, 1943.
3. Roger Martin du Gard: *Vieille France* (VF), in *Oeuvres complètes* II. Paris, Gallimard «Bibl. de la Pléiade», 1955 = (trad. Endre Illés) *Vén Európa*. Budapest, Szépirodalmi, 1963.
4. J. Jenő Tersánszky: *Kakuk Marci ifjúsága* (KM), in *Kakuk Marci* I. Budapest, Magvető, 1971 = (trad. Roger Richard) *La jeunesse de Martin Coucou*, in *Martin Coucou*. Budapest, Corvina, 1968.

### 1. Points de méthode et définitions

**1.1. Les limites de la comparaison.** Dans une acception plus large, la comparaison est une figure de pensée où deux unités linguistiques, présentes

sur l'axe syntagmatique, sont susceptibles d'être reconnues comme l'une se rapportant à l'autre. Contrairement donc à la grammaire — qui borne la comparaison à une structure syntaxique supposant, comme instrument d'expression de rapport, une conjonction<sup>1</sup> —, la stylistique doit (*devrait* plutôt<sup>2</sup>) réunir sous cette appellation non seulement des «phrases comparatives», phrases qui nécessitent une proposition principale et une subordonnée, mais aussi de simples constructions syntaxiques où les deux termes rapprochés ne sont liés entre eux que par un verbe (*paraître, ressembler*) ou un adjectif (*semblable, pareil*) ou une locution comparative (*avoir l'air*), et également ces métaphores *in praesentia* (le terme est déjà une *contradictio in adiecto*) qui, quant à leur essence, ne diffèrent en rien de la comparaison, qu'elles soient identifications ou juxtapositions<sup>3</sup>, mais qui diffèrent des vraies métaphores, toujours *in absentia*, puisqu'elles fonctionnent par substitution sur l'axe paradigmatique. N'empêche que l'on pourrait toujours diviser la comparaison en classes distinctes l'une de l'autre suivant tel ou tel critère.

Puisque l'analyse de ces détails ne peut pas entrer dans le cadre du présent travail, nous nous contenterons de donner dans ce qui suit une simple esquisse de la structure intérieure de la comparaison, développée ailleurs<sup>4</sup>, qui nous a servi de base lors du dépouillement des textes littéraires cités. (Notre but étant d'analyser les diverses apparitions et correspondances des «instruments d'expression de rapport», nous laisserons de côté les comparaisons où ils manquent.)

**1.2. Les constituants de la comparaison.** Une comparaison complète ou canonique a quatre constituants: outre les deux unités rapprochées, le *comparé* (Cé) et le *comparant* (Ca), on doit tenir compte d'une unité intermédiaire qui marque le point de ressemblance ou de dissemblance entre eux, qui «motive» la comparaison, et à laquelle nous donnons, suivant la terminologie de Gérard Genette<sup>5</sup>, le nom de *motif* (M); enfin d'une unité grammaticale quasi formelle qui «rationalise» la figure, lui donnant définitivement une forme explicite, et que nous appelons, toujours suivant Genette, un *modalisateur* (mod.).

<sup>1</sup> Cf. W. v. Wartburg-P. Zumthor: Précis de syntaxe du français contemporain (Berne, 1958), 138 sq.

<sup>2</sup> La plupart des études stylistiques relatives à l'analyse des images poétiques considèrent, on le sait, le lien grammatical comme «le trait distinctif de la comparaison» (cf. D. Bouverot: Comparaison et métaphore, in Le Français Moderne, avril 1969, 134). Cette étude comparée essaiera de fournir des preuves pour une définition plus large (v. par exemple 3. 1-3).

<sup>3</sup> F. Soublin et J. Tamine, dans un article remarquable (Métaphores et cadres syntaxiques: la juxtaposition, in Le Français Moderne, juillet 1973, 240 sqq.), envisagent elles aussi la métaphore *in praesentia* comme «un cas particulier de métaphores».

<sup>4</sup> Structure formelle de la comparaison (thèse dactylographiée, Debrecen, 1971).

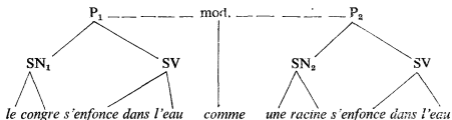
<sup>5</sup> La rhétorique restreinte (in Communications 16, 1970, 164).

**1.3. La structure intérieure de la comparaison.** Une phrase telle que *Le congré s'enfonce dans l'eau comme une racine* (CM, 55) renferme un couple de deux propositions différentes, composées chacune d'un syntagme nominal (déterminant + nom) et d'un syntagme verbal (verbe + compl.):

$P_1 = \text{le congré s'enfonce dans l'eau (A + c)}$

$P_2 = \text{une racine s'enfonce dans l'eau (B + c)}$

Cette phrase, au niveau du modèle élémentaire des constituants immédiats, peut être représentée ainsi<sup>6</sup>:



Partant de ce modèle, on obtient une formule nucléaire  $[A + c \cong B (+c)]$  qui est à la base de toute équation analogique. Le langage courant pratique normalement la réduction de  $c$  (M): le contexte, l'intonation, la structure naturelle de la langue comblent largement cette lacune qui ne nuit point à la compréhension du message. Une reprise éventuelle du M du côté du Ca aura une valeur stylistique particulière, parfois précieuse: *Je l'ai retrouvée comme on retrouve le sens des choses* (CS, 60). Il faut ajouter encore la permutableté des constituants qui — sauf le mod. qui paraît avoir une place fixe à côté du Ca<sup>7</sup> — peuvent apparaître en un ordre quelconque sur la chaîne parlée. En effet, le groupe [mod + Ca] précède assez souvent le groupe [Cé + M], et les constituants ont une succession [M + Cé + mod + Ca] lorsque le Cé remplit une fonction de complément d'objet ou circonstanciel dans la phrase: *Il devinait le poids de sa chair, comme la pulpe d'un fruit* (CS, 141).

Pour ce qui est de la *dimension syntaxique* du M: étant formellement commun à deux unités linguistiques différentes, il couvre, dans un contexte,

<sup>6</sup> Pour les structures et la terminologie linguistique, nous avons accepté les modèles proposés par J. Dubois dans *Grammaire structurale du français: la phrase et les transformations* (Paris, 1969).

<sup>7</sup> En français le modalisateur (excepté quelques cas très spéciaux) précède immédiatement le Ca. En hongrois il peut aussi le suivre, par exemple lorsqu'il se présente sous forme de suffixe (-ként, -szerű, etc.).

tous les éléments de la phrase dont l'énonciation est possible pour ces deux unités rapprochées. Deux remarques à ce propos :

1° ce processus d'identification du M donne comme résultat un M purement formel ou syntaxique qui diffère, non sans correspondance, du M sémantique. Ce dernier, virtuel dans bien des cas, est forcément en rapport synecdochique avec le Cé et le Ca<sup>8</sup>;

2° l'énonciation du M du côté du Ca ne va pas toujours sans une modification grammaticale, parfois sensible, comme on verra dans ce qui suit.

**1.4. Comparaison et zeugme.** Le zeugme est une figure de construction par sous-entente qui, suivant la définition de Pierre Fontanier<sup>9</sup>, «consiste à supprimer dans une partie du discours (...) des mots exprimés dans une autre partie, et rendre par conséquent la première de ces parties dépendante de la seconde, tant pour la plénitude du sens, que pour la plénitude même de l'expression». Il est bien évident qu'une comparaison où le M n'est pas repris du côté du Ca par son auteur — et souvent aussi lorsqu'il est repris (cf. 1.3.) — engendre en même temps et toujours un zeugme<sup>10</sup>, que ce soit zeugme du genre :

*Ma vie est serrée comme un drame [est serré] (CS, 201)*

zeugme du nombre :

*Les essieux battent comme le coeur [bat] (CS, 120)*

ou, et surtout, zeugme du temps :

*Elle sautait comme un poisson [saute] dans la paille (CM, 117)*

mais ces zeugmes peuvent aussi se combiner dans une figure :

*Les étoiles étaient grosses comme des pois [sont gros] (CM, 53)*

Notons en outre que le M «actualise» telle ou telle qualité ou action relative au Cé, c'est-à-dire que la proposition [Cé+M] est en rapport direct avec le temps et les circonstances du contexte contrairement à la proposition [Ca+M] qui «généralise», qui rétablit en principe une liaison connue, compréhensible indépendamment du contexte — sauf les cas métalogiques (v. 1.5.). Un *maintenant* s'oppose donc normalement à un *d'ordinaire*. Ce qui signifie qu'une comparaison est zeugme même lorsque, le M repris, le groupe [Cé+M] est grammaticalement identique à [Ca+M].

<sup>8</sup> Théorie développée à propos de la métaphore, mais valable aussi pour la comparaison, dans la «Rhétorique générale» du Groupe de Liège (Paris, 1970, 106 sqq.).

<sup>9</sup> Les figures du discours (Paris, 1968), 313.

<sup>10</sup> La définition que *Damourette* et *Pichon* donnent du zeugme («membre de phrase où sont impliquées logiquement des idées explicitées dans un autre membre de phrase» Essai, t. IV, 276) convient au M (verbal) seul plutôt qu'à toute la figure. Notons en outre que G. et R. *Le Bidois*, pour des raisons étymologiques, refusent l'emploi de ce terme qui «prête à confusion» Syntaxe du français moderne (Paris, 1968, t. II, 289).



Vu les exemples cités et aussi l'abondance des cas analogues chez les meilleurs auteurs, on ne saurait pas qualifier ces zeugmes du nombre et du genre comme des «négligences de style», malgré l'autorité d'Henri Morier<sup>11</sup>.

**1.5. Les termes rapprochés et les tropes.** Bien que la comparaison diffère dans son essence même des figures à un seul terme, elle montre pourtant des analogies, quant à sa structure intérieure, avec les tropes. La comparaison étant, tout comme la métaphore, fondée sur un double mécanisme synecdochique, c'est-à-dire sur la synthèse d'une synecdoque particularisante et d'une synecdoque généralisante, le résultat est que les deux termes rapprochés (Cé et Ca) seront liés en une relation métaphorique. Ces comparaisons métaphoriques constituent au fond ce qu'on appelle les «vraies» comparaisons, excepté les *métalogismes*.

Dans la *Rhétorique générale*, un métalogisme est défini comme «une figure qui met nécessairement en cause le référent du message»<sup>12</sup>. Puisqu'une telle mise en cause affecte et le Cé et le Ca, on devrait qualifier de métalogiques la grande majorité des comparaisons. Pour éviter cet inconvénient, nous proposons de réduire ce terme aux figures qui mettent en cause le référent du Ca seul. En effet, comme on l'a précisé plus haut (1.4.), le groupe [Cé + M] est en rapport direct avec le contexte, contrairement au groupe [Ca + M] qui en est théoriquement indépendant. Nous appellerons *comparaison métalogique* une figure dont le Ca renvoie à un passage plus ou moins déterminé du contexte. Son interprétation nécessite toujours la connaissance du référent *particulier* du Ca, la comparaison se fait donc à l'intérieur même du corpus littéraire. Le référent d'un pareil Ca est, dans la plupart des cas, une personne, mais il peut être aussi un objet déjà connu ou une circonstance décrite auparavant :

*C'est des loustics qui sont inscrits à la Ligue comme le curé* (VF, 1036);

*Il (Antonio) tremblait comme le chêne battu par les eaux à la pointe de son île* (CM, 62).

Il est beaucoup moins aisé de trouver, par rapport aux comparaisons métaphoriques, des comparaisons dont les deux termes rapprochés manifestent un procès de nature métonymique. Une *comparaison métonymique* supposerait la contiguïté réelle des référents du Cé et du Ca (ce qui laisse prévoir d'ailleurs un métalogisme), seulement ces deux choses provenant de domaines sémantiquement indépendants, on ne saurait pas décider s'il s'agit là d'une copossession de sèmes ou d'une coinclusion dans un ensemble

<sup>11</sup> Dictionnaire de poétique et de rhétorique (Paris, 1961), 483.

<sup>12</sup> Op. cit., 113.

de sèmes, c'est-à-dire si le rapport entre le Cé et le Ca est métaphorique ou métonymique, suivant les critères de la *Rhétorique générale*.<sup>13</sup> Et dire encore que tout cela ne serait possible que théoriquement, puisqu'une comparaison entre *pinceau* et *peintre*, *chaînes* et *esclavage* ou *cuirasses* et *cavaliers cuirassés* n'aurait pas beaucoup de sens, mais de toute façon la nature métonymique d'un tel rapprochement serait peu sentie.

Une *comparaison synecdochique* est, nous semble-t-il, plus facile à découvrir dans une figure où le Cé et le Ca sont dans un rapport «particulier-général» ou «général-particulier» au sein d'un même champ sémantique. On reconnaît une synecdoque généralisante entre *un nouveau-né* et *les nouveau-nés ordinaires*, de degré zéro, dans

*Il (le nouveau-né) n'était pas rouge comme les nouveau-nés ordinaires* (CM, 58);

une synecdoque généralisante d'espèce à genre entre *une personne* et *tout le monde* dans

*Quoique j'aime gagner, bien entendu, comme tout le monde* (VF, 1061);  
une synecdoque particularisante entre *les hommes costauds* et *Flamard* dans

*A mon sens, une femme qui tous les soirs peut se mettre au lit avec un costaud comme Flamard...* (VF, 1060).

**1.6. Les comparaisons elliptiques.** Le nombre des constituants d'une comparaison (quatre) se révèle constant dans n'importe quelle comparaison, du moins virtuellement ou, si l'on veut, dans sa structure profonde. Cependant, formellement, il est nécessaire de distinguer entre une figure explicitement complète et celle où certains éléments constitutifs manquent. Dans ce qui suit, nous ne considérerons que les comparaisons elliptiques, c'est-à-dire celles où l'un des constituants fondamentaux de la figure: le Cé fait défaut. Il nous reste ainsi une formule canonique [M + mod + Ca] qui se manifeste dans des figures de fonction et de nature syntaxiques très différentes.

1° Si l'on remplace les signes de la formule canonique par des mots, on aura, mettons, un *Chaud comme le soleil* (v. les fameux *Beau comme...* de Lautréamont), qui se rencontre pourtant très rarement dans des textes littéraires, vu l'indépendance quasi totale d'une telle comparaison du contexte<sup>14</sup>:

<sup>13</sup> Op. cit., 118.

<sup>14</sup> Ce type de comparaison abonde par ailleurs dans un genre tel que le journal intime, qui se prête volontiers à l'expression par notations isolées. Aussi en avons-nous relevé une trentaine dans le Journal de Jules Renard.

*Au ras du sol une rivière de vent Nord. Ça va. On laisse pendre un bras hors de la carlingue. Ainsi dans un canot rapide on joue des doigts à flétrir l'eau fraîche. (...) Frais comme une rivière? En comparaison (CS, 209).*

On voit bien, d'une part, le caractère abstrait de *frais comme une rivière* (un *fraîche comme...* éventuel renverrait immédiatement à *l'eau*), mais aussi, d'autre part, l'engendrement du M et du Ca qui sont tirés tout de même du contexte.

- 2° Lorsque le Ca est un complément de temps ou de lieu, le Cé ne se découvre, assez souvent, que virtuellement: il est le temps ou le lieu du contexte (*maintenant, alors, ou ici, là*):

*C'est un saule qui s'est trompé, dit Matelot. Il sent comme au printemps (CM, 15);*

*Derrière, comme aux enterrements, viennent les femmes (VF, 1080).* Le rapport entre le Ca circonstanciel et le Cé virtuel peut être, comme au cas d'une comparaison complète, non seulement métaphorique, mais métalogue ou synecdochique aussi:

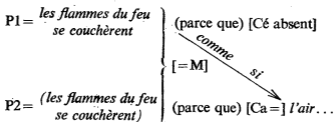
*Mlle Emberg est plus silencieuse encore que de coutume (VF, 1101).*

- 3° Les comparaisons hypothétiques apparaissent comme le type par excellence de la formule en question, vu surtout leur emploi courant. Dans un exemple tel que

*Les flammes du feu se couchèrent comme si l'air s'était mis à peser (CM, 21),*

on peut aisément reconstruire la forme pleine de la comparaison, qui fait apparaître la vraie conditionnée sous-jacente<sup>15</sup>: *les flammes du feu se couchèrent comme (elles se seraient couchées) si l'air s'était mis à peser*. Outre ce phénomène de contraction zeugmatique, il n'est pas difficile non plus de déceler dans cette comparaison les deux propositions mises en rapport:

<sup>15</sup> Cf. H. Renchon: *Études de syntaxe descriptive, I: La conjonction si et l'emploi des formes verbales* (Bruxelles, 1967), 68 sq.



La superposition du Ca (cause apparente) au Cé (cause réelle de la principale) — bien que ce procès ne modifie pas le contenu sémantique de ce dernier, et diffère par là de l'opération métaphorique<sup>16</sup> — rapproche ce type de comparaison elliptique de la métaphore dénoncée (v. 1.7), ce que semble justifier la correspondance du modalisateur hongrois *mintha* (=comme si) avec les modalisateurs français introducteurs de métaphore dénoncée (v. les colonnes *mintha* dans nos tableaux I-III). Remarque: les comparaisons avec *comme si* ne sont pas toutes elliptiques. Lorsque le sujet de la subordonnée est identique à celui de la principale et qu'il a comme prédicat la copule (soit par exemple: *Pierre court comme s'il était un lévrier*), la comparaison est complète et réductible à un *Pierre court comme un lévrier*. La différence entre les deux phrases relève de la stylistique.

**1.7. Modalisateur et métaphore: métaphore dénoncée.** Une comparaison, on vient de le voir, peut se passer de modalisateur; une métaphore, par contre, peut être introduite par un tel instrument, qui ne modifie pas pour autant la nature métaphorique de la figure en question: il ne fait que dénoncer l'écart qu'est la métaphore (parfois il marque seulement l'intention de faire écart), destiné en général à atténuer la distance sémantique qui sépare le terme métaphorique du niveau normatif de la phrase; ou encore, il ne fait qu'insister sur l'apparence, confirmer la subjectivité dans l'emploi du terme qui le suit. Ce terme, d'ailleurs, peut être nom, adjectif ou verbe. Les modalisateurs que l'on rencontre le plus souvent en pareilles circonstances sont la conjonction *comme*, le verbe *sembler* et la locution *avoir l'air*:

*Le son venait comme du ciel* (CM, 17);

*L'avion semble neuf* (CS, 17);

*Ils avaient l'air de comprendre* (CM, 114).

<sup>16</sup> Rhétorique générale, 106.

## 2. Notes sur quelques correspondances

2.1. *AINSI*, adverbe employé comme conjonction. Contrairement à *ainsi* adverbe de rappel introduisant le Cé en corrélation avec *comme* ou *de même que* (cf. *Wartburg-Zunthor*, 140 sq. et *Paul Robert*, Dictionnaire, art. *ainsi* 2°), cet adverbe de comparaison sert, dans un rapport de conformité, à introduire le Ca. Variante littéraire de *comme* avec lequel il est théoriquement interchangeable (v. ses correspondants *akár* et *mint*), en réalité il marque en plus une pause devant le Ca. Aussi Saint-Exupéry le met-il toujours derrière un point et ouvre avec cet adverbe une nouvelle phrase, sinon un nouvel alinéa. A remarquer encore: *ainsi mod.*, dans la plupart des cas, introduit un Ca proposition:

*L'étranger seul découvrirait ici une construction mais qu'eux et elles avaient oubliée depuis longtemps. Ainsi le musicien, qui joue pour la millième fois le même air, en perd le sens.*

*Csak az idegen fedezett föl itt valamiféle megszerkesztett alkotást; ők azonban már réges-régen elfelejtették. Akár a muzsikus, aki ezredszer játssza el ugyanazt a darabot: értelmetlen lett számára a dallam* (CS, 142/66).

Ses correspondants *igy/ilyen*, jumeaux des adverbes de rappel *úgy/olyan*, témoignent que ce mod. est à l'origine un adverbe de rappel.

2.2. *COMME* mod. de loin le plus fréquent (444 sur 743). 1° [*comme* ≅ *ahogy* (ou *ahogyan*)] se manifeste lorsque la comparaison porte sur l'événement, insiste sur l'action selon lesquels les deux choses rapprochées se produisent. Cela se traduit en général par la reprise du M du côté du Ca:

*Tu sentais soudain ta vie si certaine, comme un jeune arbre se sentirait croître et développer la graine au jour.*

*Egyszerre olyan biztos voltál az életedben, ahogy egy fiatal fa lehetne abban, hogy nő és sudárrá sarjad* (CS, 59/30).

2° [*comme* ≅ *akár* ou *mint*]: à première vue, le hongrois possède deux correspondants «canoniques» de *comme*; en réalité, quoique ces deux mod. soient dans bien des cas interchangeables, on peut établir une légère distinction entre eux. Des deux seul *akár* paraît chaque fois remplaçable par *mint*, ce dernier étant «universel»: il se découvre dans toutes sortes de comparaisons, indépendamment de la forme syntaxique et du contenu sémantique de la figure. *Akár*, tout en n'étant pas recherché, est un peu plus littéraire et son usage dépend beaucoup de la subjectivité de l'auteur: chez Tersánszky, nous n'avons relevé qu'un seul exemple, tandis qu'Illyés (auteur et traducteur) s'en sert avec une fréquence surprenante. Il existe pourtant des

Tableau I. Correspondance des modalisateurs comparatifs dans *Courrier Sud* (*A déli futárgép*) (203 cas)

	ahogy (an)	akár	mint	mintha	szinte	ként	-n	-szerű	-ul/-ül	-val/-vel	elképez	eszebe jut	gondol	játszik (= utánoz)	tejszik (= látszik)	azzal az ér-	zessel, hogy	így/ilyen	(M muni de -val/-vel)	(—)
<i>ainsi</i>		1	4	1														2		
<i>comme</i>	5	15	90	4	2	2				2										3
<i>comme si</i>				9																
<i>en</i>			3				1													
<i>ainsi que</i>			2																	
<i>aussi que</i>			1																	
<i>même que</i>		1																		
<i>moins que</i>																				
<i>(ne... que)</i>			1																	
<i>plus que</i>			1																	
<i>pareil à</i>			1																	
<i>semblable à</i>			2	1																
<i>croire</i>			1																	
<i>imaginer</i>											1	1								



Tableau II. Correspondance des modalisateurs comparatifs dans *Le chant du monde (Zeng a világ)*  
(204 cas)

	akár	mint	mintegy	mintha	hasonló	-féle	-ként	-nyí	-szerűen	latszík	(ugyan)az... amely	sans mod. M muni de				(—)	
												hasonlóan	-n	-on/-en	-ú/-ű		-val/-vel
comme	40	86	1	13		1	2	1	3			4	1		6		1
comme si		1		9													
en		1			1												
même que											1						
plus que	1	5															
faire (= imiter)					1												
paraître										1							
sembler				3						2							
sentir		1															
(avec + M +) de	2											1		2		2	
(avoir + M +) de	2	1							1						1		
avoir l'air de				1													
(sans mod.)				4				1									



Tableau III. Correspondance des modalisateurs comparatifs dans *Vieille France (Vén Európa)* (154 cas)

	akár	mint	mintha	valami	hasznoltó	-ként	-nál/-nél	-szertü	emlékeztet	használt	latszík	olyan... amely	olyan... amilyen	olyan + Ca	sans mod.			
															ilyen	-ü/-ű	M muni de	
<i>autant</i>			1															
<i>comme</i>	9	54	3	2	1	2						1	2	1		1		
<i>comme si</i>			14															
<i>en</i>		1						1										
<i>tel</i>		1																
<i>aussi que si</i>			1															
<i>autant que</i>		2																
<i>autre que</i>		1																
<i>moins que</i>		1																
<i>plus que</i>		10					1											
<i>pareil à</i>		3							1	1								
<i>semblable à</i>																		
<i>croire</i>			1															
<i>dire</i>																		1
<i>paraître</i>			2															
<i>rappeler</i>																		1

sans mod. M muni de	(—)		olyan + Ca	amlyen... olyan... amlyen	lászik	hasonlít	emlékezett	-szert	-nál/-nél	-kém	hasonló	valami	mintha	mint	akár
	ilyen	-ű/-ű													
ressembler							2				1			1	
sembler					1								8	1	
(avec + M +) de														5	
(avoir + M +) de		1													
avoir l'air de					1								2	1	
faire penser à													1		
faire semblant de															7

décèsseurs (PN, 12/18). Notons enfin que *akár* exprime soit un peu de recherche dans le choix du Ca, soit (renforcé par *csak*) une insistance sur la similitude (=de même que). Étymologiquement, ce mod. vient du verbe *akar* (vouloir)<sup>18</sup>, il correspond donc à un «*si l'on veut*» comparatif.

3° [comme  $\approx$  *mintha*, *mintegy* ou *szinte*]: introduisent toujours une métaphore dénoncée. Le choix de *szinte* ou de *mintegy* paraît préférable dans le cas où la métaphore est adjectivale (autrement *mintha* s'impose), quoique statistiquement, ils se révèlent inférieurs à *mintha*: en effet, *szinte* et *mintegy* rendent la tournure originale telle quelle, tandis que *mintha* entraîne en plus nécessairement une forme conditionnelle de la copule (cf. 'il est comme rouge' → 'il est comme s'il était rouge'):

*Tout ça dans l'enfant était en fantôme sous une peau comme trop large, plein de plis et de grimace.*

<sup>18</sup> Cf. A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára, I (Budapest, 1967), 115.

Tableau IV. Correspondance des modalisateurs comparatifs dans *Kakuk Marci* (*Martin Coucou*)  
(182 cas)

	comme	comme si	autant que	autre que	aussi que	même que	plus que	vrai	croire	dire	ressembler	sembler	à la façon de	à la manière de	avec un air de	(avoir + M+) de	avoir l'air de	avoir (faire)	l'impression de	avoir la sensa- tion de	avoir tout de	de l'acabit de	faire (= imiter)	même	plus	(-)
<i>ahogy</i>	2												1													1
<i>akár</i>	1																									
<i>amilyen</i>	1																									
<i>mint</i>	75	1	4	1	8	3	15		1	1	1					1	2				4	1				7
<i>mintha</i>	4	21							1	7	1					1	2	2	2	1			2			
<i>valóságos</i>								1																		
<i>-nál/-nél</i>							2																			
<i>-szerű</i>	1																									
<i>ilyen</i>																								1		
<i>(M+-bb)</i>																									1	
<i>(-)</i>	1						1																			1

*Mindez a gyermekben még kifejtetlen volt, mintegy túlságosan tág bőrrel, tele ráncokkal és fintorokkal* (CM, 59/52).

*Du fond de l'eau monta comme une galopade de troupeau.*

*A víz mélyéről mintha csorda vágatása hallatszott volna* (CM, 10/12).

Parmi les correspondants de *comme* introducteur de métaphore, on doit retenir encore *valami*, mod. très subtil :

*Dans son cerveau, dans ses membres immobiles, passe comme une velléité d'entreprendre.*

*Agyában, mozdulatlan tagjaiban valami nekibuzduló, bágyadt akarat bizsereg* (VF, 1097/151).

4° [*comme*  $\cong$  -ként, -szerűen ou hasonlóan]: v. 3.4., tout en remarquant que les deux suffixes et l'adverbe peuvent être utilisés aussi dans des comparaisons autres que nominales. Normalement le groupe [Ca + mod] précède toujours le M :

*Elle ne peut pas toucher le renard qui saute dans l'éboulis comme une motte de feu.*

*Nem tapogathatja meg a rókát, ahogy tűzcsóvaként megugrik az omladékon* (CM, 88/78).

5° [*comme*  $\cong$  -nyi]: -nyi joint au Ca indique une grandeur analogue à celle du Cé :

*En bas leur brasier s'éteignait, comme un sou bleu.*

*Lent kialudt a tűz, hatosnyi kékség maradt belőle* (CM, 46/41).

**2.3. Les comparaisons de degré** de type [*plus que*  $\cong$  *mint*]. Il existe deux sous-classes distinctes suivant la place de *plus* par rapport aux constituants de la figure :

1° [*plus M que Ca*]: le M étant adjectival, il reçoit en hongrois la désinence du comparatif -bb (le Ca peut être éventuellement en négation tant en français qu'en hongrois):

*M. des Navières est plus difficile encore à dater que son bahut.*

*Des Navières urat még nehezebb évszámmal ellátni, mint ládáját* (VF, 1087/133).

2° [*plus Cé que Ca*]: lorsque les termes qui suivent *plus* et *que* appartiennent à la même catégorie de mots (nom, adjectif ou verbe), c'est entre ces deux termes que la comparaison s'établit :

*... lisent ensemble les nouvelles d'un monde dont l'organisation leur paraît plus absurde encore que criminelle.*

... együtt olvassák a híreket arról a világról, amelynek berendezkedését inkább lehetetlennek érzik, mint bűnösnek (VF, 1028/23).

Lorsque le M est verbal, *plus* est placé derrière. Le hongrois exprime le comparatif par *inkább* ou *jobban* placé devant ou derrière le verbe et renforcé par *még* (comme on renforce *plus* par *encore*):

*De l'autre côté du mur, le vieux entend son fils et sa fille, qu'il hait plus encore qu'il ne les craint.*

*A fal túloldaláról fiát és lányát hallja; még jobban gyűlöli őket, mint amennyire fél tőlük* (VF, 1097/150).

Puisqu'au fond on préfère ici le Cé au Ca, le hongrois peut se servir de *mintsem*, jumeau négatif de *mint*.

**2.4.** [*SEMBLER*  $\cong$  *mint*, *mintha* ou *látszik*].

1° [Cé *semble* Ca]. Les trois mod. hongrois sont ici interchangeables: [Cé olyan *mint* Ca]; [Cé *mintha* Ca lenne]; [Cé Ca-nak *látszik*].

*L'homme était tout à côté de lui mais avec son grand manteau il semblait un tronc d'arbre.*

*Az ember egészen közel volt hozzá, de nagy köpenyében fatörzsnek látszott* (CM, 46-47/42).

2° *sembler* introducteur de métaphore dénoncée (cf. 1.7.) peut avoir pour correspondant, à côté de *mintha* et *látszik*, tous les mod. susceptibles de remplir ce rôle en pareilles circonstances, suivant la catégorie de mots à laquelle la métaphore appartient (cf. 2.2.3.):

... le menton semble s'être fondu dans le cou.

... *áll a mintha beleolvadna nyakába* (VF, 1042/50).

**2.5.** *Les tournures* [(avec M) *de*] et [(avoir M) *de*].

1° La formule pleine où entre la première de ces deux tournures est [Cé est/fait qch avec M *de* Ca]. Étant donné que le groupe [M *de* Ca] présente formellement un rapport de possession (avec un Ca complément de nom), il correspond en hongrois à ce qu' Aurélien *Sauvageot* a nommé un «rapport d'annexion»<sup>19</sup>: [Ca + M] où le Ca possesseur n'aura aucune marque (donc ce sera une comparaison sans mod.). Le M sera muni du suffixe *-val/-vel*, correspondant de la préposition *avec*, ou d'un autre suffixe ou adverbe que le sens du M exige:

... le soleil rouge sauta dans le ciel avec un hennissement de cheval.

... *a vörös nap lónyerítéssel ugrott föl az égre* (CM, 92/82).

<sup>19</sup> Esquisse de la langue hongroise (Paris, 1951), 102 et 225.

Puisque la tournure, dans sa structure profonde, a une construction

[avec M (qui est *comme* celui) de Ca]

[avec un hennissement (qui est *comme* un hennissement) de cheval]

le hongrois, au lieu de traduire le rapport de possession (cela donnerait un «rapport d'annexion» trop lourd, à cause du possesseur mot composé ou muni d'un adjectif, cf. 3.5.), peut introduire le mod. canonique *mint* ou *akár*, mais il doit veiller à ce que le M soit toujours muni de *-val/-vel* (autrement l'identification du M devient impossible):

*Elle était toute jeune (...) avec cette rondeur dure et pleine des porphyres usés par l'eau.*

*Egészen fiatal volt az asszony, (...) kemény és tömör kerekdedséggel, akár a vízkoptatta kő* (CM, 84/75).

2° La tournure [(avoir M) *de*] est analogue à la précédente et entre dans une formule [Cé *a* (=verbe trans.) M *de* Ca]. Ici, dans la plupart des cas, nous avons affaire à une nominalisation du M adjectival qui se reflète bien dans la traduction de l'exemple suivant:

*... ces voûtes qui ont la profondeur de l'eau et son mouvement.* (= \*qui sont profondes et mouvantes comme l'eau)

*... azokat a boltíveket, melyek mélyek és mozgékonyak, akár a víz* (CS, 103/49).

A côté de cette tournure de nature passive ou descriptive, on doit tenir compte aussi de sa jumelle active [(prendre M) *de*] qui présente le Cé en mouvement, en train de prendre une qualité. Et, faute de place, remarquons simplement que c'est dans cette catégorie que nous devons ranger les comparaisons avec les locutions *avoir/prendre la couleur, la forme, etc. de*, souvent sous-entendus<sup>20</sup>:

*Le ciel a pris la teinte du plomb.*

*Az ég ólomszínt ölt* (VF, 1063/88).

### 3. Appendice: la traduction des comparaisons nominales

Nous donnons le nom de comparaison nominale aux figures qui manifestent une construction [SN1 + Adj + mod + SN2] où SN1 et SN2 désignent respectivement le Cé et le Ca qui ont un M adjectival, qualificatif du Cé.

<sup>20</sup> Cf. M. Grevisse: *Le bon usage* (Gembloux, 1964), 314 sqq.

Le problème de traduction vient de la place de l'épithète, postposée en français au nom qui est ici le Cé, mais qui devrait être normalement antéposée en hongrois. Le résultat n'est pas seulement le changement d'ordre dans l'enchaînement des constituants de la comparaison; il y en a un qui est beaucoup plus important: la version hongroise d'une pareille figure, dans des cas que nous allons préciser, n'aura pas de modalisateur comparatif. Le hongrois possède toute une série d'expédients pour sortir de difficulté, que nous essayons de décrire.

1° [*comme* ≅ (sans mod)]. Ordre: [Cé + M + mod + Ca] ≅ [Ca + M + Cé]. Étant donné qu'en français, les constituants du groupe [M + mod + Ca] d'une comparaison nominale forment ensemble une épithète (forcément postposée) au Cé, le hongrois — puisqu'il place l'épithète toujours devant le nom qualifié — renverse entièrement l'ordre des constituants et supprime le mod. dont une telle épithète n'a pas besoin. Le Ca et le M forment un seul mot composé entrant en construction qualificative<sup>21</sup> avec le Cé:

*Un ciel pur comme de l'eau baignait les étoiles.*

*Viztisza ég füröszötötte a csillagokat* (CS, 11/7).

*Viztisza ég* = \**Eau pure ciel*. Il en est de même, mais inversement, lorsqu'on traduit de hongrois en français: «*Elhülve néztem föl a toronymagas asszonyra*» → «*Je levai la tête avec effarement pour regarder cette femme haute comme une tour*» (PN, 49/50).

2° [*comme* = (sans mod, M nominalisé et muni d'un suffixe qualificatif)]. Ordre: [Cé + M + mod + Ca] ≅ [Ca + M + Cé]. Solution pareille à la précédente avec laquelle elle paraît interchangeable. Le Ca (substantif en fonction d'épithète) n'a aucune marque comparative, mais le M adjectival, avec lequel il forme toujours un mot composé, subit une modification sensible: nominalisé d'abord à l'aide du suffixe *-ság/-ség*, redevient adjectif par la juxtaposition du suffixe qualificatif *-ú/ű*:

*Elle soupesa l'aiguillon léger comme une aile.*

*Tenyeren méricskélte a szárnykönnyűségű botot* (CM, 69/61).

*Szárnykönnyűségű bot* = \**Aiguillon d'une légèreté d'aile*.

3° [*comme* ≅ (sans mod, M muni d'un suffixe de manière)]. Ordre: [Cé + M + mod + Ca] ≅ [Cé + Ca + M]. Lorsque le M français exprime, non la qualité du Cé, mais la manière qui caractérise l'action faite par le Cé ou

<sup>21</sup> Cf. *Sauvageot* *ibid.*, 94 sqq.

que ce dernier subit, le hongrois recourt au suffixe *-n* pour marquer le M adjectif. Le Ca peut toujours précéder le M et former avec lui un mot composé:

...en avalant *une salive froide* qui descendait *dure* comme *une pierre* dans leur gosier.

...nyelték a *hideg nyálat*, amely *kökeményen* csúszott le a *torkukon* (CM, 109/96).

*Dure* correspond ici à *durement, de manière dure*.

4° [*comme*  $\cong$  *-ként, -szerűen, hasonlóan*]. Ordre: [Cé + M + mod + Ca]  $\cong$  [Ca + mod + M + Cé]. Solution heureuse qui, tout en renversant (comme il est normal) l'ordre des constituants en hongrois, permet, par l'introduction d'un mod. suffixe ou adverbe, l'antéposition d'un Ca mot composé (ou éventuellement d'une dimension syntaxique encore plus large):

D'un côté *l'eau* profonde, *souple* comme *du poil* de chat.

Egyik oldalán a mély, *macskaszőrűszerűen* lágyfinom víz (CM, 9/11).

Sous les épais sourcils gris, *les petits yeux* de *Matelot*, *sanguins* comme *les yeux* de *foret*, luisaient de douce affection.

A sűrű szürke szemöldök alatt *Matróz* *apró menyétéhez* hasonló *véres szeme* szelíd szeretetet sugárzott (CM, 104/92).

5° [*comme*  $\cong$  *mint* ou *akár* (M muni d'un suffixe de manière)]. Ordre: [Cé + M + mod + Ca]  $\cong$  [Cé + M + mod + Ca]. Pour le M, même remarque que plus haut (3°). Le Ca le suit par l'intermédiaire d'un mod., comme dans la forme canonique, certainement parce que le Ca est déjà un mot composé qui, antéposé, rendrait une construction qualificative trop lourde et peu claire.

...on entendait rebondir *un petit bruit claquant* et *doux* comme *une goutte* d'eau à travers un arbre.

...hallani lehetett, amint *egy apró zaj* végigugrált *egy fán*, *pattogva és édesen*, *akár egy vízcsepp* (CM, 15/17).

L'antéposition du Ca mot composé étant impossible, le hongrois recourt à cette formule même lorsque le M adjectival n'a rien d'un complément de manière.

6° [*comme*  $\cong$  *mint* ou *akár* (M devenant syntagme verbal: copule + Adj)]. Ordre: [Cé + M + mod + Ca]  $\cong$  [Cé + M + mod + Ca]. Correspondance fréquente, utilisable indépendamment de la dimension syntaxique du Ca. Seulement la postposition du M ne devient possible en hongrois que grâce à une transformation du M épithète adjectivale de l'original en un syntagme



verbal (copule + Adj), que ce soit par l'introduction d'une subordonnée ou par une apposition (ce qui détruit le caractère nominal de la comparaison):

La moustache, coupée ras, dégage *une bouche fendue comme une tirelire*.

Rövidre nyírt bajusza nem takarja el *nagy száját, amely behasított, mint egy persely* (VF, 1064/90).

= \**une bouche qui est fendue comme une tirelire*.

Il fallait soulever *un gros homme raide comme du bois*.

*Termetes férfit kellett felemelniük, merev volt, akár a fa* (CM, 118/103).

= \**un gros homme, il était raide comme du bois*.

7° D'autres solutions, moins précises, existent encore, comme la transformation du M participe passé en un M substantival: *habillé comme* = \*dans un habit qui est comme celui de (VF, 1086/131). La traduction servile (par l'antéposition du M au Cé, ordre: M + Cé + mod + Ca) est mauvaise parce qu'elle détache le groupe mod + Ca du M avec lequel il constitue pourtant, nous l'avons vu, un seul ensemble qualificatif.

## Table des matières

<i>Jean Perrot</i> : Le fonctionnement de l'article en français et en hongrois: problématique d'une description contrastive	3
<i>György Szépe</i> : La comparaison des structures morphologiques verbales du français et du hongrois: introduction et échantillon des problèmes de personne	15
<i>Georges Kassai</i> : Syntagmes figés et attirance entre lexèmes	23
<i>Ilona Kassai</i> : Essai pour une méthode applicable à la comparaison des systèmes phonétiques et phonologiques du français et du hongrois	38
<i>Jolán Kelemen</i> : Mode d'action et aspect verbal en description contrastive	45
<i>Sándor Kiss</i> : Remarques sur la subordination relative en français et en hongrois	57
<i>Tibor Oláh</i> : Quelques phénomènes de congruence et de non-congruence (Contribution à l'étude de la catégorie du nombre)	81
<i>Katalin Radics</i> : Analyse d'un type de phrase	93
<i>Árpád Vígh</i> : Correspondance des modalisateurs comparatifs français et hongrois	101

